

**Il était une fois
Jane Austen 4 Avec
ou sans Mr Darcy
?**

Abigail Reynolds

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ABIGAIL REYNOLDS

*Avec ou sans
Mr Darcy ?*



ABIGAIL REYNOLDS

*Avec ou sans
Mr Darcy ?*



ABIGAIL REYNOLDS

*Avec ou sans
Mr Darcy ?*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*



Remerciements

Ce livre n'aurait jamais pu être achevé sans l'aide et le soutien de nombreuses personnes. Mes remerciements aux lecteurs qui l'ont lu alors qu'il était en cours d'écriture et m'ont offert de très utiles commentaires. Les collaborateurs et contributeurs de la République de Pemberley¹ m'ont fourni le premier lieu d'accueil de cette histoire, ainsi que l'idée d'origine des variations autour de Pemberley. Ellen Pickels m'a fait bénéficier de son regard de rédactrice avisée et de son inestimable assistance technique.

Je dois aussi remercier ma remarquable éditrice, Deb Werksman, pour avoir cru en mon projet, de même que mon agent, Lauren Abramo, pour sa patience et son soutien. Danielle Jackson de Sourcebooks pour m'avoir orientée au travers du champ de mines publicitaire.

En dernier lieu, mais non le moindre, je tiens à remercier mon mari bien-aimé, David, pour avoir compris et toléré mon anxiété alors que j'écrivais mon premier roman ; ainsi que mes enfants, Rebecca et Brian, pour n'avoir pas dit que leur maman était folle (ou alors *très peu* dit) ; de même que tous ceux qui ont fait de notre maison leur foyer – ils se reconnaîtront – pour avoir veillé à ce que mon existence ne soit jamais monotone. Je vous aime tous.

1. Communauté virtuelle ayant pour centre d'intérêt l'œuvre de Jane Austen. Elle a vu le jour aux États-Unis en novembre 1996, peu de temps après la sortie de l'adaptation télévisée de la BBC du roman *Orgueil et préjugés*. (N.d.T.)

1

Elizabeth lui avait souri.

Ce sourire avait été différent de celui, condescendant, qu'elle avait tant de fois arboré auparavant. Oui, sincère – oserait-il dire, affectueux ? –, ce sourire était de ceux que Darcy désespérait de voir un jour. Quatre mois seulement s'étaient écoulés depuis qu'Elizabeth avait catégoriquement rejeté sa demande en mariage. Sacrebleu ! Elle avait fait davantage que le rejeter ; elle avait dit qu'il était le dernier homme sur terre que l'on pourrait la convaincre d'épouser ! Elle l'avait accusé de ne pas s'être comporté en gentleman, d'avoir trahi un ami d'enfance et détruit le bonheur de sa sœur aînée ! Ses poings, alors, étaient crispés, et ses beaux yeux étincelaient de fureur.

Et la veille, elle lui avait souri.

Il ne l'avait plus revue entre cet atroce soir, quatre longs et épouvantables mois auparavant, et deux jours plus tôt quand, rentré inopinément à Pemberley, il l'avait trouvée en train d'en visiter les jardins en compagnie de sa tante et de son oncle. Une fois le choc passé, il en avait conclu que la providence lui offrait une seconde chance. C'était là l'occasion pour lui de lui prouver qu'il avait changé, qu'il était un homme digne de son amour. Il avait fait de son mieux, invitant son oncle à pêcher à Pemberley, présentant Elizabeth à sa sœur Georgiana, les divertissant tous trois avec ce que Pemberley avait de meilleur à offrir. Et elle lui avait souri.

Lançant son cheval au galop, Fitzwilliam Darcy sauta une large haie. Longer la route eût été plus facile, mais il était trop impatient pour cela. Cela faisait plusieurs heures déjà qu'il était éveillé, à en attendre une suffisamment civilisée pour rendre visite à Elizabeth. Une fois juché sur sa monture, il n'avait pu se retenir davantage et avait pris le plus court chemin entre Pemberley et le bourg de Lambton.

Aux abords de la cité, il ralentit la cadence de son cheval et fit l'effort de saluer les passants. C'était la deuxième fois en trois jours qu'il se rendait à l'auberge de High Street, alors qu'il n'avait jamais eu l'habitude de fréquenter Lambton, et elle serait désormais à jamais, dans son esprit, celle d'Elizabeth. Ayant mis pied à terre, il lança ses rênes à l'un des garçons d'écurie de l'auberge. Elizabeth lui sourirait-elle, aujourd'hui ?

Il fut accueilli par l'aubergiste en personne :

— Mr Darcy, ravi de vous revoir dans notre établissement. C'est un honneur.

Darcy inclina gracieusement la tête.

— Miss Bennet est-elle là ?

— Oui, monsieur, dans le salon privé, en train de lire son courrier. Mr et Mrs Gardiner sont sortis un peu plus tôt pour se rendre à l'église.

Ainsi Elizabeth était seule ! Il n'eût pu espérer mieux. Il permit à un domestique de lui ouvrir la porte du salon, mais lui emboîta directement le pas.

Elizabeth ne sourit pas. Au lieu de quoi, bondissant de son siège, elle s'écria :

— Oh ! Mais où est donc mon oncle ?

Sa pâleur et son air agité le firent tressaillir et, avant que Darcy ait pu se ressaisir suffisamment pour parler, elle dit hâtivement :

— Je vous prie de m'excuser, mais je dois vous laisser. Il me faut trouver dans l'instant Mr Gardiner, pour une affaire qui ne peut souffrir aucun délai ; je n'ai pas une minute à perdre.

— Grands dieux ! Que se passe-t-il donc ? s'exclama Darcy, avec davantage d'émotion que de politesse. (Puis, se reprenant :) Je ne vous retiendrai nullement, mais permettez que le domestique ou moi-même allions trouver Mr et Mrs Gardiner. Vous semblez trop bouleversée pour vous en charger.

Elizabeth hésita, mais ses genoux se dérobaient sous elle ; elle s'avisa qu'il n'y aurait aucun avantage à aller les quérir personnellement. Elle convoqua donc le domestique et, quoique d'une voix tremblante qui la rendait à peine intelligible, lui ordonna de trouver ses maîtres au plus vite.

Dès qu'il fut parti, elle se laissa tomber sur une chaise, l'air si défait que Darcy ne put se résoudre à la quitter ni s'empêcher de lui suggérer d'un ton empli de douceur et de commisération :

— Laissez-moi appeler votre femme de chambre. N'y a-t-il rien que vous puissiez boire qui vous soulagerait ? Un verre de vin ? Dois-je aller vous en chercher un ? Vous êtes toute pâle.

— Non, je vous remercie, déclina-t-elle, tâchant de se reprendre. Je vous assure que je n'ai rien. Je suis seulement bouleversée par des nouvelles désolantes que l'on m'a envoyées de Longbourn.

Puis elle fondit en larmes et, pendant quelques minutes, se trouva dans l'impossibilité de continuer. Darcy, anxieux et désolé, ne put que l'assurer de sa sollicitude par quelques mots indistincts, et la considérer avec une muette compassion. Enfin, elle reprit :

— Je viens de recevoir une lettre de Jane, avec de si affreuses nouvelles qu'elles ne pourront être cachées à quiconque. Ma plus jeune sœur a quitté

tous ses amis... elle s'est enfuie... s'est livrée au pouvoir de... de Mr Wickham ! Ils sont partis ensemble de Brighton. Vous le connaissez trop bien pour douter du reste. Elle n'a ni dot ni relation, rien qui puisse le tenter de... Elle est perdue à jamais !

Darcy en resta figé.

— Quand je pense, poursuivit-elle, plus agitée encore, que j'aurais pu empêcher cela ! Moi qui savais qui il était ! Si j'avais seulement répété aux miens ne serait-ce qu'une partie de ce que j'avais appris ! Eût-on connu son véritable caractère, cela ne serait jamais arrivé ! Mais il est bien trop tard, maintenant !

— J'en suis sincèrement affligé, répondit Darcy, indigné. Mais est-ce absolument certain ?

— Hélas oui ! Ils ont quitté Brighton dans la nuit de dimanche, et on a pu suivre leurs traces jusqu'à Londres, mais pas plus loin. Ils ne sont donc pas en route pour l'Écosse.

— Et qu'a-t-on fait, qu'a-t-on tenté pour la retrouver ?

— Mon père est parti pour Londres, et Jane a écrit à mon oncle afin de solliciter son aide. Nous nous mettrons en route d'ici à une demi-heure environ. Mais qu'y a-t-il à faire ? Rien, je le sais. Quel recours y a-t-il contre un tel homme ? Pourra-t-on même les débusquer ? Je n'en ai pas le moindre espoir. Quelle épouvantable situation ! Quand vous m'avez ouvert les yeux sur la véritable nature de cet homme... Oh, si j'avais su alors quel était mon devoir... Mais j'ai eu peur d'aller trop loin. Funeste erreur !

Darcy ne répondit pas. Il semblait à peine l'entendre ; plongé dans une intense méditation, il arpentait la pièce le front contracté, l'air sombre. Elizabeth le remarqua et comprit aussitôt : son pouvoir sur lui s'effaçait, tout devait s'effacer devant la preuve d'une telle faiblesse au sein de sa famille, l'assurance d'une si profonde disgrâce. Elle ne pouvait pas plus s'en étonner que le condamner, mais la conviction qu'il s'efforçait de se ressaisir n'apportait aucune consolation à son cœur, aucun adoucissement à sa détresse. Cela ne servit, au contraire, qu'à lui faire prendre très précisément conscience de ses propres aspirations ; jamais encore elle n'avait autant senti qu'elle eût pu l'aimer qu'en cet instant où l'aimer devenait désormais chose vaine.

Elle ne pouvait toutefois se permettre de songer à cela. Lydia, l'humiliation et le chagrin qu'elle leur infligeait à tous eurent tôt fait d'écarter toute autre préoccupation ; et, plongeant le visage dans son mouchoir, Elizabeth oublia tout le reste. Après quelques minutes, elle fut rappelée à la réalité par la voix de son visiteur, lequel, d'une manière qui, bien qu'exprimant la compassion, dénotait également la retenue, déclara :

— J'ai peur de m'être trop longtemps imposé à vous. Je n'ai d'autre excuse à invoquer, pour m'être attardé, qu'une réelle quoique inutile sollicitude. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de vous apporter quelque soulagement dans une telle détresse ! Mais je ne vous accablerai pas de souhaits inutiles qui sembleraient réclamer votre reconnaissance. Ce

malheureux événement va, je le crains, priver ma sœur de vous voir à Pemberley aujourd'hui.

— Hélas, oui. Ayez la bonté de présenter nos regrets à Miss Darcy. Dites que des affaires urgentes nous rappellent immédiatement. Dissimulez la triste vérité tant que ce sera possible. Je crains que ce ne puisse être pour très longtemps.

— Naturellement. Soyez assurée de ma discrétion. (Darcy marqua une pause, puis conclut :) Je ne vous importunerai pas davantage. Transmettez, je vous prie, mes hommages à Mr et Mrs Gardiner, et permettez-moi de souhaiter à cette affaire un dénouement plus heureux que les circonstances présentes ne le laissent présager.

Elizabeth se leva.

— Merci.

Comme la situation s'était inversée depuis cet après-midi-là, au presbytère de Hunsford ! Désormais, c'était elle qui aspirait à la considération et à l'affection de Mr Darcy, alors que lui s'en allait avec le souhait de rompre tout lien. Elle l'avait perdu ; jamais elle ne le reverrait. Mais, avant qu'ils ne se quittent, elle n'ignorait pas devoir lui exprimer d'une manière ou d'une autre qu'elle avait eu tort de lui lancer ces terribles accusations, ce fameux jour d'avril. Il lui avait prouvé depuis, par son comportement de parfait gentleman, qu'il avait pris note de ses reproches ; elle devait lui indiquer en retour qu'elle reconnaissait que son opinion d'alors n'était basée que sur des mensonges et des préjugés.

Forte d'une détermination désespérée, elle déclara :

— J'aimerais aussi vous remercier, monsieur, de ma part et de celle de ma tante et de mon oncle, pour la courtoisie et l'hospitalité dont vous avez fait preuve à notre égard ici. Miss Darcy et vous avez été des plus aimables. Votre sœur est une jeune personne aussi charmante que plaisante, et je suis enchantée d'avoir fait sa connaissance, quoique brièvement. Soyez certain que, en dépit de cette malencontreuse issue, je me souviendrai avec grand plaisir de ces journées passées à Lambton.

Pendant un instant, le visage de son visiteur demeura fermé et distant, comme en souffrance, puis il s'approcha d'elle. Sans trop savoir comment, elle retrouva sa main dans la sienne, mais n'aurait su dire de qui venait l'initiative.

Elle vit sa bouche articuler « Elizabeth », sans qu'aucun son en sorte. Puis, se ressaisissant, il inspira profondément et répondit de manière formelle :

— Tout le plaisir a été pour moi, Miss Bennet. (Il s'interrompit un instant, paraissant lutter pour trouver ses mots, puis ajouta lentement :) J'espère que vous aurez l'occasion de faire plus ample connaissance avec Georgiana. Elle m'a dit plus d'une fois quel plaisir elle a pris en votre compagnie, et je ne doute pas qu'elle sera très déçue que votre séjour doive être écourté. Elle ne se lie pas d'amitié facilement et se languit souvent, je

crois, de la présence d'autres jeunes femmes. Puis-je espérer, ou est-ce trop demander, que vous correspondiez de temps à autre avec elle ?

La portée de cette requête la surprit. Elle fut soulagée qu'en dépit de l'infamie de Lydia il la considère toujours comme une compagnie acceptable pour sa sœur. Puis elle s'avisa que l'ensemble de son attitude – sa proximité avec elle, sa main autour de la sienne et, plus que tout, cette expression dans son regard qu'elle en était venue à reconnaître – lui indiquait que, bien que ses paroles concernent Georgiana, leur signification était tout autre. En tant que célibataire, il lui était impossible de la contacter directement, tandis que Miss Darcy le pouvait ; il lui proposait là un moyen de poursuivre leur propre contact par procuration !

Comment expliquer que l'opinion qu'il avait d'elle ait pu devenir essentielle au point que les larmes, en cet instant, affluèrent de nouveau à ses yeux ? Elizabeth lutta pour se ressaisir.

— Je... j'apprécierais beaucoup, monsieur.

L'ombre d'un sourire éclaira le visage de Darcy.

— Et peut-être, en des temps plus heureux, pourriez-vous nous faire l'honneur... lui faire l'honneur d'une visite ?

Savoir qu'il espérait la revoir, le souhaitait suffisamment pour l'inviter à Pemberley alors que, si peu de temps encore auparavant, elle désespérait qu'il lui accordât une telle faveur... c'était trop.

— Mr Darcy, débuta-t-elle, avant de marquer un temps d'arrêt et de puiser un peu de force dans le regard résolu de son interlocuteur, je serais ravie et honorée de revoir Miss Darcy.

Elle n'aurait pas cru que son regard sombre pût devenir plus intense. Les sensations qu'elle éprouva alors qu'il portait sa main à ses lèvres furent telles qu'elle n'en avait encore jamais connu, et la violence de ses sentiments fut si vive qu'elle ressentit le besoin de baisser les yeux, se remémorant qu'elle se trouvait seule avec lui et que, dans la tension du moment, ni lui ni elle ne serait peut-être à même de se conformer aux exigences d'une conduite appropriée.

Avec cette pensée lui revint le souvenir de Lydia. Comment avait-elle pu l'oublier ne serait-ce qu'un instant, et s'oublier elle-même au point d'accepter les hommages de Mr Darcy compte tenu de la déchéance de sa sœur ? Sa respiration se bloqua tandis que, une fois encore, les larmes menaçaient de la submerger. Elle s'avisa malgré tout du côté gênant, voire inquiétant, des circonstances pour ce dernier, et se surprit à resserrer ses doigts autour des siens de crainte qu'il n'interprète sa perte de contenance comme un rejet.

— Miss Bennet, je vous dois des excuses pour avoir placé mes... préoccupations avant les vôtres alors que vous vous trouvez dans une telle affliction, déclara-t-il posément, faisant preuve d'une extraordinaire sensibilité à son changement d'humeur. Je vous en prie, asseyez-vous. Vous êtes souffrante.

Relâchant sa main de fort mauvaise grâce, il la conduisit vers un siège.

Le visage enfoui dans son mouchoir, Elizabeth murmura :

— Je suis navrée.

— Non, vraiment, vos sentiments sont tout à votre honneur, nuança Darcy.

Si elle avait eu la force de croiser son regard, elle aurait vu à quel point il luttait pour ne pas la prendre dans ses bras afin de lui offrir un tant soit peu de réconfort.

— En quoi pourrais-je vous être utile ? Il vous tarde de partir pour Longbourn ; dois-je demander à votre femme de chambre de préparer vos bagages ?

Elle hocha la tête, toujours incapable de relever les yeux. Il quitta la pièce, et elle l'entendit héler la domestique. Quand il revint, il s'installa sans bruit dans le fauteuil qui faisait face au sien.

— Miss Bennet, me permettez-vous de m'asseoir avec vous jusqu'au retour de votre oncle et de votre tante ? Nul besoin de me faire la conversation, mais je répugne à vous abandonner en pareil moment.

— Si vous le souhaitez, monsieur.

Elizabeth s'appliqua à respirer calmement. Tout en lui prenant le mouchoir humide qu'elle tenait, Mr Darcy lui tendit le sien. Curieusement, pendant l'échange, il parvint à récupérer sa main.

Les pensées d'Elizabeth ne tenaient pas en place. Elles voletaient de la disgrâce de Lydia à Mr Darcy, puis à l'humiliation qu'allait devoir subir sa famille. Comme il paraissait vain d'espérer une issue favorable à cette crise ! Elle éprouva de la pitié et une vive colère à l'égard de Lydia pour sa conduite inconsidérée, laquelle ruinerait tant les espoirs de leur famille. Puis, le cœur lourd, elle revint en pensée à l'homme qui se tenait près d'elle. Mettrait-elle la réputation des Darcy en péril en entretenant une relation avec eux ? Elle ne pouvait supporter l'idée de causer le moindre tort à Mr Darcy. Si le seul moyen d'éviter cela était de ne plus jamais le revoir, elle s'y résoudrait.

— Mr Darcy, reprit-elle d'une voix tremblante. Je me vois dans l'obligation de vous demander de reconsidérer votre... bienveillance à l'égard de ma relation avec votre sœur. Il est certain qu'à la lumière de cet événement, la réputation des miens va être sévèrement entachée. Je ne serais pas étonnée que nombre de nos connaissances refusent désormais de nous recevoir. Prendrez-vous le risque d'associer votre sœur à une famille disgraciée ?

— Miss Bennet, qu'a donc fait votre sœur que la mienne n'aurait pas fait si elle en avait eu l'occasion ? Personne n'est plus à même de comprendre votre situation que Georgiana et moi.

C'est à peine si Lizzy put en croire ses oreilles. Au-delà de son changement de conduite depuis l'épisode de Rosings, avait-il véritablement mis sa fierté de côté en comparant Georgiana à Lydia ?

— Dans le cas présent, ce que *vous* comprenez et ce que la société entendra sont deux choses fort différentes, argua-t-elle. Et je ne peux, monsieur, que réfuter votre comparaison. S'il y a quelques similarités entre

elles, Miss Darcy est tout de même bien plus sensée que mon étourdie de sœur.

— Elles ont toutes deux pris le même risque, répliqua-t-il, le regard obscurci. Miss Bennet, si vous essayez là de me dire que, pour des raisons qui n'appartiennent qu'à vous, vous vous êtes ravisée par rapport aux préférences que vous avez exprimées un peu plus tôt, ayez l'amabilité de m'en informer maintenant, et je ne vous importunerai plus. Mais n'usez pas de votre famille comme excuse.

— Vous vous méprenez complètement sur mes intentions, monsieur. Mes sentiments n'ont pas changé, mais je m'inquiète de la sagesse de cette décision. Ou peut-être, nuança-t-elle, espérant injecter une note d'espièglerie dans la discussion qui paraissait s'engager sur une pente dangereuse, devrais-je dire que mes sentiments n'ont pas *récemment* changé, dans la mesure où nous avons tous deux des raisons de penser que mes opinions sont loin d'être complètement immuables.

— Du moment que vous n'en voyez aucune de modifier plus avant lesdites opinions, je n'en vois pour ma part aucune de m'en plaindre.

La chaleur du regard de Darcy la fit rougir et déclencha en elle un frémissement inconnu. Elle ne put détourner le sien, et souhaite vivement trouver une repartie pleine d'esprit en vue d'alléger l'atmosphère, mais se découvrit à court de mots au moment où elle en avait le plus besoin.

Aussi surpris qu'elle, il effleura des doigts le dos de sa main captive de la sienne. Hypnotisée par les entrelacs de la caresse, Elizabeth fut totalement prise au dépourvu quand, relâchant abruptement sa main, il s'écarta, et que l'habituelle expression de froideur et de distance reparut sur son visage.

Elle détourna les yeux, confuse, se demandant ce qui s'était passé. Ne pouvait-elle donc parvenir à s'accorder avec lui le temps d'une conversation ? Ou se méprenait-elle d'une manière ou d'une autre sur son intention, comme si souvent par le passé ? Elle décida que cette fois, au moins, elle allait tâcher de lui demander, plutôt que présumer, ce que signifiait cette conduite.

Inspirant profondément, elle lança avec désinvolture :

— Puis-je savoir, monsieur, ce qui suscite ce redoutable regard de désapprobation à la Darcy ?

— Ce redoutable regard de désapprobation à la Darcy ? répéta-t-il, un sourcil arqué et l'ombre d'un sourire sur les lèvres.

Elizabeth hocha gravement la tête.

— Quel péché ai-je bien pu commettre ? Je me le demande. Serait-ce quelque chose que j'ai dit ? Que j'ai fait ? Hmmm... venez-vous d'être pris d'une soudaine aversion pour ma coiffure, ou peut-être pour la couleur de ma robe ?

Darcy fut ravi de la voir de nouveau le taquiner.

— Comme vous le savez pertinemment, Miss Bennet, j'approuve plus ou moins tout en ce qui vous concerne. À tel point que, parfois, je dois ensuite non pas vous désapprouver, mais me désapprouver moi-même !

— Vous désapprouver vous-même ! Allons, monsieur, voilà qui n'est pas très charitable.

— Très précisément, Miss Bennet.

— Donc, l'approbation mènerait à la froideur ! J'en déduis que je suis censée vous demander comment cela se peut, mais je ne tomberai pas dans votre piège, monsieur.

Il y a trop longtemps que je ne m'étais plus livré à une joute verbale avec Elizabeth, songea Darcy, mais je dois me montrer très prudent.

— Je vais néanmoins décrypter cette devinette pour vous, repartit-il d'un ton léger. Je me suis toujours enorgueilli de ma capacité à me maîtriser, laquelle m'a toujours bien servi jusqu'alors. Depuis que j'ai fait votre connaissance, cependant, j'ai tristement découvert qu'elle est bien plus limitée que je ne le pensais, même si, fort heureusement, cette difficulté paraît restreinte aux moments où je me trouve en votre très agréable présence. Je suis sûr que vous apprécierez celle-ci à sa juste valeur. Étant donné jusqu'à quel point cette maîtrise s'érodait quand vous me détestiez encore, imaginez comme il m'est difficile de la maintenir devant vos sourires. C'est pourquoi je dois contenir mon enthousiasme, de crainte que cela ne me conduise en terrain dangereux.

En terrain fort dangereux, songea Elizabeth.

— Mr Darcy, j'ai la plus parfaite confiance en votre comportement de gentleman.

Il grimaça. Elle ne pouvait savoir comme ses accusations d'indignité l'avaient blessé, à Hunsford, aussi s'efforça-t-il d'effacer toute nuance d'amertume de sa voix lorsqu'il fit allusion à cette plaie encore vive.

— Mais, comme vous me l'avez vous-même fait remarquer en une certaine occasion, mes manières peuvent tout à fait être indignes de celles de mes pairs.

— Je vous en prie, monsieur, ne me remémorez pas les paroles injustes et infondées que j'ai proférées alors ! En l'occurrence, avoir bonne mémoire est impardonnable.

— Si je me souviens bien, ce reproche particulier était tout à fait mérité. Elizabeth s'empourpra.

— Ma philosophie est de ne songer au passé que si cela me procure du plaisir. Je préfère plutôt penser à la meilleure compréhension que j'ai de vous actuellement, laquelle inclut de reconnaître que votre comportement est digne de celui d'un gentilhomme sous tous ses aspects ! Mais je tâcherai de prendre bonne note de votre avertissement et de ne pas mettre à l'épreuve votre maîtrise de vous-même, de sorte que vous ne soyez pas irréparablement meurtri d'avoir découvert ses limites.

— Miss Bennet, prenez garde, je vous en conjure, dit-il avec intensité et sérieux. La seule chose qui me sépare de ceci (disant cela, il effleura les lettres qu'elle avait reçues) est cette maîtrise dont vous vous moquez. En dehors de cela, il n'y a aucune distinction entre Mr Wickham et moi.

— Que je ne vous entende plus jamais vous comparer de quelque manière que ce soit à ce... ce scélérat ! s'écria-t-elle. Il y a tout un monde de différences entre vous !

Il eut un léger sourire.

— Peut-être devrais-je apprendre à me critiquer plus souvent, pour le plaisir de vous entendre me défendre ainsi.

— Je n'exprime là que la vérité, et vous êtes suffisamment au fait de ma franchise, monsieur, pour me croire.

— Elizabeth, vous jouez avec le feu. Faites-moi confiance, à moi, quand je vous dis de ne pas trop me faire confiance.

Qu'il usât de son prénom parut très intime, et elle sentit qu'une limite avait été franchie. Instinctivement, elle n'ignorait pas que c'était le moment de détourner les yeux et de changer de sujet, au lieu de quoi elle se surprit à répliquer :

— Suis-je donc la seule à jouer avec le feu ?

— Touché, concéda-t-il à voix basse, mais ne dites pas que je ne vous avais pas prévenue.

Lui prenant la main, il l'incita à se lever.

— Elizabeth, lâcha-t-il ensuite dans un souffle alors qu'il inclinait lentement la tête pour permettre à ses lèvres d'effleurer brièvement celles de la jeune femme.

Elle sentit l'impact de son contact la transpercer, choquée à la fois par la sensation et son consentement – non, sa coopération ! – à ce baiser. Que signifiait le fait qu'elle désirât ceux-ci ? Était-il aussi stupéfait de son attitude qu'elle ?

— Elizabeth... (Dans un murmure, sa voix fit de son prénom une caresse.) Enjoignez-moi de partir, je vous en conjure.

Tout en parlant, il l'attira encore plus près de lui, puis chercha de nouveau sa bouche, avec plus d'ardeur cette fois.

Elle s'autorisa un bref instant de plaisir volé puis, déterminée, se força à ordonner d'un ton le plus ferme possible :

— Mr Darcy ! Vous devez cesser, monsieur.

Après quoi elle baissa les yeux, sachant d'instinct qu'elle ne devait surtout pas croiser son regard.

Il inspira profondément.

— Oui, je le dois.

Affermissant sa propre résolution, il commença à s'écarter, mais ne put résister à la tentation de laisser, ce faisant, ses lèvres s'attarder sur ses cheveux.

Malheureusement, ce fut alors, et non une seconde plus tard, que la porte s'ouvrit sur Mr et Mrs Gardiner.

2

Elizabeth et Darcy s'écartèrent promptement l'un de l'autre, mais leurs visages parlaient d'eux-mêmes. Il y eut un instant de silence choqué avant que Mrs Gardiner, s'avisant à la fois des pommettes empourprées d'Elizabeth et des larmes qui affluaient à ses yeux, ne se hâte en direction de sa nièce pour l'entraîner un peu plus loin, tandis qu'un Mr Gardiner furibond foudroyait Darcy du regard.

Ce dernier expira lentement entre ses dents serrées. Être ainsi pris sur le fait ! Qu'était-il censé dire ? « Mes plus humbles excuses pour avoir profité de votre nièce alors qu'elle était trop bouleversée pour m'en empêcher ? Oh, et à propos, le filleul de mon père a séduit votre autre nièce, ils se sont tous deux évaporés dans Londres, et à présent, fiez-vous à moi pour vous aider à le débuser » ?

— Mr Darcy, débuta froidement Mr Gardiner. Auriez-vous l'amabilité de me suivre à l'extérieur ? J'ai à discuter de certaines choses avec vous.

Tenant la porte ouverte, il l'invita d'un geste à le rejoindre.

La mâchoire crispée, Darcy lui emboîta le pas, non sans jeter un regard inquiet à Elizabeth qui était en pleurs dans les bras de sa tante – à propos de Lydia et non de lui, espéra-t-il. C'était sans conteste la situation la plus mortifiante dans laquelle il s'était trouvé depuis... eh bien, depuis l'incident du presbytère de Hunsford, et cette fois, il n'avait assurément nul autre à blâmer que lui-même.

Mr Gardiner pivota pour lui faire face.

— Eh bien, Darcy ? J'attends une explication pour votre conduite.

— Je n'ai aucune explication acceptable à offrir, monsieur, répondit Darcy avec raideur. Ma conduite mérite à l'évidence la plus sévère des réprimandes, et je me tiens prêt à en endosser l'entière responsabilité.

— Et réduisez-vous souvent les jeunes filles au désespoir avec vos avances ?

C'était clairement la détresse d'Elizabeth qui choquait le plus Mr Gardiner. Suite à leurs visites à Pemberley, il était apparu évident à ce dernier que Darcy était très épris de sa nièce, ce qui, en soi, l'avait plutôt bien disposé en faveur de celui-ci, d'autant que ses domestiques et les habitants de Lambton le présentaient comme un parfait homme d'honneur. Ce comportement lui était donc incompréhensible.

— Monsieur, vous vous méprenez. Sa détresse n'a aucun rapport avec moi. Miss Bennet vous dira qu'elle était déjà bouleversée avant mon arrivée. En fait, ce sont mes tentatives pour la réconforter qui ont conduit à la cause de votre inquiétude. Mais Miss Bennet est en effet très perturbée par une toute autre affaire à propos de laquelle, et je me dois d'insister, vous devriez vous entretenir immédiatement avec elle.

— Et pour ma part, j'insiste, monsieur, pour connaître vos intentions à l'égard de ma nièce.

Darcy grinça des dents. À l'évidence, il ne pourrait évoquer la situation de Lydia tant qu'il n'aurait pas rasséréiné Mr Gardiner.

— Mes intentions sont tout à fait honorables.

— Dois-je en déduire que vous vous conformerez à ma décision au cas où il me faudrait prendre des mesures pour protéger la réputation de ma nièce ?

— Monsieur, je l'épouserai demain si je pouvais obtenir son consentement ! rétorqua Darcy, dont la patience s'effiloçait. Si vous exigez des fiançailles immédiates, ce qui est incontestablement votre droit, je n'aurai ni raison ni désir d'émettre des objections, mais j'ai bien peur qu'il n'en aille pas de même pour Miss Bennet !

Mr Gardiner sourcilla, surpris.

— Avez-vous donc des raisons de croire qu'elle ne consentirait pas à vous épouser ?

Ainsi, Elizabeth n'avait rien dit à sa famille de sa demande ! Rien d'étonnant à ce que Mr Gardiner soit si furieux !

— Je supposais, monsieur, répondit Darcy d'une voix calme mais cassante, que vous saviez qu'elle m'a déjà éconduit, il y a moins de quatre mois de cela.

Pris au dépourvu mais apaisé par cet aveu, Mr Gardiner concéda :

— Voilà qui apporte un éclairage quelque peu différent à la situation. Mais vous dites qu'elle vous a rejeté ; cela ne paraît guère cohérent avec sa conduite aujourd'hui. Êtes-vous certain que vous ne vous êtes pas mépris sur sa réponse ?

— Je crois me souvenir, monsieur, que ses paroles exactes furent que j'étais le dernier homme sur terre que l'on pourrait jamais la convaincre d'épouser.

Darcy éprouva un amer soulagement à se décharger du fardeau qu'étaient pour lui ces paroles qui le hantaient constamment.

— Je défie quiconque de se méprendre là-dessus !

Mr Gardiner en resta coi. Il avait peine à croire que Lizzy ait pu dire quoi que ce soit de la sorte mais, remarquant l'affliction dans le regard de Darcy, il sut qu'il disait vrai. Il vit pendant un instant un Darcy très différent, un Darcy qui, sous l'apparence du puissant héritier d'une famille fortunée, n'était qu'un jeune homme auquel étaient échues bien trop de responsabilités trop tôt, et qui se trouvait pour la première fois aux prises avec une passion

échappant à son contrôle. Il se radoucit considérablement.

— Eh bien, jeune homme, il semblerait que vous ayez accompli certains progrès depuis, non ?

— Il y a eu quelques signes qui pourraient suggérer un certain réchauffement de son estime pour moi, concéda prudemment Darcy.

Mr Gardiner eut un petit rire de gorge.

— Mon garçon, si ce que j'ai surpris dans cette pièce n'a fait que vous suggérer le réchauffement de son estime, je me demande ce qu'il faudrait pour vous convaincre que vous lui plaisez !

— Monsieur, je... j'apprécie votre sollicitude et, je vous le répète, j'accepterai la conséquence, quelle qu'elle soit, que vous choisirez de faire peser sur mes actes.

— Mr Darcy, j'en tiendrai dûment compte mais, quand bien même je ne puis cautionner votre attitude d'aucune manière, je suis disposé à croire que vous n'aviez nulle intention de profiter d'Elizabeth. Cela dit, il semblerait que je doive, à ce stade, consulter ma nièce.

— Je vous prie instamment de le faire, monsieur, car Miss Bennet doit s'entretenir avec vous d'une affaire qui ne peut souffrir de délai.

Mr Gardiner, intrigué par cet aspect bien moins sous contrôle de Darcy, suggéra :

— Elle paraît quelque peu bouleversée. Peut-être dans ce cas pourriez-vous m'informer de cette importante nouvelle afin d'épargner ses nerfs ?

— Je doute d'être le mieux placé pour cela, objecta Darcy.

Après quoi, suite à un sévère regard de la part de son interlocuteur, il entreprit d'expliquer en détail la situation de la malheureuse Lydia, ainsi que les efforts déployés pour la retrouver. Le choc et la consternation de Mr Gardiner furent aussi grands que l'on pouvait s'y attendre, et il convint sans peine qu'il leur faudrait partir aussitôt le dilemme actuel résolu.

Pendant ce temps, Elizabeth se préoccupait bien plus de ses inquiétudes à propos de Lydia que de celles de sa tante concernant sa conduite inconvenante.

— Ma tante, je sais que je n'aurais pas dû le permettre ; ce fut un moment de faiblesse passagère. Heureusement, nous n'avons été vus par personne d'autre que vous, aussi ne vois-je aucune raison d'insister là-dessus alors que nous avons une véritable crise à gérer ! protesta-t-elle avec une certaine contrariété.

— Lizzy, ma chère, vous croyez ne pas avoir été vue, mais vous n'avez aucun moyen de savoir qui a pu passer devant cette fenêtre et jeter un coup d'œil à l'intérieur. Mr Darcy est bien connu ici, sa présence attire un certain intérêt, et l'on sait déjà que vous êtes restée cloîtrée seule avec lui pendant un laps de temps non négligeable ! Il me faut prendre la chose au sérieux, même si vous vous y refusez. Puisque vous m'affirmez que vous n'êtes ni fâchée ni offensée par l'attitude de Mr Darcy, que vous réagissez favorablement et de bien des manières à ses avances, et qu'il m'est évident depuis notre arrivée

qu'il est sérieusement épris de vous, je ne vois pas en quoi le fait d'envisager les mesures qui s'imposent serait un problème !

Elizabeth ferma les yeux, puis répondit lentement et très distinctement :

— Parce que je ne suis pas encore prête à prendre une décision à son sujet !

— À en juger par ce que j'ai vu, vous en avez déjà pris une, ma chère, observa gentiment Mrs Gardiner.

— J'avoue que j'ai beaucoup pensé à Mr Darcy ces derniers jours, et je suis dans l'ensemble bien disposée à son égard pour le moment, mais je ne saurais y réfléchir plus avant alors que le sort de Lydia est en jeu ! Je vous en prie, ma tante, laissez les choses suivre leur cours !

— Je ne crois pas que cette option nous soit offerte, Lizzy, qui plus est dans ces circonstances, et étant donné que votre famille subit déjà la disgrâce consécutive à la conduite de votre sœur.

Se détournant vivement, Elizabeth porta son regard sur la fenêtre.

— Et je n'ai pour ma part nul désir d'imposer cette disgrâce à Mr Darcy, surtout dans la mesure où elle implique Mr Wickham !

Un coup retentit à la porte, et Mr Gardiner entra. Notant les joues empourprées de sa nièce, il sollicita calmement de son épouse qu'elle le rejoigne pour une brève discussion.

Elizabeth arpena l'étroite pièce. Comment avait-elle pu laisser une telle situation survenir ? Allait-elle devoir faire face à l'éventualité de fiançailles forcées ? Alors même qu'elle combattait cette idée, une partie d'elle-même se demanda si ce ne serait pas là la plus simple échappatoire à son dilemme à propos de Mr Darcy. Elle savait qu'elle le respectait, et qu'elle l'estimait ; elle éprouvait de la gratitude à son égard, non seulement de l'avoir aimée, mais de l'aimer encore assez pour pardonner l'irascibilité et l'acrimonie de ses manières lorsqu'elle l'avait éconduit. Quand elle avait cru, quelque temps plus tôt, avoir perdu toute chance de regagner sa faveur, elle avait ressenti la plus profonde des détresses. Ses sourires lui procuraient du plaisir, et son contact... Elle frissonna au souvenir de la sensation de ses lèvres sur les siennes, et de la manière dont elle en avait senti l'impact la traverser.

Et pourtant, comment pouvait-elle baser son avenir sur de telles considérations, alors qu'en vérité ils n'avaient pas eu plus d'une demi-douzaine de conversations un tant soit peu civilisées depuis qu'ils se connaissaient ? Et il y avait aussi la question de Wickham, et tout ce qu'elle impliquait. Non, elle ne pouvait tout simplement pas y consentir. Même si son cœur, traîtreusement, n'aspirait qu'à accepter.

Deux portes plus loin, Darcy, dont l'agitation était perceptible au tapotement de ses doigts sur l'accoudoir du fauteuil dans lequel il était avachi, se demandait fébrilement ce que pensait Elizabeth. Avait-elle de chaleureux sentiments à son égard – était-il envisageable qu'elle ait pu, de fait, changer d'avis quant à la perspective de l'épouser ? – ou était-elle furieuse contre lui

pour l'avoir placée dans cette position ? Lui pardonnerait-elle jamais si elle était forcée de l'épouser ? Il se sentait comme un prisonnier attendant sa sentence, si bien qu'il fut presque soulagé quand Mr Gardiner pénétra dans la pièce et vint s'installer face à lui.

— Je me suis entretenu avec mon épouse, et j'ai pu parler quelques minutes en privé avec ma nièce, déclara-t-il. Fort heureusement pour vous, Elizabeth corrobore votre version dans tous ses détails, à l'exception d'un élément... (là, son regard étincela un instant)... à savoir que, alors que vous revendiquez l'entière responsabilité de l'incident, ma nièce affirme qu'en fait, c'est elle qui vous aurait provoqué. Mais je suis prêt à fermer les yeux sur cette divergence. Quoi qu'il en soit, la question plus épineuse de savoir que faire demeure. Bien que Lizzy admette être désormais plutôt favorablement disposée à votre égard, il paraîtrait que vous ayez eu raison quant à votre sentiment selon lequel elle ne serait pas encline pour l'instant à accepter de son plein gré une union.

Darcy sentit la flèche acérée de la désillusion le transpercer. Ainsi la chaleur d'Elizabeth à son égard n'avait-elle été qu'éphémère, et ses sentiments envers lui n'avaient-ils pas changé !

Mr Gardiner le considéra avec bienveillance.

— Si j'insiste au nom de son père, elle n'y verra pas d'objection, mais l'idée m'inquiète. Lizzy n'a jamais été du genre à accepter la coercition de bonne grâce, et je crains que cela n'implique de très chaotiques débuts à un éventuel mariage entre vous. J'insisterais néanmoins en faveur de cette union si Mrs Gardiner et moi n'étions pas convaincus qu'en fait, Lizzy n'est plus très loin de vous accepter comme époux et que, peut-être même, ce n'est dans l'immédiat que sa détresse à propos de sa sœur qui nous empêche de résoudre cette affaire à la satisfaction de tous. Ma proposition est donc que, enchaîna-t-il, dans l'intérêt de votre future harmonie conjugale, nous vous accordons un certain délai afin que vous puissiez convaincre Elizabeth de vous choisir de son plein gré ; mais si vos tentatives ne rencontrent nul succès d'ici à quelques mois, je parlerai à Mr Bennet afin qu'il obtienne son consentement. Qu'en dites-vous ?

Cuisante, la souffrance du désappointement occupait encore toutes les pensées de Darcy, qui concéda sèchement :

— J'accepte.

— Mr Darcy, reprit Mr Gardiner avec une certaine compassion, permettez-moi de vous rappeler que je ne vous aurais pas fait cette proposition si je n'étais pas convaincu pour ma part que les faveurs d'Elizabeth vous seront acquises sous peu. Peut-être devrions-nous envisager de vous offrir l'occasion de la courtiser ; par exemple, si vous êtes en ville, pourrions-nous l'inviter à séjourner chez nous à Gracechurch Street ?

— Il se trouve que j'ai certains projets pour les prochaines semaines qui devraient interférer avec cela, mais qui pourraient vous concerner, monsieur, rétorqua Darcy.

Sur quoi il entreprit d'exposer à Mr Gardiner son plan en vue de débusquer Wickham et Lydia à Londres, ce qui conduisit à de très énergiques discussion et planification.

Dans la hâte et la confusion de l'heure suivante, Elizabeth fut heureusement occupée par les activités imposées par leur départ précipité. Il y avait des missives à écrire à tous leurs amis de Lambton, avec de fausses excuses pour leur dérobade soudaine, des bagages à faire, et des notes de frais à solder. Si elle avait eu l'esprit disponible, elle se serait trouvée dans une agonie d'incertitude quant à ce que Mr Darcy devait penser d'elle. Son oncle n'avait pas été très disert au sujet de sa discussion avec lui, et elle ne pouvait qu'imaginer ce qu'un homme d'une telle fierté devait éprouver à propos de la situation dans laquelle ils avaient été surpris. Aussi fut-elle heureuse d'avoir de quoi s'affairer pour tenir ses pensées à distance.

Darcy, pendant ce temps, attendait l'occasion de prendre congé d'Elizabeth avec une certaine agitation. Il ignorait l'accueil qu'il recevrait à un moment où il aurait eu le plus besoin de l'assurance de son affection. Il s'efforça de se remémorer qu'il avait celle de Mr Gardiner que, dût-il échouer à conquérir son cœur, Elizabeth serait tout de même persuadée de l'épouser. Mais le goût de cette éventualité lui était amer.

Quand Elizabeth entra enfin dans la pièce, il ne désira rien tant que de se jeter à genoux pour la supplier de l'épouser. Sa beauté lui coupa le souffle.

— Vous souhaitiez me parler, monsieur ? s'enquit-elle après un instant de silence, les yeux baissés.

Il se maudit. C'était là l'opportunité pour lui de faire amende honorable, mais il ne parvenait à penser qu'à la saveur qu'avaient eue ses lèvres sous les siennes !

— Oui, Miss Bennet, répondit-il en inclinant le buste. Acceptez, je vous prie, mes plus sincères excuses pour ma conduite tout à fait inappropriée.

Elizabeth releva les yeux, craignant de percevoir le déplaisir dans son regard. Elle n'en décela aucun.

— Vos excuses sont acceptées, Mr Darcy, bien que, comme je l'ai dit à ma tante, je crois savoir que vous avez été quelque peu provoqué. (N'y avait-il pas une légère nuance d'impudence dans sa voix ?) Je tâcherai de me souvenir que vos avertissements devraient être pris avec le plus grand sérieux.

Darcy soupira de soulagement. Peut-être tout n'était-il pas perdu, tout compte fait.

— J'espère ne pas vous avoir mise en trop grande difficulté avec votre famille.

— Rien qui ne puisse s'estomper avec le temps. J'essaie d'apprécier à sa juste valeur la nouveauté de me retrouver en difficulté pour des débordements de ce genre, précisa-t-elle dans une tentative de légèreté. (Puis, avisant son expression inquiète, elle clarifia :) Vraiment, ma tante n'a pas été très sévère avec moi. Et j'espère que mon oncle n'a pas été trop dur avec vous.

Darcy sourit non sans ironie.

— Il y a eu quelques moments houleux, mais nous sommes finalement convenus d'une sorte d'arrangement. Le sujet de ma demande en mariage du Kent s'est présenté, ce qui a aidé à établir ma bonne foi, mais je dois m'en excuser auprès de vous, dans la mesure où, à l'évidence, vous désiriez garder cela secret.

— Je... en fait, il est sans doute préférable qu'ils sachent, car je ne souhaite assurément pas qu'ils aient une... mauvaise impression de vous. La bonne opinion des Gardiner importe beaucoup à mes yeux, conclut-elle, luttant pour trouver les mots adéquats.

— Et la vôtre est essentielle aux miens, enchérit Darcy, la regardant intensément. J'espère ne pas l'avoir mise en péril aujourd'hui.

— Monsieur, je...

Elizabeth s'interrompit. Pourquoi ne pouvait-elle formuler la moindre pensée de manière cohérente quand il l'observait ainsi ?

— Comprenez, je vous prie, que c'est une situation dans laquelle je ne m'étais jamais trouvée auparavant, mais... n'ayez surtout aucun regret.

Le regard de Darcy s'enflamma, et la jeune femme oublia de respirer. C'est alors qu'ils entendirent Mr Gardiner appeler Elizabeth depuis la calèche.

— Il semblerait qu'il soit temps de nous dire adieu, Miss Bennet. En aurions-nous davantage, j'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire, mais en l'occurrence... (Darcy jeta un coup d'œil par la porte ouverte puis, n'apercevant personne dans le couloir, ajouta à voix basse)... sachez que je n'ai nullement promis à votre oncle que cela ne se reproduirait plus.

— Je m'en souviendrai, monsieur, répondit modestement Elizabeth. Cependant, comme vous le savez, je ne suis guère facile à intimider.

Le lent sourire de Darcy lui donna la sensation que ses os se liquéfiaient.

— Je suppose que si vous ne vous présentez pas devant cette calèche bientôt, ils viendront probablement vous chercher.

— J'imagine, monsieur, répondit Elizabeth, le souffle court.

— Mais peut-être cela vaut-il la peine de prendre le risque.

— Peut-être, murmura Elizabeth, choquée par sa propre audace.

Fermant les yeux, elle sentit la caresse de la main de Darcy sur sa joue puis, alors que les lèvres de ce dernier effleurèrent assez longtemps les siennes, elle s'avoua son souhait de voir cet instant se prolonger.

— Votre voiture attend, Miss Bennet, observa-t-il avec un timbre rauque.

Elizabeth, incertaine de pouvoir se fier à sa voix, pivota et prit la direction de la porte. Darcy la suivit jusque dans la rue puis lui saisit la main pour l'aider à monter dans la calèche. Après un bref regard à Mr Gardiner, il la porta ensuite un instant à ses lèvres avant de la relâcher.

— Au revoir, Mrs Gardiner, Mr Gardiner, dit-il ensuite. Au revoir, Miss Bennet.

— J'ai bien réfléchi à la question, Elizabeth, dit son oncle alors qu'ils

s'éloignaient du village, et vraiment, après mûre réflexion, je suis bien plus disposé que je ne l'étais à considérer l'affaire de Lydia sous le même angle que votre sœur aînée. Il me paraît tellement improbable qu'un jeune homme, quel qu'il soit, puisse concevoir un tel dessein à l'encontre d'une jeune fille qui n'est en aucun cas dénuée de protection et d'amis, et qui de surcroît séjournait dans la famille de son colonel, que je ne peux qu'espérer une heureuse issue. Escomptait-il donc que son entourage ne se manifesterait pas ? Que le régiment le reprendrait, après un tel affront au colonel Forster ? La tentation n'est pas proportionnelle au risque.

— J'aimerais pouvoir le croire, répondit Elizabeth, mais je le pense capable de tous les manquements. Il a déjà fait preuve de toutes les débauches possibles. Il est aussi faux et perfide que sa conduite le laisse supposer.

— Ma foi, intervint Mrs Gardiner, je suis de l'avis de votre oncle. C'est une trop grande violation de la décence, de l'honneur, et de son propre intérêt, pour qu'il en soit coupable. Je ne puis avoir une si mauvaise opinion de Wickham. Pouvez-vous vous-même, Lizzy, le condamner ainsi sans appel, jusqu'à l'en croire capable ?

— J'aimerais pouvoir prétendre que ce n'est pas le cas, mais je le connais trop bien !

— Je crois qu'il est temps, Lizzy, que vous nous disiez tout ce que vous savez à propos de cette situation, déclara gravement son oncle. Il est clair que vous nous avez caché beaucoup de choses, dont nous devrions à présent être informés.

Elizabeth s'empourpra.

— Je le sais, concéda-t-elle, et il est évident aujourd'hui que j'aurais dû tout dire, mais à l'époque il en paraissait autrement. Jusqu'à ce que je sois dans le Kent et que j'aie l'occasion de tant fréquenter Mr Darcy et son cousin le colonel Fitzwilliam, j'ignorais moi-même la vérité. Et à mon retour à la maison, le régiment s'apprêtait à quitter Meryton une semaine plus tard. En l'occurrence, ni Jane, à qui j'ai tout relaté, ni moi-même n'avons estimé nécessaire de rendre la chose publique ; à qui cela aurait été utile ? Je n'imaginai pas que de telles conséquences puissent s'ensuivre, vous le comprenez aisément. Et, à ma grande honte, je savais qu'il ne serait guère à mon avantage de révéler tout ce dont j'étais au courant, car alors il m'aurait fallu en dire plus que je ne souhaitais sur mes sources d'information ; or j'estimais peu judicieux de prévenir ma famille de mon interaction avec Mr Darcy.

— Et c'est là un autre point de la question sur lequel je me dois de vous interroger, intervint son oncle. Je crois que vous feriez mieux de tout nous dire sur votre Mr Darcy.

Elizabeth aurait en fait préféré ne rien évoquer de cet aspect-là. Cela étant, suite à l'incident de la matinée, elle reconnaissait à son oncle le droit de la questionner à ce propos.

— Ce n'est pas *mon* Mr Darcy, mon oncle, objecta-t-elle néanmoins.

— Je pense qu'il serait peut-être en désaccord avec vous à ce sujet, répliqua son oncle d'un ton indifférent. Mais je vous en prie, poursuivez.

Elizabeth rougit violemment. Lentement, et sans guère d'aisance, elle entreprit de relater les événements qui s'étaient déroulés dans le Kent, ne taisant que le pire de sa joute verbale avec Darcy après sa demande en mariage. Elle ne voulait pas que son oncle et sa tante pensent du mal d'elle à cause de ses paroles amères, pas plus qu'elle ne souhaitait altérer la perception qu'ils avaient de Fitzwilliam Darcy comme le plaisant gentleman qu'il avait été à Pemberley. Elle expliqua comment elle en était graduellement venue à abandonner ses anciens préjugés suite à la lecture de la lettre de Darcy et combien elle avait été stupéfaite de le revoir dans le Derbyshire. Puis elle parla de ses doutes actuels en ce qui concernait la sagesse de poursuivre la moindre relation avec lui au regard de l'infamante implication de Lydia avec Wickham.

Mr et Mrs Gardiner échangeaient des regards. La détresse, dans la voix de leur nièce, trahissait clairement la lutte à laquelle se livraient son cœur et sa raison sur ce sujet.

— Le temps nous le dira, observa Mr Gardiner. Mais je vous demanderai de garder à l'esprit que Mr Darcy est un jeune homme en grande souffrance à propos des sentiments qu'il vous porte.

— Que vous a-t-il dit ? s'écria Elizabeth.

— J'estime que cela doit rester entre lui et moi, Elizabeth. Je vous exhorte seulement à prendre en considération que vous lui retourniez ou non son affection, qu'un certain degré de gentillesse de votre part serait de bon ton.

Elizabeth ne répondit rien à cela et, en fait, ne parla plus qu'après un certain temps, et alors uniquement sur un tout autre sujet. Qu'elle ait pu blesser Darcy par ses cruelles paroles, elle voulait bien le croire, mais penser qu'il souffrait à cause d'elle lui causait davantage de peine qu'elle ne souhaitait l'admettre. Si les Gardiner remarquèrent des larmes occasionnelles dans ses yeux, ils eurent la sagesse de n'en rien dire, mais s'ils avaient prêté attention au mouchoir qu'elle crispait entre ses mains, ils auraient vu que les initiales brodées dessus n'étaient pas les siennes.

3

Ils atteignirent Longbourn à l'heure du dîner le lendemain. Elizabeth fut très heureuse de voir Jane, qui les accueillit avec des sourires mêlés de larmes, et peut-être plus encore que ce long voyage s'achève enfin, car il lui avait laissé bien trop de temps pour s'appesantir sur le douloureux sujet de Lydia, mais aussi sur ses récentes entrevues avec Mr Darcy. Cela lui inspirait des sentiments à propos desquels il était difficile de déterminer si c'était le plaisir ou la souffrance qui y tenait la plus grande part. Peu habituée à se débattre avec des émotions aussi contradictoires, elle était résolue à garder ses pensées secrètes mais, bien trop souvent, elle avait surpris les perspicaces regards de son oncle et de sa tante posés sur elle, et craint qu'ils ne perçoivent davantage de sa bataille intérieure qu'elle ne le voulait.

Jane n'avait aucune nouvelle de Londres à relayer, mais put leur faire part de tous les détails de la fuite de Lydia et des plans de Mr Bennet pour la retrouver. Profondément éprouvée, Mrs Bennet s'était retirée dans ses appartements.

Dans l'après-midi, les deux Miss Bennet les plus âgées purent se retrouver seules le temps d'une demi-heure. Elizabeth profita aussitôt de l'occasion pour obtenir les nombreuses précisions que Jane était tout aussi impatiente de lui fournir. Pour sa part, cependant, elle ne relata que peu de chose de son voyage et de ses aventures, et absolument rien de Pemberley. Bien qu'elle brûlât de s'épancher auprès de sa chère Jane, elle savait que cela ne ferait qu'ajouter à la détresse de sa sœur. Cette nuit-là, alors qu'elle se préparait pour se coucher, elle garda le mouchoir de Darcy un long moment en main, songeant à tout ce qui s'était passé entre eux. Puis, avec détermination, elle le plia et le rangea soigneusement dans le coffret qui contenait déjà la lettre qu'elle avait reçue de lui dans le Kent. *Je ne peux me permettre de m'appesantir sur ces pensées, s'intima-t-elle résolument. Soit je le reverrai un jour, soit je ne le reverrai plus, et pour l'instant, ma famille a besoin de toute mon énergie et de toute mon affection.*

Alors que, le lendemain matin, tout le monde attendait une lettre de Mr Bennet, la poste passa sans apporter la moindre nouvelle de lui. Sa famille le connaissait pour être ordinairement un correspondant des plus négligents et dilatoires ; néanmoins, en pareil moment, ils avaient espéré quelque effort. Ils furent forcés d'en conclure que Mr Bennet ne devait avoir aucune information

plaisante à leur communiquer mais, même de cela, ils auraient préféré être certains. Mr Gardiner, qui n'attendait que l'arrivée de la malle-poste, partit pour Londres, promettant d'écrire dès qu'il apprendrait quelque chose.

Mrs Bennet, au grand soulagement de ses filles, resta cloîtrée ; Mrs Gardiner fut des plus précieuses pour les aider à lui tenir compagnie.

L'après-midi suivant, Elizabeth et ses sœurs se trouvaient dans le salon, occupées en silence à leurs ouvrages, quand un martèlement de sabots retentit devant la maison. Kitty se précipita aussitôt vers la fenêtre – elle avait quelque difficulté à endurer cette réclusion forcée, et n'aspirait qu'à se rendre à Meryton – et commenta à haute voix :

— Là ! Que fait-il donc ici ?

— Qui est-ce, Kitty ? s'enquit Elizabeth.

— C'est Mr Bingley ! s'exclama Kitty.

Jane laissa tomber son ouvrage, toute couleur refluant de son visage.

— Cela ne se peut !

Mais, un instant plus tard, ce fut bien sa voix familière qu'elles entendirent saluer le domestique à la porte. Elizabeth s'empressa de redonner sa couture à son aînée et, le temps qu'il soit introduit dans le salon, un semblant de calme y était revenu.

— Ma foi, Mr Bingley, quelle surprise ! Je vous croyais toujours à Pemberley ! l'accueillit Elizabeth à son entrée, de manière à masquer la confusion de Jane.

— Je l'étais en effet, Miss Bennet, mais une affaire urgente me rappelle à Netherfield, et me voilà donc ! répondit-il, son regard déviant immédiatement vers Jane.

— Vous devez avoir quitté le Derbyshire aussitôt après moi, dans ce cas.

— Quelques jours à peine. Je n'arrive qu'aujourd'hui.

Elizabeth risqua un coup d'œil en direction de Jane, dont le visage était toujours pâle, mais serein. Que pouvait signifier que, à peine arrivé, il se trouvait déjà là, à Longbourn, sans même que Mr Bennet lui ait préalablement rendu visite à Netherfield ? Assurément, ce ne pouvait être qu'à cause de Jane !

— J'espère que les circonstances qui vous amènent ici ne sont pas fâcheuses, Mr Bingley, reprit-elle.

— Euh... rien de sérieux, juste quelques... questions d'intendance. Je... euh... n'ai pas encore vraiment eu le loisir d'évaluer la situation. J'ai été investi d'une autre tâche, voyez-vous, celle de remettre une lettre à Miss Elizabeth Bennet, aussi ai-je pensé qu'il valait mieux me présenter ici le plus rapidement possible.

L'excuse aurait été plus crédible s'il n'avait pas regardé Jane tout le temps qu'il parla.

— Une lettre pour moi ? s'étonna Elizabeth, l'air plus calme qu'elle ne se sentait à l'idée de recevoir une lettre de Pemberley aussi tôt après son propre départ.

— De la part de Miss Darcy, précisa Bingley. Dès qu'elle a appris que je partais pour le Hertfordshire, elle a sur-le-champ résolu de vous écrire.

Il tendit une enveloppe à Elizabeth.

Jane, toujours ignorante des rencontres faites par Elizabeth dans le Derbyshire, décocha un curieux regard à celle-ci.

— Comme c'est charmant ! Merci pour le service, monsieur. Vous êtes bien plus prompt que la malle-poste, et grandement plus bienvenu, commenta Elizabeth. Mais, puisque vous avez déjà parcouru tout ce chemin, ne vous joindrez-vous pas à nous pour prendre un rafraîchissement ?

Bingley s'illumina. Il regarda Jane, remarqua la place vacante à côté d'elle, et ce fut décidé.

Des questions d'intendance, vraiment ? songea Elizabeth. Quelle était la véritable raison de sa présence ici ? Darcy devait lui avoir dit quelque chose après leur entrevue à l'auberge. Ses joues s'enflammèrent au souvenir de ces moments passés en compagnie de Mr Darcy. Comme Jane en serait scandalisée si elle l'apprenait ! Elle tourna et retourna la lettre entre ses mains, se demandant ce qu'elle contenait.

Il était heureux que Jane fût désormais suffisamment remise pour être en mesure de poursuivre la conversation avec Mr Bingley, car c'était maintenant au tour d'Elizabeth d'être dans tous ses états. Les sourires du visiteur à l'adresse de Jane ne cessèrent qu'à son départ, qui fut assorti de nombreuses promesses de revenir bientôt. Dès qu'il fut parti, Elizabeth sortit afin de reprendre ses esprits et de bénéficier d'un peu d'intimité pour lire son courrier.

Chère Miss Bennet,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé, et que vous ne prendrez pas ombrage du fait que j'aie saisi cette occasion de vous écrire, puisque Mr Bingley partait pour le Hertfordshire. Mon frère m'a dit que je le pourrais si je le souhaitais, mais je n'étais pas certaine de votre adresse, aussi Mr Bingley me rend-il un inestimable service ! J'espère que votre sœur se porte mieux, j'ai été très inquiète quand mon frère m'a informée qu'elle était souffrante et que vous deviez rentrer immédiatement. Nous avons été en plein émoi, ici. Le lendemain de votre départ, Fitzwilliam a reçu des nouvelles de Londres, et a dû s'y rendre de toute urgence. Ensuite, le surlendemain, Mr Bingley a annoncé qu'une affaire qui ne pouvait attendre le réclamait dans le Hertfordshire, et qu'il partirait le jour suivant, aussi notre petit groupe se retrouve-t-il très réduit ! J'avoue m'être brièvement interrogée sur cette éruption d'affaires urgentes, surtout dans la mesure où j'ignorais que Mr Bingley avait reçu la moindre nouvelle du Hertfordshire, mais sans doute n'en ai-je pas été informée. Après quoi je me suis avisée de ma sottise : s'il y avait la moindre conspiration, je ne doute pas que ç'aurait été mon frère qui se serait rendu dans le Hertfordshire, et Mr Bingley à Londres !

Cette situation m'a inquiétée, toutefois, et j'espérais être en mesure de mendier vos conseils. J'hésite à m'adresser à Fitzwilliam, car il s'inquiéterait indûment, mais je sais qu'il souhaiterait que ce soit vous que je consulte en son absence. Je ne doute pas que mon frère attendrait que je résolve cela par moi-même, mais je manque de confiance en mes solutions. Voici mon dilemme : comme vous le savez peut-être, ma dame de compagnie, Mrs Annesley, s'est permis un congé en vue de rendre visite à sa famille pendant la durée de mon séjour à Pemberley, puisque je devais y être avec Fitzwilliam. Ensuite, il est parti, mais Mr Bingley est un de ses amis les plus proches, que je connais depuis des années, aussi ai-je pensé que tout irait bien. À présent qu'il doit lui aussi s'absenter, mais que sa famille ne montre aucune inclination à le suivre, ni à retourner à Londres, je m'inquiète de devoir jouer les hôtes vis-à-vis de Mr et Mrs Hurst et Miss Bingley. Il est, bien entendu, tout à fait inconvenant que je reçoive quiconque dans la mesure où je n'ai pas encore fait mon entrée dans le monde. Je sais que vous respecterez ma confiance si je vous dis que Miss Bingley me fait douter de moi-même. Elle me pose tant de questions, et parfois, j'ignore comment répondre, surtout quand ses requêtes concernent Fitzwilliam, d'autant que je sais qu'elle interroge également les domestiques. Et la propension de Mr Hurst à la boisson est quelque chose que je ne sais comment gérer – comment suis-je censée me comporter ? D'un autre côté, je ne pense pas pouvoir leur demander de partir. Mon frère a dit qu'il ignorait la date de son retour, mais que cela pourrait n'être que dans plusieurs semaines ; aussi, tout conseil quant à l'attitude à adopter serait grandement apprécié !

Je tiens à vous dire à quel point j'ai été ravie de vous rencontrer. Vous êtes tout ce que Fitzwilliam m'a fait espérer, et il me tarde d'avoir l'occasion d'apprendre à bien mieux vous connaître. Je vous en prie, écrivez bientôt.

Bien à vous,

Georgiana Darcy.

Heureusement qu'Elizabeth n'avait rien projeté sur cette lettre, car son contenu était plutôt imprévisible et suscita en elle une tempête d'émotions. Que Bingley n'ait rien qui le réclamât vraiment à Netherfield n'était guère une surprise, bien qu'elle fût heureuse de le voir confirmer. Mais il était clair que Miss Darcy pensait sa relation à son frère bien plus intime qu'elle ne l'était en réalité. Que lui avait donc dit Fitzwilliam pour que Miss Darcy s'adressât ainsi à elle comme à un membre de la famille ? Et avait-il donc suffisamment parlé d'elle à sa sœur pour que celle-ci ait eu des attentes à son égard, avant même qu'elle ne soit reçue à Pemberley ? Ses pensées tourbillonnaient au milieu de tout ce que Miss Darcy avait trahi sans le savoir.

Il fut ensuite nécessaire de parer à la curiosité de sa famille à propos de la lettre. Elle choisit de dire uniquement que Miss Darcy était une charmante

jeune personne, et qu'elles étaient convenues de correspondre après avoir brièvement fait connaissance dans le Derbyshire. Une explication qui lui valut, de la part de Mrs Gardiner, des regards inquisiteurs.

L'intérêt d'Elizabeth envers les inquiétudes de Miss Darcy ne lui laissait pas de repos ; elle décida de lui écrire le jour même, et fut en mesure de poster sa réponse par le courrier suivant. Elle ne fut pas outre mesure surprise, ensuite, de recevoir une autre lettre aussitôt que l'on pouvait s'y attendre, un jour seulement après le retour découragé de son père de Londres.

Mr Bennet profita de l'arrivée de cette seconde missive de Georgiana à Elizabeth pour taquiner sa fille à propos de sa conquête des Darcy :

— Mr Gardiner n'a pas tari d'éloges au sujet de Mr Darcy pendant que je me trouvais à Londres, bien que je ne sache pas ce qu'il a bien pu lui trouver. Il a été jusqu'à suggérer que Mr Darcy pourrait avoir un faible pour vous, Lizzy ! Mais je lui ai assuré qu'il se faisait des idées, étant donné votre aversion marquée pour cet homme et la parfaite indifférence de ce dernier à votre égard.

Elizabeth, qui s'était avoué ses véritables sentiments vis-à-vis de Darcy, se força à sourire.

— C'est qu'il gagne vraiment à être connu. Mon oncle a certainement été frappé par sa condescendance à permettre à sa sœur de correspondre avec moi.

Entre autres choses, ajouta-t-elle intérieurement, tout en bénissant la discrétion de Mr Gardiner par rapport à l'épisode de l'auberge. Elle ne se sentait vraiment pas prête à discuter de cela avec sa famille.

La lettre de Miss Darcy contenait des remerciements à Elizabeth pour son bon conseil. Georgiana s'était, comme elle le lui avait suggéré, entretenue avec Mrs Reynolds en vue de trouver à Lambton une femme de bonne réputation qui pût lui servir de dame de compagnie temporaire, et en était fort soulagée. Elle déclarait que Mr Darcy était toujours à Londres, et que Miss Bingley devenait de jour en jour plus fâchée de son absence. Il n'y avait, cette fois, aucune allusion au fait que Mr Darcy avait pour Elizabeth une considération particulière, lacune qui lui causa davantage de détresse qu'elle ne souhaitait l'admettre. Elle écrivit en retour une missive enjouée – bien plus enjouée qu'elle ne se sentait, étant donné les circonstances – détaillant son quotidien à la maison avec ses sœurs, les visites de Mr Bingley, et l'évident penchant de ce dernier pour Jane – tout en lui enjoignant de n'en souffler mot à Miss Bingley.

Le courrier du lendemain apporta de la part de Mr Gardiner l'heureuse nouvelle que Lydia et Wickham avaient été retrouvés, et que les préparatifs pour leur mariage étaient en cours. Le soulagement qu'en éprouva la maisonnée tout entière fut immense, et la violence de la joie de Mrs Bennet fut telle qu'elle incita Elizabeth à trouver refuge dans sa chambre, où elle put méditer tranquillement.

Bien qu'elle se réjouît que Lydia soit épargnée de la honte, elle ressentait

une mélancolie inhabituelle. Si pénible avait-il été de vivre dans l'angoisse de l'infamie de Lydia, cela l'était encore de songer à sa dernière entrevue avec Mr Darcy. Plus elle y réfléchissait, plus elle voyait dans la fugue et le mariage de Lydia la fin probable de ses espérances. Darcy n'avait manifestement pas renoncé à son affection pour elle, mais sa vanité n'était pas suffisante pour croire qu'il pouvait surmonter, pour une femme qui l'avait déjà rejeté, un sentiment aussi naturel que l'horreur à la perspective de la moindre relation avec Wickham. Beau-frère de Wickham ! Toute fierté se révolterait contre un tel lien. Et même s'il le tolérait, comment pourrait-il jamais exposer Georgiana à l'éventualité d'un Wickham comme parent ? Elizabeth n'entrevoyait aucun espoir. Et alors qu'elle commençait à peine à comprendre que Mr Darcy était précisément l'homme qui, par son caractère et ses talents, lui conviendrait le mieux, elle se désolait que leur relation ne puisse aboutir.

Elle fut brièvement distraite de ses pensées quand Jane lui confia avec ravissement que Mr Bingley lui avait enfin fait sa demande, et tâcha de s'égayer, de crainte que son aînée ne remarque son état d'esprit. Elle n'aurait probablement guère eu de succès dans cette entreprise si la maisonnée n'avait été en plein tumulte avec les préparatifs de ce nouveau mariage dont la date avait été fixée à un peu plus de deux mois de là. Il lui fut donc plutôt aisé de masquer ses sentiments.

Quand la lettre suivante de Miss Darcy arriva, Elizabeth se découvrit réticente à la lire. Elle s'avisa aussi qu'elle se languissait d'avoir des nouvelles de Darcy, et le redoutait tout à la fois. Toute parole d'attachement de sa part raviverait la souffrance du manque ; mais le moindre signe d'indifférence serait dévastateur.

Chère Miss Bennet,

Quel plaisir d'en apprendre davantage sur votre famille ! Qu'il doit être merveilleux d'avoir tant de sœurs ! Meryton semble être un endroit charmant. Je suis ravie de vous annoncer que tout est revenu à la normale ici depuis que mon frère est rentré de Londres il y a trois jours. Je suis si heureuse qu'il soit de retour à la maison, entre autres parce que Miss Bingley ne me harcèle plus autant quand il est là ! Il m'a rapporté deux magnifiques volumes de poésie que j'ai hâte de lire. Je crois deviner que son affaire à Londres ne s'est pas très bien déroulée, car il doit y retourner dans quinze jours, et qu'il en paraît plutôt mécontent, ce qui ne lui ressemble vraiment pas. Il m'a promis que les Hurst et Miss Bingley s'en iraient après son départ, ce qui est un grand soulagement. Il souhaite aussi que je vous transmette tous ses remerciements pour votre excellent conseil. Il a semblé très heureux d'apprendre que je vous avais écrit. Je dois admettre que je me suis surprise à tant apprécier Mrs Dennison, ma nouvelle dame de compagnie, que je crois que je vais supplier Fitzwilliam de lui permettre de rester quand même, au moins jusqu'à ce que Mrs Annesley revienne. Je travaille sur un nouveau morceau de

Mozart qui est une véritable gageure, et elle se montre si encourageante quand je me sens frustrée. Il semblerait à présent que je doive rester à Pemberley jusqu'à Noël, ce qui signifie que je n'aurai pas à me priver de la splendeur qu'est l'automne ici. Les cimes sont tellement belles en cette saison, j'espère que je pourrai vous les montrer un jour ! Mon frère me demande de vous envoyer ses très cordiales salutations, ainsi que ses compliments à votre famille. Je ne doute pas qu'il préférerait vous les délivrer en personne !

Bien à vous,

Georgiana Darcy.

Elizabeth aurait aimé en être aussi certaine que Miss Darcy. Elle se demandait si l'enthousiasme de Georgiana pour l'estime que lui portait son frère n'était pas, dans une certaine proportion, un vœu pieu de sa part plutôt qu'une réalité, et ces douloureuses pensées l'incitèrent à se réfugier en larmes dans sa chambre, où elle trouva un certain réconfort à tenir le mouchoir de l'intéressé.

Cette nuit-là, elle décida d'ouvrir son cœur à Jane. Elle commença par évoquer sa rencontre avec Darcy à Pemberley, et celles qui suivirent. Jane fut peut-être moins surprise par certains passages de son récit qu'elle ne l'anticipait, ayant déjà conclu grâce à divers indices que sa sœur lui cachait beaucoup de choses.

— Vous n'avez jamais mentionné avoir vu Mr Bingley au cours de votre voyage puis, le premier jour où il est revenu à Netherfield, vous avez dit que vous le pensiez toujours à Pemberley, précisa-t-elle. Et vous n'avez rien dit non plus sur Miss Darcy, et tout à coup, elle devient une correspondante régulière. Quand bien même, tout ce que je sais de votre rencontre avec elle, je le tiens d'une autre source.

— Il y a cependant certaines parties de l'histoire que Mr Bingley ne pourrait vous relater, et qui expliqueront sans doute pourquoi j'étais moi-même si réticente à le faire. Mais je dois vous avertir qu'elles ne donneront guère une bonne image de moi, et que vous pourriez en être choquée.

Jane assura à sa chère Lizzy que rien ne pourrait ternir sa considération pour elle, mais se montra néanmoins un rien désappointée quand Elizabeth lui raconta son entrevue avec Darcy juste après avoir pris connaissance de la fugue de Lydia. Cependant, un moment de réflexion lui permit d'adopter un point de vue qui déculpabilisait toutes les personnes dont elle était déterminée à penser du bien. Elle expliqua avec conviction à Elizabeth qu'il était clair qu'elle n'était plus elle-même alors, à cause du sévère choc causé par l'ignominie de Lydia. Mr Darcy, qu'il devenait désormais indispensable de voir sous son meilleur jour, était peut-être trop perturbé par la perspective de perdre Elizabeth une deuxième fois. Quant à ses pauvres oncle et tante, ils avaient sans nul doute été dépassés par les problèmes simultanés de leurs deux

nièces.

À ce tableau, Elizabeth ne put s'empêcher de rire.

— Ma chère Jane, j'ai bien peur que vous ne puissiez tous nous absoudre ! Que Mr Darcy et moi ayons été tous deux en détresse, je vous l'accorde, et cela pourrait possiblement excuser notre incartade initiale, mais la seconde ne peut tout simplement être attribuée qu'à une conduite déshonorante de notre part à tous deux. Et je ne crois pas que les Gardiner aient été plus que cela affligés par ses conséquences : ils sont sortis de cet épisode avec une si haute estime pour Mr Darcy qu'ils sont désormais ses plus fervents partisans !

— Mais, Lizzy, comme vous avez dû être bouleversée par tout ceci ! Que ferez-vous donc quand vous le reverrez ?

— Je pense qu'un vaste éventail d'options est envisageable. Faire preuve de courtoisie en paraît une, bien que me cacher, ou prendre mes jambes à mon cou, paraisse plus approprié. Ou, si tout le reste échoue, je pourrai toujours me déshonorer à nouveau !

Une pressante prière à demeurer sérieuse eut l'effet escompté, et l'heure suivante fut passée à converser plaisamment.

Il ne fallut pas longtemps à la pétulance naturelle d'Elizabeth pour réaffirmer ses droits après cet événement, et elle sembla bientôt recouvrer son habituelle personnalité taquine et enjouée. Elle put en retour donner à Miss Darcy l'heureuse nouvelle du bonheur de Jane et de Bingley. Si, parfois, elle parut partir se promener plus longtemps que d'ordinaire ou si, à l'occasion, son regard sembla s'assombrir, personne d'autre que Jane ne le remarqua. Si, de temps à autre, elle plaçait sa main sur sa poche, là où se trouvait un certain mouchoir, personne ne put rien en déduire. Le temps que la lettre suivante de Georgiana arrive, Elizabeth se sentait prête à la lire avec un acceptable degré de sang-froid, à défaut du niveau de calme intérieur qu'elle eût préféré.

Chère Miss Bennet,

C'est toujours un plaisir de recevoir de vos nouvelles, mais je dois admettre que l'arrivée de vos lettres devient aussi une certaine source d'amusement. Mon frère croit que je ne remarque pas avec quelle impatience il attend le courrier, mais comment pourrais-je être aveugle à la manière dont il rôde autour de moi dans une agonie de suspense quand je lis vos missives jusqu'à ce que, finalement, je prenne pitié de lui et lui permette de les lire à son tour ? Après quoi il passe rien de moins qu'une demi-heure à admirer votre écriture, car la déchiffrer ne peut assurément lui prendre autant de temps ! C'est un choc de voir Fitzwilliam agir aussi éperdument, lui qui est d'ordinaire si digne. Si j'avais votre courage, je l'asticoterais à ce sujet, mais en l'occurrence je ne peux qu'espérer que vous ne le tiendrez pas en haleine

trop longtemps, car je me demande s'il y survivra ! J'espère ne pas vous offusquer en vous chatouillant un peu à ce sujet ; vous êtes bien moins intimidante que mon frère ne peut l'être, et je dois taquiner quelqu'un ! Je suis si heureuse pour Mr Bingley et votre sœur. Fitzwilliam dit qu'il y a longtemps qu'ils sont épris l'un de l'autre, aussi je sais qu'ils méritent tout leur bonheur. Il va de soi que nous viendrons à la cérémonie ! J'ai tellement hâte de rencontrer votre famille, tout particulièrement vos sœurs. J'espère qu'elles m'apprécieront ! Je vous en prie, parlez-moi davantage d'elles ; j'ai déjà l'impression d'apprendre à les connaître !

Bien à vous,

Georgiana Darcy.

Elizabeth dut relire le courrier plusieurs fois avant d'en assimiler le contenu. Elle avait peine à croire la description que faisait Miss Darcy de son frère, et pourtant, il était inconcevable qu'une si timide et si sage jeune fille inventât une telle histoire. Il était délicieux de voir Georgiana s'exprimer avec plus d'assurance, mais pouvait-il être vrai que Mr Darcy lui portât toujours un intérêt si vif, et ne fit aucun effort pour le déguiser ? Son cœur s'emballa à cette pensée.

Elle réfléchit longuement et avec soin avant d'élaborer sa réponse.

Chère Miss Darcy,

Je suis très impressionnée par les progrès que vous accomplissez dans votre capacité à taquiner si déjà vous allez jusqu'à envisager de moquer votre frère ! Mais je serais ravie de vous donner davantage d'instructions quant à la manière dont procéder, dans la mesure où Mr Darcy est assurément en grand besoin d'être bousculé. Si, de nouveau, votre frère vous observe alors que vous lisez ceci, faites en sorte d'émettre de temps en temps un hoquet de saisissement, ou de vous exclamer « Oh, non ! » ou peut-être « Cela ne se peut ! ». Puis, quand il vous demandera ce qu'il se passe, expliquez que vous ne pouvez en aucun cas le lui dire, parce que la lettre est pleine de secrets que je vous supplie de ne pas trahir. Ensuite, s'il persiste à vous questionner, vous êtes libre de lui permettre de lire les toutes dernières phrases, mais seulement s'il promet de ne pas regarder les autres. N'hésitez pas, bien sûr, à décliner ces idées plus avant si vous sentez inspirée !

Elizabeth poursuivit la missive avec des nouvelles de la maisonnée, puis y ajouta impulsivement, puisque Georgiana souhaitait découvrir ce qu'était réellement d'avoir tant de sœurs, une invitation à venir séjourner sous son toit une semaine ou deux avant la cérémonie.

Elle fut très satisfaite de cette lettre, ayant le sentiment qu'elle

représentait le juste équilibre dans le fait de réagir aux propos de Georgiana sans être trop emphatique sur le comportement de Mr Darcy.

La réponse de Georgiana arriva quelques jours plus tard, contenant une enthousiaste acceptation de son invitation à lui rendre visite. Une fois n'est pas coutume, elle mentionna à peine son frère, ce qui déçut cruellement Elizabeth. Puis elle tourna le second feuillet et vit, sous la signature de Georgiana, plusieurs lignes écrites de la main ferme qu'elle connaissait bien suite à ses nombreuses et attentives lectures de la lettre reçue de Mr Darcy à Hunsford. Le rythme de son cœur s'affolant, elle passa directement au post-scriptum.

Ma chère Miss Bennet,

J'espère vivement que vous avez eu autant de plaisir à élaborer votre dernière lettre que ma sœur a eu à la lire, même si, en tant que victime désignée, j'admets devoir me préparer à éprouver une certaine inquiétude si vous continuez à l'encourager dans cette voie. Merci de l'avoir fait rire ; elle ne se le permet que trop rarement. J'ai hâte de vous revoir le mois prochain, quand bien même Georgiana et vous aurez eu plusieurs jours d'avance pour tramer ma perte ; je tâcherai d'y faire face avec dignité.

Votre dévoué,

FD

Mrs Bennet, après maintes recherches, discussions et négociations, décida finalement que les robes disponibles à Meryton ne pouvaient convenir pour un mariage avec un homme disposant de cinq mille livres de rente par an et, à cet effet, résolut d'emmener Jane à Londres afin d'en visiter les couturières. Elizabeth et Kitty devaient les accompagner ; Mary, qui n'avait que peu d'intérêt pour de telles frivolités, confessa préférer rester à la maison.

D'abord heureuse de ce voyage, car persuadée qu'il lui offrirait peut-être une distraction de ses pensées, Elizabeth sentit, au terme d'une éprouvante journée à faire le tour desdites couturières, qu'elle ne pourrait plus tolérer très longtemps d'être témoin de l'excitation de sa mère et des bouderies de Kitty, même par égard pour Jane. Ainsi, le matin suivant invoqua-t-elle une migraine, et décida-t-elle de rester chez sa tante en compagnie de celle-ci. Une fois la petite troupe d'acheteuses parties, cependant, Mrs Gardiner fut ravie de constater une amélioration substantielle de l'état de santé de sa nièce, et satisfaite d'avoir celle-ci tout à elle, dans la mesure où elle souhaitait aborder avec elle un certain sujet.

— Lizzy, votre oncle et moi-même nous interrogeons récemment sur votre Mr Darcy. Savez-vous quel âge il avait quand son père est mort ?

Elizabeth, fort prise au dépourvu par cette demande, se surprit à bredouiller.

— Il me semble que c'était environ cinq ans plus tôt, aussi devait-il avoir vingt-deux, vingt-trois ans, j'imagine. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Aucune raison particulière, ma chère, hormis celle de nous départager, votre oncle et moi, mais dans ce cas, c'est lui qui était dans le vrai ; je pensais que c'était plus récent. Votre oncle est convaincu que beaucoup de la gravité de Mr Darcy provient du fait d'avoir dû faire face trop jeune aux responsabilités qu'implique la gestion d'un vaste domaine, de même que l'éducation d'une sœur à un âge si délicat. J'ai répondu qu'il a davantage d'aptitude à la gaieté qu'on ne lui en accorde, mais qu'il a peut-être besoin de la compagnie adéquate pour l'aider à la retrouver.

— Ma tante, dit Elizabeth, un rien exaspérée par cette allusion, pourriez-vous me dire, je vous prie, pourquoi vous discutiez de Mr Darcy ?

— Eh bien, naturellement, parce qu'il est d'un très grand intérêt pour

nous, et aussi parce que nous l'avons beaucoup vu quand il se trouvait à Londres il n'y a pas si longtemps.

— Je n'en ai rien su, observa prudemment Elizabeth.

— Vraiment ? J'aurais cru que vous aviez vos sources d'information... mais peu importe. Mr Darcy nous a rendu visite ici peu de temps après mon retour de Longbourn, et a ensuite été notre invité en plusieurs occasions. Je dois dire qu'il m'a favorablement impressionnée, et Mr Gardiner et lui paraissent avoir une grande considération l'un pour l'autre. J'ai cru comprendre que Mr Darcy a sollicité plusieurs fois l'avis de mon époux à propos de certaines difficultés qu'il affronte dans la gestion d'une situation particulière à Pemberley ; ce qui, semblerait-il, confirme l'opinion de votre oncle selon laquelle de telles responsabilités sont un peu trop lourdes pour un si jeune homme.

Elizabeth ne sut pas comment interpréter cette information. Mr Darcy, cherchant conseil auprès de son oncle en matière d'affaires ?

— Vous me paraissez éprouver un vif intérêt à l'égard de Mr Darcy, ma tante.

— Pas vous ? Allons, ma chère, il n'a fait aucun mystère devant nous de ses espoirs en ce qui vous concerne, contrairement à ma soubrette Lizzy, qui préfère abandonner tout le monde à ses supputations ! Et quand j'entends dire par Jane que vous avez été quelque peu déprimée ce mois-ci, je ne peux que me demander quelle part il joue également là-dedans.

Elizabeth chercha à éviter le regard de sa tante alors qu'elle considérait ce qu'elle était disposée à admettre.

— Je ne tenterai pas de nier qu'il a été très présent dans mes pensées ni qu'il y a des moments où je souhaiterais qu'il ne fût pas si loin, mais la situation est sans doute plus complexe qu'elle n'y paraît. Je sais qu'il me tient toujours dans une certaine estime, mais il n'a pas renouvelé ses hommages, et il y a assurément des raisons de penser qu'il ne le fera jamais.

— Lizzy, comment pouvez-vous en douter ? Il est de toute évidence éperdument épris de vous, observa Mrs Gardiner avec un sourire.

— Certes mais, tout aussi clairement, la personne qu'il déteste le plus au monde, l'homme qu'il a en horreur, est désormais mon beau-frère ! J'ai peine à croire qu'il tolérerait de se trouver dans la même pièce que Wickham, et encore moins de devenir son parent !

— Je crois que vous sous-estimez grandement ce qu'il est prêt à faire pour vous, ma chère.

— Si je me fourvoie tant, pourquoi n'a-t-il fait aucun effort pour me voir ? argua Elizabeth, admettant enfin l'inquiétude qui ne la quittait pas. Il a parcouru par deux fois l'aller-retour entre Pemberley et Londres sans jamais s'arrêter dans le Hertfordshire, bien que Mr Bingley se trouve à Netherfield, et que rien ne soit plus facile.

Mrs Gardiner soupira.

— Peut-être est-ce parce qu'il doute toujours de votre considération pour

lui.

— Comment pourrait-il en douter après ma conduite à Lambton ? s'exaspéra Elizabeth.

— Lizzy, ma chère, vos sentiments pour lui me sont évidents, mais gardez à l'esprit que vous l'avez éconduit deux fois, ce qui donnerait à n'importe qui quelque raison de douter.

— Pas deux, seulement une, et c'était bien avant Lambton !

— Et comment décririez-vous votre décision à Lambton ? Quand nous vous avons surpris, et fortement préconisé à l'un comme à l'autre de prendre des mesures pour préserver votre honneur, il était tout à fait disposé à s'engager, et vous avez catégoriquement refusé ! Pensiez-vous donc que cela n'aurait aucun effet sur lui ?

Elizabeth pâlit, profondément consternée par le point de vue de sa tante sur la question.

— Je n'étais pas prête, mais ce n'était en rien un refus... Il n'était pas dans mon intention de le blesser de quelque manière que ce soit !

Des larmes affluèrent à ses yeux à cette pensée.

Mrs Gardiner la dévisagea longuement, et avec gravité.

— Ma chère Lizzy, il y a des moments où je pense que Mr Darcy et vous avez vraiment le don de vous comprendre de travers. Je vous parlerai sans détour : premièrement, Mr Darcy porte bel et bien le poids d'une détresse certaine due à sa crainte de ne jamais gagner votre cœur. Et deuxièmement, si vous croyez que son aversion pour Wickham est plus puissante que son affection pour vous, alors vous vous méprenez grandement. Parce que je ne souhaite pas trahir une confidence, je dirai simplement qu'il m'a clairement fait comprendre que, par égard pour vous, il était prêt à tolérer Mr Wickham si nécessaire.

Elizabeth, quelque peu dégrisée par les déclarations de sa tante, prétextait bientôt le retour de sa migraine. Elle put ainsi se réfugier dans sa chambre, où elle passa beaucoup de temps à déchirer plusieurs feuilles de papier avant de parvenir à composer la missive appropriée à ses intentions.

Deux jours plus tard, le courrier apporta à Pemberley deux lettres, l'une pour Mr Darcy de la part de Mr Gardiner, l'autre pour Miss Darcy de la part de Miss Bennet. Darcy posa la première de côté puis, caressant la seconde quelques instants, décida de mettre en pratique sa maîtrise de lui-même tant vantée et sollicita un valet pour la porter à Miss Georgiana. Avec un soupir, il brisa ensuite le sceau de celle de Mr Gardiner.

Cher Mr Darcy,

J'ai plusieurs idées qui pourraient s'appliquer à la situation avec votre métayer, mais d'abord, mon épouse me prie de vous transmettre ses salutations, et de vous informer que nous avons ces temps-ci le plaisir d'une

visite de ma sœur Mrs Bennet et de ses filles. Je dois tout particulièrement vous préciser que, alors que Miss Jane Bennet est l'image même de l'heureuse future mariée, sa sœur Elizabeth paraît quelque peu déprimée. Cette humeur, à en croire Mrs Gardiner qui s'est longuement entretenue avec elle, semble causée par l'absence d'un certain gentleman du Derbyshire. Je ne peux personnellement pas en attester, dans la mesure où ma fille ne s'est pas présentée au souper ce soir, invoquant une migraine.

À présent, en ce qui concerne votre métier, il me semble que vous n'avez le choix qu'entre trois options...

Darcy contempla cette surprenante missive pendant plusieurs minutes. *Bénie soit Mrs Gardiner !* pensa-t-il. Un profond désir le submergea de seller un cheval pour se rendre en toute hâte à Londres, mais il s'imposa de prendre garde à ne tirer aucune conclusion hâtive ; il connaissait les intentions des Gardiner vis-à-vis d'Elizabeth et de lui-même, et peut-être Mrs Gardiner interprétait-elle de manière un peu trop optimiste un propos de sa nièce.

Souviens-toi, mon vieux, que tu vas la revoir dans quelques semaines à peine, s'admonesta-t-il. *Patience !*

Ses pensées furent interrompues par un faible coup frappé à la porte. Georgiana entra timidement en réponse à son invitation.

— Fitzwilliam ? Pourrais-je vous parler un instant ? s'enquit-elle.

Il s'efforça de se ressaisir.

— Naturellement. Que puis-je faire pour vous ?

Elle le regarda curieusement.

— Quelque chose ne va pas ?

Évidemment ! Elle venait de recevoir une lettre d'Elizabeth, et il ne témoignait absolument aucun intérêt pour cela. Rien d'étonnant à ce qu'elle fût en pleine confusion.

— Non, rien du tout, Georgiana. Qu'a à dire Miss Bennet, aujourd'hui ?

Avec un rien d'hésitation, elle lui tendit un feuillet plié.

— Elle me demande de vous donner ceci.

Ce fut tout juste s'il ne le lui arracha pas des mains. Le voir recouvrir ses réflexes habituels en ce qui concernait Miss Bennet la fit sourire.

— Il ne me reste, je crois, qu'à retourner à la lecture de ma propre lettre ? suggéra-t-elle timidement.

— Voilà qui est formulé avec beaucoup de tact, ma chère, répartit-il en riant alors qu'elle s'éclipsait.

Il fut heureux de constater que ses mains tremblèrent à peine quand il déplia la missive.

Cher Mr Darcy,

J'espère que vous me pardonneriez l'inconvenance que représente le fait de vous adresser ceci directement ; je n'en prends la liberté que par égard

pour votre sœur par rapport à sa prochaine visite à Longbourn. Je regrette, monsieur, de devoir évoquer un si déplaisant sujet mais, comme vous le savez peut-être, ma plus jeune sœur s'est récemment mariée et est partie s'installer dans le nord. Même s'il est certain que ni elle ni son époux ne seront présents dans le Hertfordshire au cours de la visite de Miss Darcy, il l'est tout autant que ma sœur sera très souvent évoquée par les membres de ma famille. Et je ne voudrais assurément pas que Miss Darcy soit prise au dépourvu par la mention d'une Mrs Wickham. Je m'en remets donc à votre autorité quant à savoir s'il est préférable que vous en discutiez au préalable avec elle, ou s'il vaut mieux ne s'en préoccuper qu'à son arrivée, auquel cas je suis naturellement disposée à traiter la question de la manière que vous souhaiterez. Sentez-vous, je vous prie, libre de partager, concernant la situation de ma sœur, toute information que vous estimerez appropriée.

Maudit soit Wickham ! Ne cesserait-il donc jamais de le hanter ? Ce n'était guère ce qu'il espérait lire de la part d'Elizabeth ! Il poursuivit.

Sur un sujet plus heureux, je peux sans me tromper affirmer que Mr Bingley et Jane débordent de bonheur au point que cela en soit parfois pénible pour ceux d'entre nous qui sont encore dans l'attente d'une telle félicité. Je m'efforce de me remémorer que le temps atténuera tous ces maux, mais la patience n'a jamais été l'une de mes plus grandes vertus. Peut-être devrais-je m'appliquer à suivre votre excellent exemple, et étudier plutôt les forces et les limites de la maîtrise de soi. Seriez-vous, à tout hasard, disposé à m'offrir, à votre arrivée, vos lumières sur la question ?

Votre affectionnée,

EB

Si la lettre de Mr Gardiner l'avait surpris, celle d'Elizabeth le stupéfia. Il se força à la parcourir plusieurs fois et, même après s'être finalement convaincu qu'il la lisait correctement, son ahurissement fut tel qu'il ne put immédiatement croire qu'elle pensait réellement ce qu'elle avait écrit. Il lui était impossible de déterminer ce qui lui causait le plus grand choc : l'aveu par Elizabeth qu'il lui manquait, sa provocante manière de badiner, ou sa formule d'adieu des plus compromettantes.

Alors que sa stupéfaction refluit, elle fut remplacée par une joie profonde telle qu'il n'en avait encore jamais connue. Elizabeth souhaitait le voir ! Dans son esprit, il se l'imagina le regardant avec cette expression d'accueil chaleureux qu'elle arborait si souvent pour lui dans ses rêves, mais jamais dans la réalité.

Il relut une fois encore la lettre, puis la plia et la rangea dans sa poche, à côté d'un certain mouchoir. Après quoi il partit d'un pas décidé en quête de son valet, qu'il informa de son besoin immédiat de se préparer pour un bref

voyage. Cela accompli, il alla trouver Georgiana dans le salon de musique et lui annonça qu'il s'absentait plusieurs jours pour affaires.

Celle-ci parut inquiète l'espace d'un instant, puis lui dédia son plus radieux sourire.

— Ne manquez pas de saluer votre affaire pour moi quand vous la verrez, repartit-elle avec innocence.

Il la gratifia d'un regard de feinte sévérité, mais il était de bien trop belle humeur pour débattre de cela.

Alors que Bingley approchait de l'enclos à chevaux pour sa visite quotidienne, Kitty, postée dans l'embrasement de la fenêtre, annonça :

— Il y a un gentleman avec lui, maman. Qui cela peut-il être ?

— Une connaissance ou une autre, je suppose, ma chère ; je n'en sais assurément rien.

— Là ! reprit Kitty. Cela m'a tout l'air d'être l'homme qui l'accompagnait déjà auparavant. Mais quel est son nom ? Ce grand homme hautain.

— Bonté divine ! Mr Darcy ! C'est lui, j'en jurerais ! Eh bien, tout ami de Mr Bingley sera, assurément, toujours le bienvenu ici, mais autrement je dois dire que le seul fait de le voir me répugne ! déclara sans ambages Mrs Bennet.

Jane jeta à Elizabeth un regard surpris et inquiet. Elle savait à quel point sa sœur s'était languie de cette rencontre et tout à la fois la craignait, et compatissait à l'embarras de Lizzy à le revoir pour la première fois depuis l'incident du Derbyshire.

La couleur enfuie du visage d'Elizabeth par l'annonce de Kitty reparut trente secondes plus tard avec un éclat supplémentaire, et un sourire de ravissement ajouta du lustre à son regard alors que, pendant ce temps, elle songeait que l'affection et les souhaits de Darcy ne devaient pas avoir été ébranlés. Mais elle ne pouvait en être sûre ; bien trop de choses avaient pu changer.

Elle pensa ensuite à la lettre qu'elle lui avait écrite de Gracechurch Street. L'aurait-il déjà reçue ? Elle décompta frénétiquement les jours depuis qu'elle l'avait postée, et déduisit qu'elle pouvait certainement être arrivée, même si, évidemment, il avait fort bien pu quitter Pemberley avant de la recevoir. Elle ferma les yeux alors qu'elle se remémorait les impudiques phrases qu'elle y avait écrites – que devait-il penser d'elle ?

Voyons d'abord comment il se comporte, se dit-elle. Il sera ensuite toujours assez tôt pour l'espérance.

Elle demeura délibérément assise à son ouvrage, s'évertuant à paraître sereine, et n'osa pas lever les yeux quand le domestique se présenta sur le seuil. À l'apparition des deux messieurs, elle gratifia Bingley de son habituelle révérence souriante puis, se tournant vers Darcy, trouva le très sérieux regard de ce dernier posé sur elle. Immédiatement, le souvenir de leur

dernier adieu lui revint, de même que la conscience de tout ce que sa famille ignorait ; puis, s'apercevant qu'elle rougissait sous son attention, elle se rassit à son ouvrage, avec un empressement que celui-ci n'inspirait pas souvent. Elle ne hasarda qu'un unique autre coup d'œil à Darcy. Il avait l'air aussi grave que d'ordinaire ; et davantage qu'il n'avait coutume de l'être dans le Hertfordshire qu'elle ne l'avait vu à Pemberley. Mais peut-être ne pouvait-il être en présence de sa mère ce qu'il était en compagnie de son oncle et de sa tante. Conjecture douloureuse, mais bien probable.

Darcy, ayant eu l'heureuse fortune d'être très vite ignoré par Mrs Bennet en faveur des civilités de cette dernière à l'égard de Bingley, en profita pour prendre place sur le siège le plus proche de celui d'Elizabeth. Comme si souvent par le passé, il demeura silencieux, apparemment satisfait du seul fait de se trouver près d'elle. Elizabeth elle-même se sentait peu sereine, perturbée qu'elle était par la conscience aiguë de sa proximité.

— Venez-vous directement de Pemberley, Mr Darcy ? hasarda-t-elle, le regard soigneusement rivé sur sa broderie.

— Oui, je ne suis arrivé à Netherfield que tard hier.

— Il est un peu tôt pour une partie de chasse.

— Je ne suis pas venu pour chasser.

Elizabeth releva les yeux et croisa les siens. Intenses, ils étaient posés sur elle ; elle avait oublié ce qu'était le danger de se perdre dans ces prunelles sombres. Un sourire naissant étirait les commissures de la bouche de Darcy, et son humeur en fut stimulée. Rassemblant ses pensées, elle reprit :

— Je ne doute pas que Mr Bingley est enchanté d'avoir votre compagnie, d'autant que sa visite à Pemberley un peu plus tôt cet été a été abrégée.

— Je suis très heureux d'être ici.

Il a reçu la lettre, songea-t-elle avec agitation. Il y avait une légère altération dans son comportement depuis leur dernière rencontre, une certaine mesure, peut-être, d'assurance. À voix haute, elle continua :

— J'espère que Miss Darcy se portait bien la dernière fois que vous l'avez vue.

— Fort bien. Elle apprécie grandement votre correspondance, répondit-il. Votre dernière lettre est de loin sa préférée, ai-je cru comprendre.

— Je... suis toujours ravie de recevoir de ses nouvelles. J'espère que cela me permettra de mieux la connaître ; elle paraît moins timide dans ses rédactions.

— Il semblerait que parfois, certaines choses soient plus faciles à exprimer par écrit qu'à l'oral.

— J'ai dans l'idée que vous avez raison, monsieur, concéda Elizabeth, les joues cramoisies.

La conversation s'étiola, et ils restèrent assis en silence pendant quelques minutes, à écouter l'enthousiaste planification de noces qui se déroulait de l'autre côté de la pièce.

— Ils paraissent très heureux, commenta Darcy.

— Oui, je crois qu'ils le sont. Ai-je raison de penser que c'est vous qu'il nous faut remercier pour ce retour précipité de Mr Bingley à Netherfield ?

— Il n'avait que trop tardé, concéda-t-il.

Elizabeth se demanda comment quiconque, parmi les habitants de la maisonnée, pouvait ignorer la tension qui grandissait entre eux. Ses pommettes lui semblaient assez brûlantes pour qu'elle se languisse cruellement d'un éventail !

En quelque sorte en désespoir de cause, elle suggéra :

— Mr Darcy, vous plairait-il de voir notre jardin ? Il est particulièrement agréable à cette époque de l'année.

Le sourire de Darcy s'accentua.

— C'est une délicieuse idée, Miss Bennet.

Quand Elizabeth informa sa mère de cette intention, Mrs Bennet la prit à part dans le vestibule.

— Excellente initiative, Lizzy, lui chuchota-t-elle. Cela l'ôtera du chemin de Mr Bingley. J'espère que ce ne sera pas trop pénible ; ce n'est que pour le bien de Jane, vous savez.

Sa fille ne put contenir son amusement face à cette fausse interprétation.

Elizabeth fut plus que soulagée d'échapper à l'atmosphère étouffante du salon un peu trop bruyant. Émergeant à l'extérieur, elle ferma les yeux et inspira profondément l'air frais. Revitalisée, elle gratifia Darcy d'un sourire sans retenue.

Le regard de celui-ci se fit plus chaleureux, et la jeune femme sentit son pouls s'accélérer. Alors qu'ils débutaient leur progression sur la pelouse, elle se surprit à marcher plus près de lui qu'il n'était strictement nécessaire. Qu'elle pût s'en trouver à la fois si troublée et si ravie la stupéfia.

— Miss Bennet ?

— Oui, Mr Darcy ? répondit-elle avec une expression enjouée.

— Serait-il inapproprié de ma part de vous avouer combien j'ai été heureux de recevoir votre lettre ?

Elizabeth, sensible à une curieuse palpitation en elle, arqua un sourcil.

— Je doute que ce puisse être plus inapproprié que cela ne l'a été de ma part de vous écrire en premier lieu, répondit-elle avec impertinence. Peut-être devrais-je plutôt être reconnaissante que vous n'en ayez pas été offensé.

— En aucun cas, Miss Bennet. Si c'était offensant, sentez-vous, je vous prie, libre de m'offenser tant qu'il vous plaira.

— Seriez-vous en train de m'encourager, monsieur ? s'enquit-elle avec une feinte désapprobation.

— Tout à fait, confirma-t-il, redevenant sérieux. Vous m'avez manqué, Elizabeth, ajouta-t-il à voix basse, prononçant son prénom comme si c'était le plus intime des mots doux.

La jeune femme fut transportée par toute une palette de vives émotions. Elle se découvrit incapable de répondre ou, plus honnêtement, s'avisa que,

dût-elle essayer de répondre, elle pourrait en dire trop. Aussi se borna-t-elle à se rapprocher de lui et à lui prendre le bras. Bien que ce contact lui procurât un élan de plaisir, elle douta presque immédiatement de la sagesse de son initiative : elle avait oublié le pouvoir qu'avait sur elle le fait de le toucher et, percevant le souffle de Darcy sur ses cheveux, elle frissonna.

— Vous êtes en parfaite sécurité, Miss Bennet. Nous sommes tout à fait visibles de chez vous, observa-t-il, se méprenant sur sa réaction.

— J'apprécie que vous me le garantissiez, monsieur, mais je vous assure pour ma part que je ne me sens aucunement en danger.

Il posa légèrement sa main libre sur la sienne.

— Je suis heureux de vous entendre attester que j'ai encore un minimum de maîtrise de moi-même par rapport à vous.

— En sommes-nous donc revenus au sujet de la maîtrise de soi, monsieur ? s'enquit-elle, relevant sur lui un regard taquin.

— Miss Bennet, je discuterai avec plaisir de n'importe quel sujet de votre choix, mais peut-être serait-il plus sage de nous focaliser sur la patience plutôt que sur la maîtrise de soi.

Elizabeth estima plus prudent de changer de thème de discussion.

— J'ai cru comprendre que vous aviez eu l'occasion de voir mon oncle et ma tante Gardiner pendant votre récent séjour à Londres ?

Il lui retourna un regard inquisiteur.

— J'ai en effet eu le plaisir de leur rendre visite, concéda-t-il avec une certaine circonspection.

— C'est ce que m'a dit ma tante quand j'ai passé quelques jours chez eux la semaine dernière, précisa-t-elle, avant d'ajouter avec espièglerie : Il semblerait que vous ayez acquis un ardent défenseur en la personne de Mr Gardiner. Il n'aurait pu plaider davantage en votre faveur auprès de mon père quand celui-ci était à Londres.

— J'en suis honoré, répondit Darcy. Qui plus est, je pense que ma réputation auprès de votre famille ne pourra que bénéficier de n'importe quel plaidoyer efficace. Dois-je déduire de l'accueil qui m'a été réservé un peu plus tôt que vos parents sont toujours dans l'ignorance de nos... rencontres les plus récentes ?

— Je vous assure que vous n'auriez pu échapper aussi aisément à ma mère si elle en avait eu la moindre idée ! répartit Elizabeth.

— Pas plus, je suppose, que je n'aurais obtenu la permission de sortir me promener seul avec vous.

Elizabeth rougit.

— Heureusement, les Gardiner se sont montrés des plus diplomates à cet égard, et se sont contentés de chanter vos louanges à la moindre occasion. Je me suis bornée à faire remarquer que vous gagniez à être connu, précisa-t-elle, taquine, lui décochant d'entre ses cils un regard de feinte gravité.

— J'espère dans ce cas que vous ne me connaîtrez jamais au point que je ne puisse plus m'améliorer, Miss Bennet.

— Resterez-vous à Netherfield jusqu'au mariage, Mr Darcy ?

— Non, malheureusement je ne peux m'attarder que deux jours, car il me faut retourner sous peu à Pemberley à cause d'une situation qui requiert mon intervention personnelle.

Elizabeth, surprise par la profondeur de la déception qu'elle en éprouva, observa :

— Je suis étonnée que vous ayez fait un si long voyage pour un si court séjour.

— Assurément, Miss Bennet, vous deviez savoir en m'écrivant qu'il me serait impossible de rester loin de vous, déclara-t-il.

Elizabeth baissa les yeux, embarrassée.

— Non, monsieur, en fait je n'en savais rien.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ? Vous n'avez pas à l'être.

— Il est difficile d'être sûr de quoi que ce soit par les temps qui courent.

— Elizabeth, vous savez quels sont mes espoirs et mes souhaits !

— Mr Darcy, répondit-elle lentement, luttant pour trouver ses mots et le courage de s'exprimer. Soyez assuré que je reçois vos paroles avec gratitude et plaisir, mais comprenez aussi qu'il y a eu récemment dans ma vie beaucoup de changements, celui vous concernant n'étant pas des moindres. Le mois dernier, j'avais toutes les raisons de croire que mes quatre sœurs resteraient ici auprès de moi encore un certain temps ; à présent, je suis confrontée à la perspective de devoir vivre loin de ma très chère Jane pour la première fois, et je n'escompte pas revoir ma plus jeune sœur hormis au-delà de la plus brève des visites. Beaucoup de choses, au sein de ma famille, ne seront plus jamais les mêmes, et je m'y inclus. Ces dernières semaines, je ne pensais pas vous revoir un jour, monsieur, et je n'aurais assurément pu prévoir d'aucune manière les changements qui devaient survenir en à peine trois jours à Lambton. J'ai fait des choses que je n'aurais jamais imaginées, et appris que je ne me connaissais pas aussi bien que je le croyais.

Marquant un temps d'arrêt, elle risqua un regard en direction de Darcy.

Il paraissait songeur.

— Et il vous faut du temps pour accepter ces changements avant d'en affronter d'autres ?

Elizabeth hocha la tête en silence.

— Je peux être patient, si je sais avoir des raisons d'espérer.

Elle se surprit à se languir tout à coup de son contact, et dut lutter contre les traîtres impulsions de son corps. Elle se força à préciser :

— Et il y a un autre point, moins plaisant, qu'il nous faut aborder.

— Quel est-il ?

— À mon grand regret, je suis contrainte d'appeler « frère » un homme dont vous êtes en droit de ne plus jamais vouloir entendre prononcer le nom.

Darcy s'arrêta, puis se tourna pour lui faire face. Avec détermination, il déclara lentement :

— Je n'essaierai pas de cacher que je préférerais ne plus jamais entendre

parler de George Wickham de ma vie ni le revoir, mais comprenez-moi bien, Miss Bennet, quand je vous dis que je ne le laisserai pas se mettre entre nous. Je ne lui permettrai plus jamais de me priver une fois encore de ce qui m'est le plus cher. Et si cela exige que je reconnaisse son existence de temps à autre, qu'il en soit ainsi.

Le soulagement envahit Elizabeth.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

— Je vous en saurais gré.

Elizabeth, dépassée par la signification de leur conversation, effleurait distraitemment les fleurs d'une main sur son passage. Elle s'arrêta un instant, puis en cueillit un brin, et laissa son doux parfum apaiser son esprit en émoi. Il haussa un sourcil.

— De la lavande, Mr Darcy. Une de mes fleurs favorites.

— Plutôt inhabituel, comme préférence. J'aurais cru que la plupart des dames choisiraient la rose, remarqua-t-il.

Elizabeth lui fut reconnaissante d'avoir si bien compris son besoin de passer à un sujet plus neutre.

— Sans doute ce qui me plaît est-il différent. La lavande n'est pas aussi éclatante ou ostentatoire que le sont les roses, mais elle est plus coriace et sent tout aussi bon.

— Si nous devons choisir les fleurs pour leurs vertus, peut-être devrais-je vous offrir des myosotis, lesquels, dans le langage des fleurs, signifient « ne m'oubliez pas ».

— Nous avons donc tous deux une préférence pour les fleurs de printemps, car il me faudrait alors choisir pour vous du lilas, fleur des premiers émois de l'amour, repartit-elle avec audace.

Leurs regards se croisèrent, et s'accrochèrent. Elizabeth se découvrit tout à coup pantelante. Tendant une main, Darcy effleura l'intérieur d'un de ses poignets.

— Miss Bennet, j'ai dit que je pourrais être patient si j'avais de l'espoir. Pouvez-vous m'offrir cela ?

Rougissante, elle répondit :

— Je crois que vous connaissez déjà la réponse à cette question, Mr Darcy.

— Certaines réponses doivent être entendues.

Elizabeth fut prise d'un vertige.

— Monsieur, soyez certain que, si je ne devais suivre que ce que me dicte mon cœur, vous en seriez satisfait.

La force d'attraction de son regard alors qu'il lui étreignait vivement la main fut irrésistible. Il lui effleura le visage, et elle devint douloureusement consciente du peu de résistance qu'elle souhaitait lui opposer. Prudemment, elle détourna les yeux puis, lui prenant de nouveau le bras, les incita à reprendre leur marche, tout en objectant d'un ton léger :

— Je me permets de vous rappeler, monsieur, que nous sommes toujours

tout à fait visibles de chez moi.

— Mais il serait difficile pour tout observateur de vraiment voir en détail à cette distance, nuança-t-il, permettant à ses lèvres de caresser brièvement ses cheveux.

Plaçant un doigt sous son menton, il le lui releva doucement de manière à ce que leurs regards se croisent de nouveau.

— Et personne ne vous entendra si vous m'appellez par mon prénom.

Elle ne put lutter davantage, et sa langueur fut perceptible dans sa voix quand elle murmura :

— Fitzwilliam.

Les prunelles de Darcy s'enflammèrent et, comme hypnotisée, elle regarda son visage s'abaisser en direction du sien jusqu'à ce que, incapable de résister plus longtemps à leur attirance mutuelle, elle tende les lèvres à la rencontre des siennes.

Darcy ne sut comment il trouva la force de s'écarter après le plus bref des échantillons du délice que fut son baiser.

— Ma si chère, si belle Elizabeth, lâcha-t-il dans un souffle.

Parce qu'elle ne put s'en empêcher, Elizabeth lui effleura une joue du bout de ses doigts. Le contact de sa peau parut lui consumer le bras, et son visage refléta inconsciemment la vive mélancolie qu'elle en éprouva. Darcy ferma les yeux afin de résister à l'invitation qu'il lisait dans les siens puis, ôtant la main de la jeune femme de sa joue, en baisa la paume, les doigts, et l'intérieur soyeux du poignet. Il l'entendit inspirer brusquement et sentit les derniers vestiges de sa maîtrise commencer à se dissoudre.

— Elizabeth, reprit-il urgemment, nous ne devons pas...

Mais, tout en parlant, il l'avait attirée à lui et s'était mis en quête de sa bouche avec une impatience grandissante.

L'étonnement d'Elizabeth au plaisir que lui procura cet assaut pâlit bientôt à côté de l'enivrante réaction qu'elle éprouva au contact du corps de Darcy tout contre le sien, alors que la passion de ses baisers s'amplifiait de seconde en seconde. S'avisant qu'elle était près de s'abandonner entre ses bras, elle se força, elle ne sut comment, à s'écarter.

Il la relâcha immédiatement. Incapable de se résoudre à le regarder, elle se détourna de lui puis, profondément mortifiée par sa propre conduite, se couvrit les yeux d'une main.

— Si nous rentrions, à présent ? suggéra-t-il d'une voix un rien mal assurée.

Elle hocha la tête, évitant toujours de l'observer. Alors qu'ils marchaient, elle s'efforça de trouver une quelconque repartie afin de dédramatiser la situation. Mais hélas, ses pensées étaient encore saturées de la sensation de ses baisers.

— Miss Bennet, il semblerait que je doive prendre l'habitude de vous présenter mes excuses pour mes agissements. J'aimerais vous assurer que je ne suis pas coutumier de ce genre de comportement, bien que je craigne que

vous n'avez toutes les raisons de ne pas me croire étant donné les circonstances ; c'est toutefois l'exacte vérité, et je regrette très sincèrement de vous avoir offensée.

— Je vous remercie, monsieur, mais je ne suis nullement offensée, si ce n'est par ma propre attitude.

— Je vous en prie, ne vous blâmez en aucune façon, je suis l'unique fautif, affirma Darcy, non sans une certaine détresse.

— C'est très courtois à vous de dire cela, monsieur, mais nous savons tous deux que si elles devaient être rigoureusement examinées, ni votre conduite ni la mienne ne serait irréprochable.

— Si c'est le cas, je suis tout de même bien plus fautif que vous, insista-t-il, avant de hasarder : Miss Bennet, je vous en conjure, serait-ce trop demander que vous me disiez ce qui vous perturbe tant, pour que vous ne me regardiez même pas ?

Prenant une profonde inspiration, Elizabeth croisa les bras sur sa poitrine puis pivota pour l'examiner. D'une voix peignée, elle demanda :

— Que devez-vous penser de moi ?

— Vous vous inquiétez de ce que je pense de vous ? (Une expression de soulagement illumina le visage de Darcy.) Ma chère Miss Bennet, je vous considère comme une très vertueuse jeune femme qui, je l'espère sincèrement, deviendra un jour mon épouse, et je me compte parmi le plus chanceux des hommes que vous ayez apparemment suffisamment de sentiments pour moi pour qu'à l'occasion, ceux-ci supplantent votre sens des convenances en ce qui me concerne. Je vous en prie, n'avez nulle inquiétude à ce sujet.

— Il est pour le moins déconcertant que, après n'avoir jamais permis à un gentleman la moindre liberté à mon égard, je paraisse en l'espace d'une nuit avoir entrepris de me comporter comme ma sœur Lydia.

— Certes pas, Miss Bennet, vous n'avez toujours fait preuve que de retenue...

— Certainement pas toujours ! interrompit Elizabeth.

Il lui décocha un regard de désapprobation feinte avant de poursuivre :

— ... alors que vous auriez toute raison de me penser capable de ne reculer devant rien pour profiter de vous.

— Je n'en crois rien, car le mot « non » paraît avoir été fort efficace jusqu'ici. (Elle se risqua à lui adresser un sourire, et fut soulagée de voir qu'il le lui retournait. Leur harmonie quelque peu retrouvée, elle ajouta :) Mais je ne suis peut-être pas encore prête à affronter ma famille, aussi je crois que je vais m'attarder encore quelques minutes sur ce banc, tout à fait visible de la maison, où j'apprécierais que vous me teniez compagnie, monsieur.

Il s'inclina légèrement. Ils s'assirent, et orientèrent délibérément leur conversation vers des sujets plus sûrs, tandis qu'Elizabeth accomplissait de vaillants mais vains efforts pour ne pas se laisser troubler par la légère caresse de la main de Darcy contre la sienne sur le banc. Situation qui, aux yeux d'un observateur fortuit, eût pu paraître très innocente, mais ne l'était en rien.

Aussitôt que les gentlemen eurent pris congé, Elizabeth, ne se sentant pas de taille à affronter la moindre discussion entre les membres de sa famille à propos de Darcy, s'empressa de se retirer dans sa chambre afin d'y être seule avec ses pensées. Elle ne fut pas étonnée, cependant, d'entendre peu après à sa porte le coup qui annonçait l'arrivée de Jane, inquiète de son bien-être.

— Lizzy, dit-elle, lui prenant la main, que s'est-il passé ? Je vous en prie, dites-le-moi.

Elizabeth la surprit, ainsi qu'elle-même, en éclatant en sanglots.

— Oh, Lizzy, je suis tellement navrée. J'espère qu'il n'a pas été trop cruel !

— Non, il ne l'a pas été. Il a dit tout ce que j'espérais entendre. Il s'est montré charmant, plein de sollicitude...

Jane, plus que perplexe du désarroi de sa sœur, s'enquit :

— Vous a-t-il renouvelé ses avances ? (En réponse au léger hochement de tête de sa sœur, elle ajouta :) Et les avez-vous acceptées ?

— Je lui ai répondu que j'avais besoin de temps.

— Lizzy, pourquoi ? Pourquoi ne pas tout simplement consentir ? Vous l'aimez, je le sais !

— Parce que, Jane, je n'ai pas votre touchante foi en la bonté de chacun, et que j'ai appris à mon vif dépit que mes jugements d'autrui n'étaient pas aussi fiables que je l'avais toujours cru. Je me suis jusqu'ici méprise de bien des façons sur Mr Darcy. À présent, j'estime qu'il s'est grandement amélioré pour ce qui est de son orgueil, mais je ne juge bon de croire cela que sur l'unique base de cinq conversations. Cinq, Jane ! Étant donné mes erreurs d'appréciation passées, devrais-je fonder mon bonheur sur ce qui ne pourrait être rien de plus qu'un égarement passager et beaucoup d'aveuglement de ma part ? Mon cœur souhaite l'accepter, mais ma raison m'exhorte à la prudence.

— Bingley le connaît et lui accorde sa confiance depuis des années, Lizzy. Ce n'est pas anodin.

— Je le sais, et Miss Darcy le tient pour le meilleur frère de la terre, mais il me faut m'en assurer par moi-même.

— Donc, vous lui avez dit avoir besoin de temps. Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

Elizabeth, un sourire larmoyant aux lèvres, répondit :

— Ensuite, nous sommes passés de l'imprudence au déshonneur, après quoi nous nous sommes disputés pour savoir lequel de nous deux en était le plus fautif. Jane, surtout ne nous laissez jamais seuls ensemble : nous ne sommes pas dignes de confiance !

— Naturellement, ma très chère Lizzy, si c'est ce que vous souhaitez. Mais vous êtes-vous séparés en bons termes ?

— Oui, si ce n'est que nous ne songions guère à autre chose que le brûlant désir que nous avions de très vite nous retrouver seuls pour nous déshonorer de nouveau ! Oh, Jane, comment Bingley et vous survivez-vous à cette cruelle attente en ayant continuellement l'air si heureux ? C'est une véritable agonie !

Son aînée eut un doux sourire.

— Pour ma part, l'agonie ne fut que dans l'incertitude. Peut-être cela vous sera-t-il moins pénible quand Mr Darcy et vous vous serez mis d'accord.

— Et n'avez-vous donc rien à dire sur ma conduite ?

— Je suis... surprise, mais je ne peux qu'admettre que Mr Darcy est violemment épris, et j'imagine aisément qu'il sait se montrer très persuasif.

— Jane, vous êtes bien trop vertueuse pour nous !

Le réconfort que sa sœur avait pu lui offrir permit à Elizabeth d'affronter le reste de la journée avec une impassibilité acceptable, et ce bien que ses pensées soient continuellement à Netherfield et que le sommeil, cette nuit-là, ne lui soit pas venu facilement.

Elle s'éveilla le lendemain matin avec à l'esprit les mêmes réflexions que la veille. Impossible de penser à quoi que ce soit d'autre que Darcy et, après un certain temps où elle se trouva fort peu encline à s'occuper, elle décida de commencer à broder un nouveau mouchoir avec un motif de myosotis et de lilas.

Ce fut un soulagement quand, enfin, ces messieurs arrivèrent. Bingley proposa qu'ils partent tous en promenade ; la suggestion fut acceptée, mais Mary n'était pas disponible, et Kitty confessa qu'elle ne raffolait pas de la marche. Le projet tournant à l'entière satisfaction des quatre promeneurs restants, ils se mirent aussitôt en route.

Avec tact, Bingley et Jane s'attardèrent bientôt quelques pas en arrière, permettant à Elizabeth et Darcy de s'entretenir en toute intimité. Avec un regard espiègle dans sa direction, Elizabeth informa celui-ci que son aînée s'apprêtait à leur servir de chaperon, ce qui déclencha en lui davantage d'hilarité qu'elle n'avait envisagé.

— Attendez d'entendre ce que Bingley avait initialement prévu pour la journée, reparti-il avec un vif amusement. Étant passablement au fait de la situation en ce qui me concerne, il suggérait que nous vous invitions, Jane et vous, à déjeuner aujourd'hui à Netherfield, de manière à ce que vous et moi puissions les chaperonner, eux, tout en nous accordant en fait les uns aux autres un minimum d'intimité !

— Et comment, je vous prie, avez-vous réagi à cette proposition, monsieur ?

— Il est peut-être plus sage que cela reste entre Bingley et moi, éluda-t-il avant de nuancer, suite à un sévère regard de la part de sa compagne. Mais si vous tenez vraiment à le savoir, je lui ai répondu que j'estimais son plan mal avisé, dans le sens où il était fort probable que cela me conduise à l'autel avant lui.

— Mr Darcy !

— Je m'attends donc à ce que Bingley garde lui aussi un œil vigilant sur nous. Il est vrai que je semble avoir besoin de tout l'appui disponible à cet égard, continua de badiner Darcy. Mais j'espère que ce que vous lui avez appris n'a pas donné à votre sœur une trop mauvaise opinion de moi !

— Jane est, par nature, incapable de penser du mal de quiconque, et dans la mesure où vous avez, monsieur, déjà fait preuve de votre discernement en nous ayant choisis, Bingley et moi, comme compagnons de prédilection, votre place dans son estime est, je crois, tout à fait assurée.

— Eh bien, si c'est le cas, peut-être puis-je me permettre de prendre quelques risques, repartit Darcy avant de se tourner vers son ami pour lui crier : Bingley, la vue, là, derrière nous, est des plus plaisantes. Vous devez absolument la montrer à Miss Bennet !

Alors qu'Elizabeth se tournait elle aussi pour voir ce qu'il désignait, Darcy profita de la distraction de l'autre couple pour lui voler un léger mais long baiser.

— Je n'ai jamais dit que Bingley serait le meilleur des chaperons, se justifia-t-il ensuite non sans quelque satisfaction. Il éprouve bien trop de compassion pour ma situation.

— Vous êtes conscient, j'espère, que ce n'est nullement le cas de Jane, objecta Elizabeth.

Sur quoi, notant que leurs compagnons étaient toujours inattentifs, elle se haussa audacieusement sur la pointe des pieds afin d'effleurer brièvement des siennes les lèvres de Darcy.

Le regard de ce dernier s'obscurcit.

— Vous avez de la chance, Miss Bennet, que je ne doute pas que nos dévoués chaperons interviendraient aussitôt si je devais réagir à cela selon mon aspiration.

Elizabeth rit, puis s'autorisa à glisser subrepticement sa main dans la sienne alors qu'ils reprenaient leur progression. Quelques instants plus tard, elle entendit Jane lancer d'une voix désapprobatrice :

— Elizabeth !

Darcy relâcha sa main à contrecœur.

— Je vois que vous aviez raison, et qu'elle n'éprouve réellement aucune compassion !

— Aucune, en effet, concéda Elizabeth. Jane est bien trop vertueuse.

— Je songeais, reprit-il quelques minutes plus tard, que quand je

reviendrai pour le mariage de Bingley, il me sera sûrement bien plus difficile de dissimuler à votre famille l'intérêt que je vous porte, tout particulièrement en présence de ma sœur.

— Sans parler de la probabilité que nous soyons surpris dans une situation compromettante, enchérit modestement Elizabeth. J'ai dans ma dernière lettre déclaré à Miss Darcy que mes parents ne voyaient en vous qu'une de mes connaissances tout à fait quelconque, et qu'il était préférable pour l'instant de ne pas les détromper.

— Quoi qu'il en soit, j'aimerais demander en toute sincérité si vous verriez un inconvénient à ce que, lors de ma venue pour le mariage, je m'entretienne avec votre père à propos de mes intentions, sans omettre de préciser que je n'ai pas encore obtenu votre consentement.

Elizabeth demeura silencieuse un moment, soulevée par diverses émotions, puis répondit tranquillement :

— D'accord, monsieur.

— L'approuvez-vous ? insista-t-il avec, dans la voix, une nuance de tension.

Elle releva les yeux sur son regard pénétrant.

— Oui, j'approuve. Peut-être pourriez-vous même lui dire que nous avons un... arrangement.

— Elizabeth, lâcha-t-il dans un souffle, son attention s'égarant sur ses lèvres.

Le cœur d'Elizabeth palpitait alors d'un sentiment familier, et elle se surprit à se languir du soulagement que seul leur contact lui procurait.

Ravalant un juron, Darcy jeta un coup d'œil derrière eux, puis l'entraîna en direction d'un boqueteau d'arbres sur le bas-côté du chemin.

— Cette fois, je ne m'excuserai pas, affirma-t-il d'une voix sourde tout en l'attirant à lui.

Forte de la conviction qu'ils ne tarderaient pas à être interrompus, Elizabeth s'autorisa à nouer les bras autour de son cou et à s'abandonner à l'ivresse de ses baisers. Entremêlant les doigts à ses cheveux, elle manqua suffoquer alors qu'il traçait un sillon de baisers le long de sa joue puis de son cou, avant de réclamer de nouveau sa bouche avec une urgence qui la troubla au-delà de toutes ses espérances.

— Elizabeth ! l'apostropha Jane.

Ils se séparèrent à contrecœur, et le regard coupable d'Elizabeth, ainsi que celui, impénitent, de Darcy, rencontrèrent l'austère regard de Jane et celui, franchement ravi, de Bingley.

— Je crois qu'il serait préférable que nous marchions tous ensemble.

Tandis qu'ils emboîtaient humblement le pas à sa sœur, Darcy lui murmura à l'oreille :

— Si c'est là un exemple de ce à quoi je dois m'attendre avec vous, ma douce Elizabeth, je serai sans conteste le plus heureux des hommes.

Elizabeth s'empourpra vivement.

Darcy avait promis de s'arrêter brièvement à Longbourn le lendemain pour prendre congé avant son départ pour Pemberley, ce qui procura un souffle d'espérance à Elizabeth, qui prévoyait déjà de se languir de lui. Quand il arriva, cependant, il devint aussitôt évident qu'ils n'auraient nulle occasion de s'entretenir en privé, car Mrs Bennet insista pour focaliser l'attention d'Elizabeth sur les préparatifs du mariage. Ils furent en mesure d'échanger quelques œillades vibrantes à travers la pièce, mais guère plus. Elizabeth conserva néanmoins espoir pour le moment du départ, et ne fut pas la seule à penser ainsi : le moment venu, Bingley se déclara trop indispensable à la discussion en cours pour s'en excuser, mais suggéra que Miss Elizabeth aurait peut-être l'obligeance de raccompagner son invité à sa voiture à sa place.

Prenant grand soin de ne pas paraître trop impatiente d'accomplir cette tâche, Elizabeth précéda donc Darcy dans le couloir. Ce dernier parvint à profiter du plus bref des moments entre leur sortie du salon et l'ouverture de la porte d'entrée pour lui presser quelque chose dans la paume. Puis ils furent à l'extérieur, en présence du valet et du cocher de Darcy, lesquels détournèrent consciencieusement les yeux alors que leur maître prenait tout son temps pour baiser la main de Miss Bennet et la remercier de sa très gracieuse hospitalité tout en plongeant profondément ses prunelles dans les siennes. Elle l'assura solennellement d'avoir bientôt de nouveau le plaisir de sa compagnie. Sur un dernier long regard d'adieu, il pénétra dans la voiture et s'éloigna. Elizabeth l'observa jusqu'à ce qu'il soit hors de vue, s'efforçant d'ignorer le picotement des larmes à ses paupières puis, avec un soupir, repartit vers la maison. Elle s'arrêta brièvement à l'intérieur, le temps de vérifier que ce que lui avait donné Darcy était un feuillet plié plusieurs fois. Elle le remisa dans sa poche en perspective de le lire plus tard avant de retourner au salon.

Après un certain temps passé à converser avec Mr Bingley et sa famille avec une mine résolument enjouée, elle estima acceptable de se retirer dans l'isolement de sa chambre, où elle put enfin inspecter le morceau de papier.

Sonnet XCVII

*Quel hiver a été pour moi ton absence, ô toi, joie de l'année fugitive !
quels froids glacés j'ai sentis ! quels sombres jours j'ai vus ! partout quel
désert gris de décembre !*

*Et pourtant le temps de notre séparation était le plein été ; c'était
l'époque où l'automne fécond, chargée de riches moissons, portait dans son
sein le gage d'amour du printemps, comme une veuve restée grosse après son
mari mort.*

*Mais moi je ne voyais dans cet abondant enfantement qu'une génération
orpheline et des fruits sans parents ; car c'est près de toi qu'est l'été avec ses*

plaisirs, et, toi absente, les oiseaux même sont muets,

*Ou, s'ils chantent, c'est d'un ton si triste que les feuilles pâlisent, craignant que l'hiver ne soit proche*¹.

William Shakespeare

C'est ainsi que je me languirai jusqu'à ce que nous nous retrouvions, ma très chère Elizabeth, car vous serez constamment ma compagne en pensée, jusqu'à ce que je puisse de nouveau être en votre bien-aimée présence. D'ici là, je demeure en tout, comme toujours, votre très dévoué FD.

C'est avec une vive émotion qu'Elizabeth pressa la missive sur son cœur, et un certain temps s'écoula avant qu'elle se résolve à la replier et à la cacher dans un tiroir.

Si Elizabeth avait su le moment exact prévu pour le retour de Darcy dans le Hertfordshire, elle aurait certainement compté les jours, mais en l'occurrence, elle savait seulement que les prochaines semaines seraient bien plus longues qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle s'employa, dans la mesure du possible, à se distraire l'esprit par des activités. Quand elle souffrait d'insomnie la nuit, elle en profitait pour continuer à broder le mouchoir qu'elle souhaitait offrir à Darcy ; pendant la journée, elle passait beaucoup de temps en compagnie de Jane, moments pendant lesquels elle n'estimait pas nécessaire de feindre une fausse gaieté.

L'affliction que lui causait l'aversion de sa famille vis-à-vis de son soupirant ne la quitta pas. Mrs Bennet, alors qu'elle planifiait un dîner pour Mr Bingley, mentionna qu'au moins l'occasion serait plus plaisante puisque cet orgueilleux et désagréable Mr Darcy n'y serait pas. Elizabeth fut plus troublée encore de découvrir pour une fois son père en parfait accord avec sa mère.

Jetant un regard à sa cadette, Jane nuança alors :

— J'apprécie assez Mr Darcy. Il peut se montrer très charmant, et en tant que proche ami de mon cher Bingley, je n'ai assurément que du bien à dire de lui.

— Vous devez naturellement l'apprécier, Jane, puisqu'il est un ami de Bingley, concéda Mr Bennet. Mais accordez-nous, je vous prie, le droit de ne point l'aimer.

— Avez-vous oublié l'affront qu'il a infligé à Lizzy au bal, et son insupportable arrogance ? s'écria Mrs Bennet. Que Lizzy ait jugé bon d'inviter sa sœur à nous rendre visite dépasse mon entendement !

Elizabeth, qui commençait à se demander la même chose pour une tout autre raison, hasarda :

— Je n'ai aucun contentieux avec Mr Darcy, et Miss Darcy est une

adorable jeune fille. N'oubliez pas que si elle se prend d'amitié pour Mary et Kitty, elle pourrait fort bien leur présenter des messieurs très fortunés.

Mrs Bennet, qui n'avait pas songé à cela, s'exclama :

— Bien sûr, quelle excellente idée ! Lizzy, n'oubliez pas qu'elle pourrait également vous assister à cet égard. Vous ne rajeunissez pas, vous savez !

Sa fille lutta vaillamment pour ne pas sourire alors qu'elle concédait :

— Il se pourrait peut-être, si la chance me sourit vraiment, que Miss Darcy me destine déjà quelqu'un.

Bien que rassurée quant au fait que Georgiana recevrait un accueil plaisant quoique peut-être fort zélé de la part de sa famille, Elizabeth demeura néanmoins préoccupée par la réaction de ses parents vis-à-vis de Darcy. Alors qu'elle suspectait que la perspective d'un gendre doté de tant de fortune et de noblesse suffirait à triompher de l'aversion de sa mère, elle craignait que son père ne soit affligé par son choix. Cette déplaisante réflexion l'amena à solliciter de Jane, qui devait sous peu se rendre à Londres afin de finaliser les préparatifs de son trousseau, qu'elle s'entretienne avec les Gardiner en vue de requérir leur aide pour améliorer la réputation de Darcy auprès de ses parents.

Le départ de Jane, toutefois, la laissa sans confidente. Et dans une situation désolante qui, l'espéra-t-elle, serait bientôt soulagée par l'arrivée de Miss Darcy, laquelle serait à n'en pas douter ravie de discuter avec elle de son frère. Dans l'intervalle, elle s'employa de son mieux à éviter sa famille au prétexte de longues promenades ou d'emplettes à faire à Meryton.

Un jour, de retour d'une telle expédition, elle arriva pour apprendre que sa mère s'était de nouveau confinée dans sa chambre suite à une attaque de nerfs. Hélas, toutes ses requêtes concernant l'origine de la crise n'aboutirent soit qu'à des gloussements de Kitty, soit à des regards réprobateurs de Mary. Finalement, non sans une certaine exaspération, elle se rendit à la bibliothèque pour s'en enquérir auprès de son père.

— Ah, Lizzy, vous êtes précisément la personne qu'il me faut voir. Asseyez-vous, je vous en prie, l'accueillit-il.

— J'espérais, père, que vous pourriez m'expliquer ce qui, dans le cas présent, a déclenché une telle affliction chez ma mère.

— Question intéressante, dans la mesure où vous paraissez en être au cœur, l'informa son père, avant de poursuivre, en réponse au sourcil inquisiteur d'Elizabeth : apparemment, Hill, alors qu'elle faisait le ménage dans votre chambre aujourd'hui, aurait fait une certaine découverte. Laquelle, présentée à votre mère, a mené à davantage de fouilles et davantage de trouvailles. Ce qui, par la suite, a conduit à l'attaque de nerfs de votre mère, et au fait qu'il me faille vous interroger sur la présence de certains objets dans votre chambre.

Les pensées d'Elizabeth se focalisèrent aussitôt sur les lettres de Darcy, et elle éprouva un élan d'anxiété en pensant que la discussion longtemps retardée était sur le point d'avoir lieu.

— Quels objets avez-vous à l'esprit, père ?

Mr Bennet sortit d'un tiroir le mouchoir et la plus récente missive de Darcy. Les étalant sous leurs yeux, il pianota légèrement sur son bureau, tout en la dévisageant attentivement.

Elizabeth se surprit à souhaiter désespérément que Darcy fût à son côté, ou à Netherfield ou, à défaut de Darcy, au moins Jane. Elle détestait que son père fût déçu par elle, son enfant préférée, mais, même pour lui, elle n'était pas prête à renier Darcy.

— Eh bien, que dois-je déduire de ceci ? demanda-t-il finalement.

Elizabeth se rabattit sur sa vivacité d'esprit.

— Que j'ai un admirateur qui a un excellent goût en matière de poésie et une préférence pour le linge fin ?

Les lèvres de son père tressautèrent.

— Peut-être auriez-vous l'amabilité, Lizzy, de m'éclairer davantage sur ce mystérieux gentleman aux initiales FD ?

Se remémorant avec un sursaut que Darcy n'avait signé la lettre que de ses initiales, Elizabeth s'interrogea quant à savoir si son père était en réalité au fait de son identité, ou véritablement dans l'ignorance. Peut-être considérait-il Darcy si peu susceptible d'être l'objet de son affection qu'il ne figurait même pas sur la liste des éventualités. Pour peu que ce soit possible, elle préférerait ajourner cette confrontation à propos de Darcy jusqu'à ce qu'elle puisse y faire face avec le soutien de ce dernier, et l'idée de tergiverser un peu séduisit son espièglerie.

— C'est un jeune homme dont vous entendrez parler en temps voulu, aux intentions honorables, et aux ressources suffisantes pour m'entretenir.

— Et son nom est... ?

— Son nom vous surprendra certainement quand il se présentera à vous.

Mr Bennet, de toute évidence amusé par ses dérobades, reprit :

— Lizzy, j'ai informé votre mère que, compte tenu de votre bon sens, je ne pouvais que présumer que votre prétendant anonyme est quelqu'un que vous avez rencontré au cours de vos voyages, peut-être dans le Kent. Bien que j'eusse préféré être abordé par le gentleman en question avant qu'il ne prenne la liberté de vous envoyer des lettres compromettantes, je pourrai peut-être fermer les yeux là-dessus si les circonstances le permettent. Je vous avertis cependant que si, par malheur, votre FD s'avère être une personne de notre connaissance avec les mêmes initiales, vous pouvez considérer que je ne verrai pas cette union d'un bon œil, étant donné qu'il s'agit de quelqu'un que je ne peux ni apprécier ni respecter. Je trouve difficile à croire, toutefois, que votre jugement eût pu vous faire défaut à tel point.

Elizabeth ne s'attendait pas à une telle désapprobation. De plus en plus désespérée, elle se borna à répondre le plus calmement possible :

— J'ai la ferme conviction que mon choix est irréprochable, et j'espère réussir à vous en convaincre. En dehors de cela, je me contenterai de dire que je suis déterminée à agir de la manière qui, à mon sens, établira mon bonheur.

— Dans ce cas, Lizzy, tout ce que je peux répondre est que j'espère que

ma foi en votre discernement n'est pas mal placée. Je vous remémorerai seulement que votre mère sera peut-être moins tolérante que moi face à votre refus de révéler ce nom.

— Je n'en doute pas, répliqua sèchement Elizabeth avant de prendre congé, non sans s'efforcer de masquer sa désillusion et son amertume.

S'emparant de son bonnet avec irritation, elle sortit en coup de vent de la demeure, ignorant les appels de ses sœurs. Elle partit d'un pas rapide, sans savoir dans quelle direction elle allait, et se retrouva finalement dans le recoin du jardin où elle s'était si récemment promenée en compagnie de Darcy. Entourée des souvenirs de sa douceur et de sa passion, elle tenta d'assimiler la douloureuse réalité des paroles de son père. À sa grande surprise, elle s'aperçut que son refus d'approuver cette union n'avait très exactement pour effet que de lui faire clairement comprendre pour la première fois ses propres aspirations, et elle s'avoua enfin qu'elle répondrait positivement à Darcy à son retour, avec ou sans la bénédiction de sa famille.

Elle ne pouvait, cependant, se résoudre à considérer la question de son père comme désespérée. Les Gardiner viendraient à Longbourn pour le mariage, et elle les prierait d'intercéder pour elle auprès de Mr Bennet. Peut-être ce dernier se laisserait-il convaincre par leur meilleure connaissance de Darcy et, grâce à leur soutien et celui de Jane, la situation se résoudrait-elle peut-être de manière satisfaisante.

— Lizzy !

Kitty accourut vers elle, son bonnet tout de travers à cause du vent.

— Vous voilà ! Petite sournoise, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Je vous aurais aidée, tout comme j'ai aidé Lydia !

Avec un soupir, Elizabeth croisa les bras et leva les yeux au ciel, consternée.

— Mais qui l'eût cru ? Dire que nous vous pensions tous si convenable, et que pendant ce temps vous rencontriez Denny en secret !

— Denny ? répéta Elizabeth, en pleine confusion.

— Père vous a-t-il dit que c'était moi qui l'avais découvert ? Je savais que son prénom était Frederick, et aussi qu'il vous admirait, et ensuite père a dit : « C'est donc là la source de toutes les informations dont elle disposait sur Wickham ! » Vous auriez dû voir sa tête !

— Kitty, s'exclama Elizabeth avec incrédulité, voulez-vous dire que père croit que j'ai une liaison avec Mr Denny ? L'ami de Wickham ?

Kitty hocha la tête avec agitation.

— Celui qui a aidé à couvrir la fugue de Lydia ?

L'incrédulité d'Elizabeth était indicible.

— Évidemment, mais que vous avez été sournoise ! Je n'aurais jamais deviné, toutes ces fois où je vous ai vus ensemble, que vous aviez un faible pour lui ! Oh, attendez que Lydia entende cela !

— Excusez-moi, voulez-vous ? déclara abruptement Elizabeth, avant de repartir d'un pas furieux vers la maison.

Imaginer que son père avait pu ne serait-ce qu'un instant envisager qu'elle acceptait des avances de Denny ! Eh bien, elle allait le détromper, et lui dire elle aussi sa façon de penser sur sa soi-disant foi en son jugement ! Du moins n'avait-elle plus à s'inquiéter de la manière dont il réagirait à la vérité : comparé au très amoral et désargenté Denny, Mr Darcy aurait indéniablement l'air d'un cadeau du ciel !

Cette idée la stoppa net dans son élan. Au souvenir de toutes les dures paroles et des préjugés très enracinés de ses parents à l'encontre de Darcy, l'idée lui vint qu'il serait peut-être intéressant de les laisser continuer à s'inquiéter pendant quelques jours que Frederick Denny leur échoie comme gendre. D'ici là, son père serait probablement prêt à accueillir Darcy à bras ouverts.

Un espiègle sourire se dessina sur son visage.

Ce fut en quelque sorte une révélation pour Elizabeth de découvrir à quel point elle pouvait apprécier d'abuser sa famille. Au cours des deux jours qui suivirent, elle demeura imperturbable face à plusieurs harangues de Mrs Bennet sur l'état de ses nerfs, à des sermons moralisateurs de Mary sur les conséquences funestes d'une réputation perdue, aux supplications constantes de Kitty pour des détails, et aux regards préoccupés de Mr Bennet. Face à tout cela, elle réagit par un refus de délivrer la moindre information complémentaire et l'assurance souriante qu'ils n'avaient aucune raison de s'inquiéter. Quand Mrs Bennet commença à la menacer d'écrire à Mr Gardiner pour lui demander de régler la question avec Denny de la même manière qu'il l'avait fait avec Wickham, elle ne put retenir son hilarité lorsqu'elle lui attesta d'avoir la conviction que Mr Gardiner ne verrait aucune matière à s'alarmer de son implication avec FD. La fréquente utilisation du terme « indécente » pour la décrire lui fut une source supplémentaire d'amusement.

Néanmoins, il était dans ses intentions d'avouer la vérité à l'arrivée de Miss Darcy. Elle était consciente qu'il serait assez ingrat de sa part d'escompter que celle-ci participât à la mascarade. Alors qu'ils attendaient leur invitée, cependant, Mrs Bennet annonça que l'indécence de Lizzy ne serait pas évoquée devant Miss Darcy, soulageant ainsi Elizabeth de la nécessité d'une confession immédiate – et de la scène consécutive dont serait témoin leur visiteuse – avant même que celle-ci n'ait eu le temps de s'installer.

L'arrivée de Miss Darcy se passa au mieux ; elle était manifestement ravie de revoir Elizabeth, et l'excessive affabilité de Mrs Bennet ne parut pas la troubler le moins du monde. Elle fut aimable avec Kitty et Mary, bien qu'Elizabeth, dotée d'un œil un peu plus expérimenté, ait perçu qu'elle était en fait inquiète de l'échange, mais s'efforçait de vaincre sa timidité. Mary, qui tenait à ne pas se faire surpasser en matière de courtoisie autant que Miss Darcy lui était supérieure en musique, insista pour emmener Georgiana faire le tour de Longbourn et de ses jardins. Kitty, qui était la plus proche de son âge, fut enchantée de lui tenir compagnie alors que l'on déballait ses malles, pour le seul plaisir de s'extasier sur chaque robe et bonnet qui en sortait. Le temps qu'arrive le dîner, elles s'appelaient toutes trois par leurs

prénoms. Entre une sœur et l'autre, la soirée était sur le point de s'achever quand Elizabeth eut enfin l'occasion de passer un peu de temps seule avec Miss Darcy.

Après qu'elles se furent mutuellement assurées du plaisir qu'elles éprouvaient à se revoir, il devint évident à Elizabeth qu'elle intimidait encore quelque peu Georgiana et que celle-ci était très soucieuse de lui plaire. Elle s'employa à apaiser ces inquiétudes par de chaleureuses interrogations à propos de son quotidien à Pemberley, de leurs connaissances communes et, bien sûr, de Darcy. Ce qui conduisit naturellement à une assez pudique question de Georgiana quant à l'ignorance que Mr et Mrs Bennet paraissaient avoir de l'admiration de Darcy pour Elizabeth.

Elizabeth s'esclaffa.

— Compte tenu du moment de votre visite, vous aurez très probablement le plaisir de découvrir exactement pourquoi j'ai permis à cette situation de perdurer. Mes parents, j'ai le regret de le dire, nourrissent d'importants préjugés à l'encontre de votre frère et, bien que j'aie tenté de tempérer leur point de vue, je n'ai eu que peu de succès.

— Quand j'ai dit à vos sœurs quel excellent frère il était, elles ont eu l'air sceptiques ! Je n'ai pas su comment réagir.

— Je n'en suis guère surprise, concéda Elizabeth avec un sourire.

— Mais quelles raisons pourraient-elles avoir de ne pas l'apprécier ?

— Avec le recul, l'explication paraît un peu paradoxale, répondit Elizabeth. Tout a commencé lorsqu'il a émis un commentaire offensant à mon propos à une réunion publique, et a refusé de danser avec moi au motif que je n'étais pas assez bien pour lui.

— Oh ! s'écria Georgiana. Alors c'est pour cela qu'il a dit que vous...

Elle s'interrompt, embarrassée.

— Voilà que vous avez piqué ma curiosité ! Qu'a-t-il donc dit ?

Georgiana s'empourpra.

— J'aurais dû me taire... c'était il y a longtemps. Il a dit qu'il vous avait donné toutes les raisons de le détester, et je ne comprenais vraiment pas de quoi il parlait. Je ne pouvais le lui demander, car c'était à l'époque où il ne parlait quasiment à personne, et je n'ignorais pas avoir eu de la chance qu'il m'en ait dit autant, mais je me suis toujours demandé à quoi il faisait allusion.

— Quand était-ce ?

— Oh, après son retour de sa visite à Tante Catherine au printemps dernier.

Les mots commencèrent à franchir ses lèvres, comme si elle avait eu grand-peine à les contenir pendant des mois.

— C'était si affreux, Elizabeth ! Il était si taciturne tout le temps, et si quelqu'un se risquait à lui demander pourquoi, il lui tournait le dos sans répondre. La plupart du temps, il refusait même de recevoir ses amis. Quand j'essayais de faire preuve de compassion, il me rétorquait de garder ma pitié pour quelqu'un qui la méritait, après quoi il s'efforçait de faire bonne figure,

ce qui était encore pire. Puis, au bout d'un certain temps, il a paru lâcher prise, au point qu'il ne se mettait même plus en colère ; c'était comme s'il ne se souciait plus de rien.

La souffrance qu'éprouva Elizabeth à entendre cela fut aussi profonde que l'on pouvait l'imaginer.

— Je n'en avais aucune idée, se désola-t-elle, des larmes dans les yeux. Je savais qu'il devait être en colère et déçu, mais je supposais qu'il passerait rapidement à autre chose. Après tout, il paraissait ne pas manquer de jeunes filles impatientes d'être l'objet de ses attentions.

— Passer à autre chose ? Comment avez-vous pu penser cela ? s'étonna Georgiana. Fitzwilliam ne se détourne jamais de personne, et il est très fidèle dans ses attachements.

— Je ne suis pas certaine de bien vous comprendre, répondit prudemment Elizabeth.

— Ne l'avez-vous donc pas remarqué ? Il ne s'autorise que rarement à s'attacher à quelqu'un, mais quand c'est le cas, il est plus loyal que n'importe qui au monde. Vous l'avez vu avec Bingley : parce que Charles lui est un ami cher, il est prêt à tolérer ses horribles sœurs – je sais, je ne devrais pas dire de telles choses, mais c'est la vérité – alors que n'importe quel autre homme les fuirait. Il s'accommode de Tante Catherine, alors que je ne supporte même pas de me trouver dans la même pièce qu'elle. Il pardonne tout à ceux à qui il tient – je suis bien placée pour le savoir – et ne les blâme jamais. S'il ne vous avait jamais revue, il aurait encore été en peine dans dix ans, tout comme avec...

Georgiana s'interrompt net, les traits figés.

— Tout comme avec qui ? insista gentiment Elizabeth, étonnée par toutes ces informations.

— Tout comme avec George Wickham, chuchota Georgiana avant d'éclater en sanglots.

Mue par la plus profonde compassion, Elizabeth alla promptement enlacer la jeune fille en pleurs, lui murmurant des paroles de réconfort.

Il fallut plusieurs minutes à Georgiana pour reprendre contenance.

— Je suis navrée, hoqueta-t-elle. Je culpabilise tellement quand je pense au mal que j'ai fait à Fitzwilliam. Je n'en savais rien alors, évidemment, mais cela ne fait aucune différence.

— Ma chère Georgiana, souvenez-vous, je vous en prie, que vous êtes loin d'être la seule à avoir été abusée par Mr Wickham. J'ai moi-même cru à ses mensonges et j'ai été charmée par lui. Toute ma famille, et en fait même tout Meryton, a pris plaisir à sa compagnie. Vous n'auriez pu agir autrement.

— Mais ce n'est pas tant ce que j'ai fait que ce qu'il a fait à mon frère ! Comment peut-on être aussi cruel ?

— Qu'a-t-il donc fait à votre frère ? s'enquit Elizabeth avec appréhension.

— Je n'ai pas su toute l'histoire à l'époque, parce que j'étais trop jeune

quand c'est arrivé, mais ensuite je me suis risquée à interroger ceux qui le connaissaient bien. C'est Mrs Reynolds qui m'en a relaté la majeure partie. (Elle hésita un instant, puis débuta :) Fitzwilliam et lui étaient les meilleurs amis du monde, enfants. Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, George s'est apparemment mis à concevoir beaucoup de ressentiment à l'égard des différences dans leurs perspectives d'avenir, et à agir et parler méchamment à l'encontre de Fitzwilliam mais, loyal, celui-ci refusait de croire qu'il le faisait exprès. Il ne cessait de causer des ennuis, certain que Fitzwilliam s'évertuerait toujours à couvrir n'importe quelle exaction, quitte à se faire punir à sa place. Plus mon frère s'efforçait de le protéger et de préserver leur amitié, plus George se conduisait mal. Cela perdura des années et des années, jusqu'à ce que finalement une limite soit franchie. J'ignore laquelle, mais à un moment donné même Fitzwilliam parut le renier et commença à l'éviter, bien que même alors il ait dû espérer que les choses s'amélioreraient peut-être. Le dédommagement qu'il lui concéda à cette époque était, je le sais, plus que généreux. Mais ensuite, quand George sollicita une fois encore son aide, Fitzwilliam refusa, ce qui ne s'était jamais produit. Et peu de temps après, George tenta de lui causer du tort de la pire manière possible, et il m'utilisa pour cela. Vous n'aviez qu'à voir son visage quand il regardait George pour comprendre à quel point il était peiné que son ami d'enfance ait pu lui infliger un tel tort. Mais je ne devrais pas vous dire tout cela !

— Je suis très heureuse que vous l'ayez fait, répondit pensivement Elizabeth. Cela m'aide à comprendre certaines choses qui me déroutaient par le passé. Bien que je ne puisse qu'imaginer à quel point il a dû vous être douloureux de voir Wickham délibérément éprouver votre frère, je me dois de vous répéter clairement mon opinion : vous n'aviez en réalité guère à voir avec tout cela. Si, comme vous le dites, le but de Wickham était de causer du tort à votre frère, il aurait, si vous n'aviez pas été disponible, trouvé un autre moyen de parvenir à ses fins. Je dois dire que Wickham paraît doté d'une remarquable créativité à cet égard.

— Peut-être en viendrai-je à le croire un jour, mais il vous faudra faire preuve de patience.

— Guérir exige toujours de la patience, Georgiana, et guérir d'une trahison plus encore.

— J'aimerais tellement que vous soyez vraiment ma sœur, Elizabeth ! Je vous en conjure, ne tardez plus à accepter Fitzwilliam, il a tant besoin de vous !

— Vous n'avez plus besoin de vous inquiéter : lui et moi sommes, je pense, sur le point de conclure un accord.

— Mais, si vos parents le détestent toujours autant, comment réagiront-ils quand ils le découvriront ?

Elizabeth sourit.

— En fait, je suis actuellement engagée dans un stratagème qui, je le crois, influencera grandement leur position, confessa-t-elle sur le ton de la

conspiration. La vérité est que je suis ces temps-ci en profonde disgrâce auprès de ma famille, laquelle a déduit que je me suis impliquée avec un officier de la milice aux mœurs assez douteuses.

Georgiana écarquilla grand les yeux, à l'évidence incapable de déterminer si son amie était sérieuse ou plaisantait, mais Elizabeth lui ôta aussitôt toute inquiétude.

— Cette conclusion tient au fait qu'ils ont découvert en ma possession une lettre assez compromettante signée de ses initiales, qui se trouvent être FD. J'ai refusé de faire le moindre commentaire sur la question, ce qui est pris comme une preuve de culpabilité. Mais j'ose espérer que quand ils découvriront au bout du compte que FD est votre frère, ils seront si soulagés qu'il ne s'agisse pas de Mr Frederick Denny que toute la mauvaise volonté passée sera oubliée.

Surprise, Georgiana se couvrit la bouche d'une main, puis éclata d'un rire ravi.

— Non, vous me taquinez. Je ne peux y croire !

— J'ai bien peur que ce ne soit la stricte vérité, et je ne doute pas que Kitty ou Mary seraient enchantées de vous informer des détails de ma supposée liaison. Mais ne vous sentez pas obligée de participer à la mystification ; tôt ou tard, il me faudra leur avouer la vérité.

— Je ne dirai mot ! affirma la jeune fille, les yeux brillants. Je pourrais même avoir de quoi vous compromettre davantage, au besoin.

Elle sortit une enveloppe soigneusement scellée, qu'elle lui tendit.

— J'ai eu pour stricte instruction de ne vous la remettre que quand je serais certaine d'être tout à fait seule avec vous.

Avec un petit rire, Elizabeth répliqua que, si Georgiana devait participer à de tels complots, Darcy ne tarderait pas à l'accuser de corrompre sa petite sœur, description qui arracha d'autres gloussements à l'intéressée.

Elizabeth ne chercha pas à s'isoler pour lire aussitôt la lettre et, même lorsqu'elle se retira pour la nuit, elle se surprit à se contenter de la sortir de sa poche pour la contempler sans l'ouvrir. Elle passa légèrement les doigts sur le sceau des Darcy, consciente qu'elle ne méritait nullement de recevoir la moindre marque d'attention de la part de leur descendant.

Comme elle le connaissait peu, en réalité ! Et comme, apparemment, sa dévotion vis-à-vis d'elle était grande ! Alors qu'elle se remémorait la description de Georgiana du désespoir de son frère suite à son rejet, les larmes commencèrent à rouler sur ses joues. Elle s'était interrogée sur sa désillusion, mais il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle ait pu lui causer une détresse durable. Comme elle regrettait de ne pas avoir été plus modérée dans ses paroles ce jour-là, à Hunsford, et de ne pas lui avoir laissé une chance de s'expliquer au lieu de déverser toute sa colère sur lui ! Le souvenir très vivace de son expression quand elle l'avait accusé de s'être mal conduit par rapport à Wickham s'imposa à elle – qu'eût-elle pu commettre de pire ? Elle ne le méritait pas, se dit-elle, mais elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour

s'assurer de ne plus jamais le blesser. Sans forcer, elle brisa le sceau, puis déplia la lettre.

Ma très chère Elizabeth,

J'ai l'impression d'avoir tant à vous dire, et pourtant, quand j'essaie de l'écrire, je découvre que je suis, comme le dit le poète, « semblable à un acteur imparfait qui en scène est jeté par sa timidité hors de son rôle », aussi je semble « défaillir sous la force de mon amour, accablé de tout le poids de sa puissance »¹ et n'ai-je pas les mots pour exprimer mes pensées. Vous êtes dans mon esprit à tout moment et, quand un événement d'importance se produit, je me surprends à me demander ce que vous diriez, ce que vous penseriez, si vous étiez auprès de moi. Quand je marche, je remarque tout ce qui m'environne comme pour la première fois, et espère que cela vous plaira. Je sais que c'est égoïste de ma part, mais j'ai le sentiment que, d'une certaine manière, vous appartenez à Pemberley, comme si Pemberley ne devait être complet que quand vous serez là, quand bien même je sais être celui qui se sent incomplet sans vous. Je me languis du son de votre voix, de l'intensité de votre regard, de votre rire, et je ne doute pas que vous savez quels souvenirs hantent mes nuits. Cela m'incite à me demander ce qui est arrivé au Darcy du passé qui n'aurait jamais violé les convenances au point de ne serait-ce qu'écrire une telle phrase, encore moins être à l'origine de ce qu'elle décrit, et tout ce que je sais, c'est que ce Darcy-là s'est évanoui dès la première fois où vous lui avez souri. J'envie Georgiana qui aura le privilège d'être en votre présence, alors que je dois demeurer ici sans vous. Jusqu'à ce que nous nous retrouvions, sachez que tout mon amour et toute ma dévotion sont vôtres.

Fitzwilliam Darcy.

Elle versa quelques larmes de plus sur la lettre, songeant à quel point la fortune était de son côté, non seulement d'avoir conquis son amour en premier lieu, mais aussi d'avoir eu une seconde chance, si peu méritée. Elle prit une profonde inspiration, quelque peu tremblante, et sut ce qu'il lui fallait faire.

S'emparant d'une lampe, elle descendit à la bibliothèque, où elle n'ignorait pas que Mr Bennet, par habitude, se trouverait, à lire tard dans la nuit. Elle frappa légèrement à la porte, puis entra sur l'invitation de son père.

Il la regarda d'un air inquisiteur par-delà le rebord de ses lunettes, sans fermer son livre.

— Oui, Lizzy ?

Inspirant de nouveau profondément, elle déclara :

— Fitzwilliam Darcy.

— Qu'a-t-il donc ?

L'espace d'un instant, elle leva les yeux au plafond, en quête de

patience.

— FD. Fitzwilliam Darcy.

Là, Mr Bennet posa son ouvrage sur le côté, puis ôta ses lunettes.

— Essayez-vous de suggérer que ce serait *Mr Darcy* qui vous aurait envoyé ce... billet doux ? s'enquit-il avec un certain degré d'incrédulité.

Elizabeth releva le menton.

— C'est en effet le cas.

— Lizzy, reprit-il, l'air grave, auriez-vous perdu l'esprit, pour accepter les attentions de cet homme ! Ne l'avez-vous pas toujours haï ?

Avec quelle ferveur elle souhaite, à cet instant, que ses opinions passées aient été plus raisonnables et ses expressions plus modérées !

— Il fut un temps où c'est ce que j'aurais dit, mais depuis peu j'éprouve des sentiments... tout autres.

— En d'autres mots, vous êtes décidée à l'accepter. Il est riche, c'est certain, et vous aurez sans doute de plus belles parures et de plus belles voitures que Jane, mais vous rendront-elles heureuse ?

— Je l'épouserai quand bien même il n'aurait pas un penny en poche et, bien que je préfère que ce soit avec votre bénédiction, l'absence de celle-ci ne m'en empêchera pas, décréta Elizabeth.

Il l'observa en silence pendant quelques instants.

— Ma foi, Lizzy, je dois avouer que vous me surprenez vraiment. Parmi tous les hommes de notre connaissance, je n'en considère aucun qui aurait pu être moins apte que lui à remporter votre affection.

— Néanmoins, telle est la situation.

— Je vois, commenta Mr Bennet avant de marquer une pause. Puis-je demander qui d'autre est susceptible d'être au courant ?

— Les Gardiner le sont depuis quelque temps et, plus récemment, Jane, Bingley, et Miss Darcy également, naturellement.

— Vous en avez informé les Gardiner, et ils ne m'en ont rien dit ? s'étonna Mr Bennet, avec une placidité trompeuse.

— Il serait plus exact de dire que, plutôt que d'en être informés, ils l'ont découvert, précisa Elizabeth en souriant légèrement à ce souvenir. Et, si je ne me trompe pas, Mr Gardiner a tenté de vous dire quelque chose à ce sujet, mais vous ne l'avez pas cru.

— En effet, concéda pensivement son père. Eh bien, Lizzy, que voudriez-vous que je fasse ?

À cette tentative de faire un pas en avant, elle soupira de gratitude.

— Je vous saurai gré d'essayer d'apprendre à le connaître mieux, avec un esprit ouvert, en vous rappelant que beaucoup de votre fâcheuse impression de lui est basée sur les mensonges de Wickham.

— Cela me paraît être une requête équitable. Que comptez-vous dire à votre mère ?

— Rien, répondit Elizabeth du fond du cœur. Pas avant d'y être obligée.

Mr Bennet la gratifia d'un sourire ironique.

— Dans ce cas, je garderai cette affaire entre nous le temps que vous souhaitez. Vous venez de me donner là ample matière à penser, Lizzy, et peut-être pourrions-nous en discuter plus avant quand j'aurai eu le loisir d'y réfléchir.

— Volontiers, concéda Elizabeth avant de faire volte-face.

— Et, Lizzy ? Je suis heureux que vous me l'ayez dit.

— Je le suis également, répondit Elizabeth, saisie d'un profond soulagement.

1. Shakespeare, Sonnet XXIII, traduction de François-Victor Hugo. (*N.d.T.*)

Apaisée suite à sa discussion avec Mr Bennet, Elizabeth se surprit à ne guère faire autre chose, les jours suivants, qu'attendre le retour de Darcy. Quand l'occasion se présenta, elle sortit se promener avec Georgiana, lui montra les vues de Meryton et du voisinage, aida aux préparatifs du mariage, calma son excitable mère et, en dehors de cela, parut déborder d'activité. Mais ses pensées n'avaient qu'un unique objet.

Elle passa moins de temps avec son invitée qu'elle ne s'y était attendue, car Georgiana forma rapidement un trio avec Mary et Kitty. Observer les interactions entre les trois jeunes filles aux caractères si différents la fascina. Très impressionnée par les gracieuses manières de leur invitée, Kitty entreprit de les imiter aussi fidèlement qu'elle l'avait fait avec l'extravagance de Lydia, tandis que Georgiana paraissait entraînée par la pétulance de Kitty. Mary, découvrant que Georgiana respectait ses activités et, à sa vive surprise, appréciait son assistance et ses conseils à propos de sa musique, sembla prendre davantage confiance en elle. Et, alors que Miss Darcy paraissait plus que ravie de passer des heures à lire en compagnie de Mary, elle insista beaucoup pour se consacrer à de la poésie et à des romans plutôt qu'à des sermons. Elizabeth doutait de l'efficacité de l'initiative, jusqu'à ce qu'elle surprenne un jour Mary lisant une romance, laquelle, l'informa sa sœur sur la défensive, était l'une de celles dont leur nouvelle amie avait fait l'éloge. Peinant à ignorer les moments où Kitty et Georgiana discutaient à propos de mode et de coiffure, Mary fut forcée, pour ne pas être laissée de côté, de développer un minimum d'intérêt pour la question. Cela incita ses compagnes à l'encourager à procéder à quelques changements mineurs, mais flatteurs, dans sa manière de se coiffer et de se vêtir.

Elizabeth, ravie d'entendre les incessantes conversations, crises de fou rire et taquineries entre les trois jeunes filles, se donna souvent l'impression d'être davantage une tante qu'une sœur aînée. Il lui apparut vraisemblable que la timidité et le silence ordinaires de Georgiana tenaient peut-être au fait d'être toujours entourée de personnes bien plus âgées qu'elle, de même qu'à sa conscience un peu trop pesante de sa complicité dans l'affaire de Ramsgate.

Elle soupçonna aussi, à en juger par un certain nombre de gloussements apparemment orientés vers elle, que garder le secret était devenu trop difficile à Georgiana, et que ses sœurs avaient donc également été mises au courant de

l'intérêt de Darcy à son égard. Mr Bennet se révéla quant à lui peu disert sur ce sujet après leur conversation nocturne, mais lui demanda quand avait eu lieu son revirement d'opinion vis-à-vis de son soupirant.

Environ cinq jours avant l'arrivée prévue de Darcy – elle tenait le décompte – Mary, Kitty et Georgiana partirent pour Meryton. Mrs Bennet alla rendre visite à Mrs Philips, ce qui laissa à Elizabeth suffisamment de liberté pour profiter du temps exceptionnel de la journée en allant ramasser dans le jardin des fruits tombés en vue d'une décoration de table. À sa grande surprise, elle se délecta de la tranquillité de l'endroit, n'ignorant pas que Jane et les Gardiner arriveraient de Londres le lendemain, et qu'elle ne pourrait guère espérer beaucoup de paix avant la fin des festivités. Elle s'autorisa à s'abandonner avec délices à l'agréable sensation du soleil et de la brise légère sur ses épaules, sans remarquer la présence d'un observateur très intéressé.

Darcy fut captivé par la vision d'Elizabeth et de sa chevelure auréolée de reflets dorés par le soleil, alors qu'elle passait gracieusement du petit verger au vignoble. Non sans nostalgie, il observa la grâce de ses mouvements calmes et précis, tandis qu'elle sectionnait des grappes de raisin qu'elle laissait doucement tomber sans les meurtrir dans sa main tendue, avant de les déposer dans un panier. Sa nuque, exposée alors qu'elle se penchait, paraissait mendier ses baisers, et ce ne fut qu'en agrippant avec tant de force le treillage à côté de lui qu'il en eut mal, qu'il se contrôla.

Enfin, il s'obligea à articuler son prénom. Il la vit se figer au son inattendu de sa voix, puis elle pivota vers lui, les yeux rayonnants, causant de sérieux ravages à sa maîtrise de lui-même.

Prise au dépourvu, Elizabeth éprouva une agitation loin d'être déplaisante.

— Mr Darcy ! s'exclama-t-elle. Quelle agréable surprise !

— Pas « Mr Darcy », Elizabeth. Pas pour vous.

— Fitzwilliam, rectifia-t-elle d'une voix légèrement oppressée, se sentant à la fois intimidée et extraordinairement vivante.

Darcy força ses mains à demeurer immobiles. Hypnotisé par le scintillement de ses belles prunelles, il ne trouvait aucun mot pour exprimer l'empressement qu'il éprouvait rien qu'à se trouver auprès d'elle. Elle lui coupait le souffle.

Comme le silence se prolongeait, la bouche d'Elizabeth tressauta d'amusement.

— Peut-être devrions-nous recommencer cette conversation depuis le début, monsieur. Je pourrais dire : « Ma foi, je ne vous attendais pas avant encore plusieurs jours. » Ce à quoi vous pourriez répondre en déclarant que vous avez changé vos plans ; ensuite je pourrais m'enquérir de votre voyage, et vous de la santé de votre sœur.

Amusé, il décida d'entrer dans le jeu.

— Après quoi vous pourriez m'assurer que sa visite est un succès, et je pourrais répondre qu'il y a une éternité que j'attendais et que j'espérais vous

voir m'accueillir avec cette lueur dans les yeux. Et que déjà, l'année dernière quand vous séjourniez à Netherfield, je remarquais quand ceux-ci s'illuminaient de plaisir, et souhaitais avec ferveur que ce regard fût pour moi.

— Déjà alors ? Je pensais que vous ne me regardiez que dans l'intention de me critiquer.

— Vous critiquer ? J'imagine mal pourquoi. J'aurais cru qu'il était évident que je ne vous regardais que parce que cela me procurait la plus grande des satisfactions.

Elizabeth rit.

— Ma tante Gardiner dit que nous avons le don de toujours nous comprendre de travers. Je suis heureuse de constater que nous nous améliorons l'un et l'autre sur ce point.

— Du moment que je n'interprète pas de travers l'accueil que vous me faites aujourd'hui, je m'en accommoderai, repartit Darcy.

Comment s'empêcher de la toucher alors qu'elle était si envoûtante ? C'était sans espoir ! Tendant le bras, il s'empara de sa main mais, loin de lui procurer du soulagement, son contact ne fit qu'accroître son désir.

La bouche d'Elizabeth s'assécha. S'efforçant de reprendre le contrôle d'elle-même, elle répliqua en désespoir de cause :

— Je pense que vous pouvez être certain de cet accueil, mais nous sommes face à un problème, monsieur. Toutes les personnes connaissant notre besoin d'être chaperonnés se trouvent en ce moment même à Londres.

Il eut un sourire qui en disait long.

— Oui, j'en suis conscient, puisque j'ai rendu visite aux Gardiner hier alors que j'étais en ville.

— Ah. Je dois donc vous présumer très brave, dans ce cas, d'oser m'approcher, repartit-elle d'un ton léger, son cœur battant si fort dans sa poitrine qu'elle fut certaine qu'il pouvait l'entendre.

— Pas si brave que cela, très chère. Rappelez-vous que, vous ayant déjà abandonné mon cœur, je n'ai plus rien à perdre.

Il lui effleura une pommette de l'extrémité de ses doigts, puis les remonta tout aussi légèrement à la naissance de ses cheveux, avant de les redescendre le long de la peau si sensible de son cou.

— Après tout, le pire que je puisse affronter serait votre père, qui exigerait que je vous épouse immédiatement. Ce à quoi je répondrais... (il marqua un temps d'arrêt, le regard rivé à ses doigts qui continuaient de tracer avec une lenteur atroce le contour de la clavicule exposée)... « demain serait-il assez tôt, parce que si ce n'est pas le cas »... (ses lèvres prirent le temps de déposer un délicat baiser sur le cou d'Elizabeth)... « j'ai tout mon temps cet après-midi ».

Émoustillée par sa caresse au point d'en perdre la raison, elle laissa échapper un petit gémissment et porta la main à ses épaules pour se stabiliser. Stimulé par cet encouragement, Darcy poursuivit de sa bouche l'exploration de son cou arqué et des creux de son épaule jusqu'à ce que,

incapable de résister plus longtemps à sa soif, il cherchât ses lèvres des siennes.

Le fragile contrôle dont Darcy avait fait preuve en l'effleurant un peu plus tôt s'évanouit devant l'urgence croissante de ses baisers. La jeune femme frissonna comme sa main s'égarait sur son dos et, arc-boutée contre lui, elle céda aux exigences de sa bouche. Ses mains remontèrent sur la nuque de Darcy, puis s'immiscèrent dans ses cheveux. Il la plaqua contre lui, enflammé par l'intensité de sa réaction. La passion que son contact éveillait en lui surpassait ses rêves les plus fous.

Alors qu'il détournait l'hommage de ses lèvres sur son visage, Elizabeth ne put s'empêcher de murmurer son prénom avec le plus ardent des désirs. Complètement déstabilisée, elle ne pouvait que s'abandonner au plaisir que suscitaient ses caresses sans la moindre pensée pour le lendemain.

Avec un grognement, Darcy arracha sa bouche à la sienne, puis lui amena la tête sur son épaule. Enfouissant le visage dans ses cheveux, il chuchota :

— Vous êtes tout ce dont j'ai jamais rêvé.

Tremblante, Elizabeth s'étonna de devoir s'appuyer contre lui pour ne pas défaillir alors qu'elle s'efforçait, sans guère de succès, de se ressaisir.

À l'abri des bras de Darcy, elle lutta pour se remettre des émotions incontrôlables que ces baisers avaient suscitées en elle. Elle n'était que trop consciente que seul le sang-froid de Darcy avait empêché que la situation ne franchisse davantage les limites de la décence qu'elle ne l'avait déjà fait. Quelque peu déconfit, elle commenta :

— Eh bien, Mr Darcy, nous paraissions avoir obtenu là la preuve qu'aucune défaillance n'entache votre maîtrise de vous-même.

— Je m'appliquerai à ne jamais cesser de vous surprendre, répondit-il, une légère altération dans sa voix trahissant la bataille qu'il livrait contre lui-même. J'espère que je ne vous ai pas... alarmée avec mes attentions.

— Je suis bien plus embarrassée qu'alarmée, et je ne vous en tiens assurément pas responsable, affirma-t-elle.

Jamais encore elle ne lui avait permis ne serait-ce que de l'enlacer, et le contentement qu'elle éprouvait entre ses bras la surprenait.

Il lui embrassa les cheveux.

— Ma très chère Elizabeth, si seulement vous saviez à quel point votre attitude me rassure et me flatte, vous seriez moins embarrassée, et peut-être même la verriez-vous comme une action charitable de votre part.

— Excellente idée ! s'esclaffa Elizabeth, relevant les yeux sur lui mais sans amorcer le moindre geste pour se dégager de son étreinte. Ayant échoué dans mon étude de la patience et de la maîtrise de soi, j'aurais tout intérêt à m'attaquer à une nouvelle vertu, et la charité – du moins selon votre définition ! – paraît en être une que je réussis à pratiquer que je le veuille ou non.

— Sentez-vous libre de la pratiquer sur moi tout votre content,

Miss Bennet, à condition d'attendre que mon sang-froid soit au moins un rien plus manifeste qu'il ne l'est en cet instant.

Elle sourit.

— Je joue peut-être avec le feu, monsieur, mais je m'efforce de me tenir à l'écart des brasiers, affirma-t-elle.

Puis, comme certaines de ses paroles précédentes lui revenaient :

— Mais j'ose espérer que vous n'avez nul besoin que je vous rassure, charitablement ou pas.

Il demeura silencieux un instant, au cours duquel elle perçut sa tension.

— Elizabeth, n'oubliez pas qu'il y a quelques mois à peine vous me considérez comme le dernier homme sur terre que l'on eût pu vous convaincre d'épouser. Alors que tout indique que votre opinion de moi s'est améliorée – j'ose espérer pour ma part qu'à présent je surpasse quelque peu, par exemple, votre cousin Mr Collins comme époux potentiel ! – votre réconfort est toujours le bienvenu, voire souvent nécessaire.

— Devez-vous donc si bien vous rappeler tout ce que j'ai dit lors de cette horrible journée ? se désola Elizabeth.

Il s'autorisa à la caresser furtivement de ses mains.

— Je vous en prie, très chère, ne vous affligez pas du passé. Certaines de vos paroles se sont certes avérées mémorables, mais je crois me souvenir n'avoir pas été en reste moi-même !

— Dans ce cas, je me dois d'en énoncer de plus mémorables qui soient appropriées à la situation présente.

Il la gratifia du léger sourire qui lui allait toujours droit au cœur.

— Je suis tout ouïe, ma douce Elizabeth.

Elle s'écarta de lui juste assez pour pouvoir plonger son regard dans le sien.

— Celles-ci le seront-elles suffisamment ? reprit-elle, tandis que son cœur s'emballait. Mr Darcy, je serais ravie et très honorée de devenir votre épouse.

La première réaction de Darcy fut l'incrédulité car, depuis son excès d'assurance dans le Kent, il ne s'était jamais autorisé à croire vraiment qu'il obtiendrait un jour son consentement. Cette perplexité fut immédiatement suivie par un sentiment de joie intense telle qu'il n'en avait jamais connu. *Elle sera mienne !* songea-t-il. *Elle fera de nouveau de moi un homme entier.* Il avala péniblement sa salive tandis qu'une vision issue de ses rêves s'imposait à lui – celle d'Elizabeth, le regard étincelant de passion, dans son lit et dans ses bras – pour fusionner avec la sensation de l'Elizabeth très réelle qu'il enlaçait.

— Je crois, déclara-t-il d'une voix mal assurée, que la réponse traditionnelle est de vous dire que vous faites de moi le plus heureux des hommes, mais même ces paroles ne pourraient rendre justice à l'intensité du bonheur que vous me procurez.

— Eh bien, ne défions pas la tradition bien que, si nous l'avions

respectée, j'aurais dû attendre que vous me redemandiez ma main avant de vous l'accorder !

Prenant le visage d'Elizabeth en coupe, il l'embrassa profondément et avec possessivité, de la sorte de baiser qui revendiquait un lien plutôt qu'une passion débordante.

— Elizabeth, mon aimée, du moment que vous demeurez toujours auprès de moi, je dirai tout ce qui vous plaira, mais je ne doute pas que vous sachiez tout de mes espoirs et de mes souhaits.

— Vous n'avez rien besoin de dire, Fitzwilliam, affirma-t-elle, s'autorisant le plaisir de lui effleurer légèrement la joue.

Le regard sombre de Darcy s'enflamma d'une lueur familière, et elle devina la lutte qu'il livrait contre lui-même.

— Encore une chose, débuta-t-il, avant d'hésiter tandis qu'Elizabeth, avec un sourire provocateur, nouait les bras autour de son cou. Dont nous pourrions discuter plus tard, nuança-t-il d'une voix un rien étranglée, avant de réagir de la seule manière possible.

Si Elizabeth avait pensé que la passion de Darcy serait, dans une certaine mesure, davantage sous contrôle à présent qu'il ne doutait plus de l'estime qu'elle avait pour lui, elle aurait dû réviser promptement cette opinion car les baisers de ce dernier, farouches, lui brûlèrent les lèvres avec une ardeur nullement contenue. Elle découvrit que ce qui avait débuté par un intime geste d'affection de sa part se mua rapidement en un incendie au sein duquel leurs passions se rencontrèrent. Elle se sentit emportée par une lame de fond de sensations alors qu'il explorait sa bouche et, quand il dévia son attention sur son visage et son cou, renversa la tête en arrière afin de lui octroyer plus de libertés.

Darcy, qui s'était imprudemment permis d'imaginer ses futures nuits avec Elizabeth, s'aperçut que ces fantasmes avaient fort mis à mal sa retenue. Il sentit toute résolution fondre quand Elizabeth céda à la tentation de laisser errer ses doigts dans ses cheveux et sur sa nuque découverte. Ses lèvres pleinement occupées par la découverte de la clavicule de la jeune femme, il surprit ses mains à tenter d'explorer le tracé de sa colonne vertébrale.

L'involontaire soupir de plaisir que laissa échapper Elizabeth incita celle-ci à reprendre ses esprits. Par un effort de volonté herculéen, elle chercha à se dégager de l'étreinte de Darcy, puis posa un doigt léger sur les lèvres de ce dernier. Croisant son regard, obscurci de passion, elle manqua miner sa résolution, mais parvint elle ne sut comment à garder ses distances.

Darcy força sa respiration à ralentir.

— J'espère que vous n'allez pas insister sur de longues fiançailles, ironisa-t-il.

— Cela me paraîtrait peu judicieux, concéda Elizabeth, d'un ton bien plus calme qu'elle ne l'était.

— Dans ce cas, peut-être devrions-nous prendre les mesures appropriées, suggéra-t-il, avant de sortir un écrin de sa poche puis, lui prenant

une main, de l'ouvrir pour exposer une bague de saphirs et de diamants. J'avais ceci sur moi quand je suis venu vous rendre visite à l'auberge, à Lambton, précisa-t-il tout en la lui glissant lentement à un doigt. Mon père l'a offerte à ma mère quand il l'a demandée en mariage.

La vue de la bague sur sa main pénétra Elizabeth d'un tout nouveau sens de la réalité de leur engagement, et elle se surprit à penser à tous les changements que cette promesse provoquerait dans sa vie. Les pensées de Darcy suivaient une voie similaire ; la réalité très concrète du fait qu'elle acceptât sa bague attestait qu'elle serait sienne et qu'il avait enfin conquis son amour. Il porta la main d'Elizabeth à sa bouche, puis la tint contre sa joue en un geste de confiance qui émut profondément la jeune femme.

— Votre mère a dû être très heureuse, dit-elle d'une voix altérée.

— Ils l'étaient tous les deux, confirma Darcy. Mes parents ont eu une union exemplaire, pleine d'affection et de respect. Je me suis toujours dit que je ne me satisferai de rien de moins.

Elizabeth sentit son souffle se bloquer dans sa gorge.

— J'espère être à la hauteur de la foi que vous me vouez.

— Je ne doute nullement de votre succès, affirma-t-il, un léger sourire aux lèvres. Nous avons, cependant, quelques détails à régler concernant notre mariage, et je crois avoir également une entrevue quelque peu tardive à honorer avec votre père. Peut-être pourrions-nous nous asseoir quelque part pour en discuter ?

Elizabeth arqua un sourcil.

— À supposer que nous puissions rester sages assez longtemps pour régler quoi que ce soit.

Avec une expression de joie sur le visage, elle le conduisit en direction d'un banc ombragé.

— Je ne me souviens nullement d'avoir promis d'être sage, nuança Darcy tandis qu'ils y prenaient place. (Illustrant ses paroles, il se saisit des deux mains de la jeune femme, puis l'embrassa brièvement.) Je pense être capable d'entretenir une conversation entre deux baisers, et si cela s'avère trop perturbant pour vous, tant mieux car cela ne pourra qu'être bénéfique à mes projets.

— Et puis-je me permettre de demander quels sont ces projets ? s'enquit Elizabeth.

Une lueur taquine apparut dans les prunelles de Darcy.

— Je me disais que l'éventualité de vous épouser cet après-midi présente quelques avantages, répondit-il d'un air innocent.

Elizabeth s'esclaffa.

— Je crains que ce ne soit pas possible, monsieur. Le temps manque pour publier les bans, et ma mère ne me pardonnerait jamais de me marier en robe de tous les jours. J'ai bien peur qu'il ne vous faille attendre au moins plusieurs heures ! s'amusa-t-elle en retour.

— Pour ce qui est de votre robe, je ne peux rien faire, en dehors

d'affirmer que, fussiez-vous vêtue d'un sac de toile, je vous trouverais éblouissante. Quant à l'autre question...

Il sortit d'une poche un papier, qu'il lui agita sous le nez, espiègle, entre deux doigts.

Tout en s'en emparant, Elizabeth lui décocha un regard suspicieux. Elle le déplia et fut stupéfaite de constater qu'il s'agissait d'une licence spéciale, établie à leurs deux noms le jour précédent au Doctors' Commons¹.

— Vous ne suggérez pas sérieusement que... protesta Elizabeth, incrédule.

— Je crois que je pourrais m'obliger à attendre aussi longtemps qu'une semaine, avec les autorisations appropriées.

— Mais c'est à ce moment-là que Jane et Bingley doivent se marier !

— Nous pourrions organiser une double cérémonie.

— Comment pourrions-nous être prêts en une semaine ?

— Vous argumentez bien trop, reprocha-t-il avec, dans la voix, une menace taquine, avant de laisser courir un doigt sensuel sous sa gorge. Je vois qu'il va me falloir vous perturber, tout compte fait.

Il entreprit de déposer une pluie de légers baisers de son oreille jusqu'à la base de son cou. Elizabeth se mordit la lèvre, s'évertuant à lui refuser la satisfaction de la voir réagir.

— À présent, concernant cette double cérémonie...

— Vous n'êtes pas sérieux !

Il traça le contour de sa joue de son index.

— Davantage que vous ne le pensez, ma ravissante Elizabeth, mais non sans raison. Pour vous la livrer, cependant, j'aurais besoin que vous teniez la future Mrs Bingley dans l'ignorance d'un secret.

— Du moment qu'il n'est pas à son détriment, vous pouvez vous fier à moi.

— Je me fie constamment à vous, ma douce. Mais en ce qui concerne le sujet en question, j'ai reçu la semaine dernière une des missives illisibles de Bingley m'informant de son intention de surprendre votre sœur avec une lune de miel en Europe et, plus spécifiquement, le projet de passer l'hiver en Italie.

Les yeux d'Elizabeth s'illuminèrent.

— Oh, Jane adorera cela ! Elle a toujours voulu voyager !

— Comme vous êtes proches l'une de l'autre, je savais que vous souhaiteriez qu'elle assiste à notre mariage. Dans la mesure où nous n'attendrons assurément pas six mois pour convoler... (sur ces mots, il la gratifia d'un regard appuyé qui indiquait clairement que la chose n'était pas négociable)... cela nous laisse le choix entre un mariage précipité auquel elle peut assister maintenant, ou une célébration plus tranquille plus tard. D'où mon voyage à Londres, où je me suis entretenu avec Bingley à propos d'un éventuel délai dans leur projet, et mon arrivée précoce ici, afin de vous proposer ce choix. La double cérémonie est la suggestion de Bingley. Ou sinon, il lui paraît envisageable de retarder leur départ d'une semaine de

manière à nous accorder plus de temps.

— Une semaine ? lâcha Elizabeth dans un souffle.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit que Jane puisse ne pas être présente à son mariage, aussi était-elle très reconnaissante à Darcy de sa considération.

— Vous vous répétez, ma chère, observa Darcy, s'autorisant à explorer sa chevelure du bout des lèvres sans se préoccuper le moins du monde de sa propre capacité de concentration.

— Êtiez-vous donc si certain de mon acceptation ?

— Il serait plus exact de dire que je l'espérais, mais je confesse que mon impatience était telle que l'idée de devoir vous épouser plutôt tôt que tard n'est pas pour me déplaire. (Il s'interrompit pour lui voler un baiser.) Je comprends que vous puissiez avoir d'autres priorités, cependant ; votre existence en sera davantage bouleversée que la mienne.

— Je ne sais pas...

Quelque peu dépassée par les chamboulements qu'il évoquait, Elizabeth appuya sa tête contre l'épaule de Darcy.

L'espace d'un instant, son promis parut rêveur.

— Avez-vous parlé à votre mère de notre arrangement ?

— Non, elle n'en a aucune idée, bien que j'en aie discuté avec mon père.

— Ah. J'ai bien peur dans ce cas qu'elle ne nous ait surpris.

Pivotant vivement, Elizabeth vit Mrs Bennet battre rapidement en retraite à l'intérieur de la demeure en compagnie de Mrs Philips, laquelle était manifestement en train d'offrir son réconfort à sa compagne en émoi. Fermant les yeux, elle inspira profondément.

— Je ferais mieux d'aller la trouver, déclara-t-elle non sans une certaine agitation, consciente que la scène qui suivrait pouvait s'avérer très déplaisante, et peu digne. Peut-être pourriez-vous revenir parler à mon père ce soir ?

— J'estime qu'il n'y a rien de tel que l'instant présent, et je ne souhaite assurément pas vous laisser affronter seule l'Inquisition.

— Pour être franche, insista à contrecœur Elizabeth, cela sera très certainement au mieux embarrassant, et probablement bien pire, et je préférerais ne pas m'exposer à la mortification de vous en savoir témoin.

Il lui effleura la joue.

— Elizabeth, je peux supporter votre mère. Je vous en prie, ayez foi en moi.

C'était là une approche qu'Elizabeth aurait été bien en peine de rejeter, aussi l'autorisa-t-elle à l'accompagner. Il ne s'attarda que pour déposer un léger baiser sur ses lèvres.

— Souvenez-vous que je vous aime, lui murmura-t-il à l'oreille.

Se tournant vers lui, elle le regarda droit dans les yeux et répondit :

— J'y compte bien.

— Tout comme je compte sur vous, ma douce, ravissante Elizabeth.

8

— Oh, Mr Bennet, votre présence est requise sur-le-champ ; nous sommes en plein tumulte ! Vous n'avez pas idée de ce qui vient de se passer, s'écria Mrs Bennet. Vous devez immédiatement obliger Mr Darcy à épouser Lizzy !

— Mr Darcy ! Madame, je doute d'être capable d'inciter Mr Darcy à me donner l'heure, pour peu qu'il n'y soit pas enclin. Aussi hésiterai-je à croire que je puisse l'obliger à épouser qui que ce soit, encore moins Lizzy, envers laquelle vous m'avez toujours dit qu'il n'éprouvait que la plus parfaite indifférence !

— Sottises ! Comment pouvez-vous parler ainsi ! Vous vous délectez décidément de me contrarier ! Ils sont en cet instant même ensemble dans le jardin et, oh, Mr Bennet, qu'allons-nous faire ?

— Vous pouvez lui dire de ma part, madame, qu'il a ma bénédiction pour se promener dans le jardin à son aise, et voilà qui devrait clore le sujet !

Incapable de se contenir plus longtemps, Mrs Bennet hurla d'exaspération.

— Vous n'avez aucune compassion pour mes pauvres nerfs ! Et qu'advient-il de notre malheureuse Lizzy ?

Les intéressés choisirent cet instant précis pour faire leur apparition, non sans avoir entendu ces dernières remarques. Darcy, ses excellentes manières masquant ce qui, aux yeux d'Elizabeth, était vraisemblablement un rire contenu, s'inclina courtoisement devant son hôtesse.

— Mrs Bennet, c'est un plaisir de vous revoir. Et si je me souviens bien, madame est votre sœur ? Il y a trop longtemps que j'attendais cette joie, madame.

Sans laisser le temps à quiconque de répondre, il se tourna ensuite aussitôt vers Mr Bennet.

— Mr Bennet, me serait-il possible de vous entretenir en privé d'un sujet d'une certaine importance ?

Celui-ci le considéra de la tête aux pieds.

— Ma foi, Mr Darcy, j'imagine difficilement que vous ayez à m'entretenir d'un quelconque sujet de quelque importance que ce soit, mais je vous invite à vous joindre à moi dans ma bibliothèque, où il règne assurément davantage de calme qu'ici. J'ai cru comprendre que vous aviez déjà visité le

jardin ?

Darcy lança à Elizabeth un regard d'appréhension amusée alors qu'il disparaissait à la suite de son hôte. Prenant une profonde inspiration, celle-ci pivota pour affronter sa mère.

— Lizzy ! pleurnicha cette dernière. Comment avez-vous pu nous faire cela ? N'avez-vous donc aucune pitié pour mes nerfs ? Quelle disgrâce vous êtes pour nous tous !

Elizabeth pinça les lèvres pour réprimer un sourire.

— Je suis navrée de l'entendre. J'ose néanmoins espérer que cette disgrâce ne dissuadera pas Mr Darcy, dans la mesure où nous venons tout juste de nous fiancer. Au moment même où je vous parle, il demande ma main à votre époux.

L'effet de cette information fut des plus extraordinaires car, en l'apprenant, Mrs Bennet se retrouva incapable d'articuler la moindre syllabe. Elle ne parvint à se ressaisir que suite aux exhortations excitées de Mrs Philips, et s'exprima alors avec de tels débordements de joie qu'Elizabeth se sentit excessivement reconnaissante de l'absence de Darcy. Aucun terme n'était apparemment assez chaleureux, ou conforme à ses sentiments, pour accorder son consentement et témoigner de son approbation :

— Par la grâce de Dieu ! Dieu me bénisse ! Pensez ! Mr Darcy ! Qui l'eût cru ? Et est-ce seulement vrai ? Oh, ma chère Lizzy ! Je vous en supplie, pardonnez-moi pour l'avoir tant haï. J'espère qu'il ne m'en tiendra pas rigueur. Chère, chère Lizzy ! Une demeure en ville ! Et tout ce qu'il y a de plus charmant ! Trois filles mariées ! Dix mille livres par an ! Oh, Seigneur ! Qu'advient-il de moi, c'est à en perdre la raison !

— Eh bien, Mr Darcy, que puis-je pour vous aujourd'hui ? s'enquit Mr Bennet.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille, déclara Darcy en bonne et due forme.

— Ah, oui, Lizzy. Votre requête n'est-elle pas un peu tardive ?

— Votre fille peut être difficile à convaincre, monsieur.

— Par vous ? Non que je l'aie remarqué, Mr Darcy. Mais peu importe. La question est : pourquoi sollicitez-vous mon consentement ?

Darcy marqua un temps d'arrêt, perplexe. Il avait cru sa requête parfaitement claire.

— Je voudrais votre consentement pour épouser votre fille.

— Oui, oui, vous souhaitez épouser Lizzy ; cela démontre un goût très sûr de votre part, quoique au mépris de votre tranquillité d'esprit. Mais je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans.

— Monsieur, je crains de ne pas vous suivre.

— Eh bien, Lizzy m'a dit qu'elle comptait vous épouser avec ou sans ma bénédiction, aussi semble-t-il n'y avoir nul besoin de la solliciter, n'est-ce pas ?

— Votre fille dit beaucoup de choses, Mr Bennet, mais elle ne parle pas en mon nom ; j'apprécierais pour ma part d'avoir votre bénédiction.

— Vous l'apprécieriez ? Et si je devais vous la refuser, cela vous dissuaderait-il ?

Les extrémités des doigts jointes en accent circonflexe devant lui, Darcy demeura un instant silencieux, puis confessa :

— Non, monsieur.

— Dans ce cas, débattre de la question avec un vieil homme acariâtre me paraît assurément être une perte de votre temps et de votre énergie !

Darcy commençait à entrevoir l'origine du malicieux sens de l'humour d'Elizabeth.

— Peut-être, monsieur, mais je considère cela comme un bon entraînement pour mes futures interactions avec votre fille.

— Très juste, jeune homme. Donc, pourquoi devrais-je vous donner ma permission d'épouser Lizzy ? Je crois que nous pouvons nous dispenser d'une discussion sur vos perspectives matérielles, et je suis enclin à considérer votre tendre égard pour elle comme acquis.

Mr Bennet se cala confortablement dans son fauteuil, se délectant clairement de l'échange.

— Entre autres choses, cela améliorerait votre harmonie familiale, argua Darcy. Je parle d'expérience quand je dis que Miss Elizabeth peut être fort opiniâtre quand elle s'est mis une idée en tête, et elle me paraît déterminée à m'épouser.

Mr Bennet balaya l'argument d'un geste de la main.

— J'ai tout à fait l'habitude de gérer la disharmonie de mon foyer.

— Peut-être dans ce cas devriez-vous vous entretenir avec votre épouse. Elle paraît convaincue que j'ai compromis votre fille et que, à ce titre, je dois de toute évidence l'épouser.

— Ah ! Voici donc de quoi il retourne ! Y a-t-il quelque chose que vous auriez omis de me dire ?

Darcy se pencha en avant, puis répliqua de manière très posée :

— Seulement que, monsieur, je suis prêt à demeurer assis ici à argumenter avec vous sur ce point toute la journée et toute la nuit s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'accordiez votre consentement rien que pour vous débarrasser de moi.

Tous deux se dévisagèrent mutuellement. Finalement, Mr Bennet partit d'un petit rire de gorge.

— Fort bien, jeune homme. Je vois que vous avez suffisamment de cran pour affronter ma Lizzy. Vous avez mon consentement.

— Je vous en remercie, monsieur, et j'ai tout lieu de croire que vous n'aurez pas à regretter votre décision.

— Eh bien, c'est ce que nous verrons, j'imagine.

Darcy s'avisa qu'il n'était pas tout à fait prêt à quitter le champ de bataille sans avoir, auparavant, tiré sa propre salve.

— J'aurais une dernière question, monsieur.

— Oui, laquelle ?

— J'ai cru comprendre, de ce que m'a dit mon ami Bingley, que le fait de demander la permission d'épouser Miss Bennet n'avait été en ce qui le concernait qu'une procédure simple et directe. Ma propre expérience me paraît très différente. Peut-être auriez-vous l'amabilité de m'expliquer pourquoi ?

— Vous ne manquez point d'audace, monsieur ! Fort bien, si vous tenez à le savoir : quand Jane ramène un chiot à la maison, je lui tapote la tête ; quand Lizzy me ramène un loup adulte, je l'approche différemment.

Darcy inclina la tête.

— Je vois que nous nous comprenons, monsieur.

— Certes, certes, et je ne doute pas que vous préféreriez passer votre temps avec Lizzy plutôt qu'avec moi, alors bon vent !

— Monsieur.

Darcy se redressa puis, avant de sortir, gratifia son hôte d'une très cérémonieuse inclinaison de buste.

Il trouva Elizabeth en train de l'attendre anxieusement dans le salon.

— Eh bien ? s'enquit-elle.

Darcy se laissa choir avec reconnaissance dans un fauteuil, commentant :

— Il y a en Angleterre des milliers de pères qui seraient ravis que je demande la main de leur fille !

Elizabeth se mordit la lèvre.

— Il a donc fait des difficultés ! A-t-il donné son consentement ?

— Oui, il a fait des difficultés, et oui, il a donné son consentement, bien que seulement après que je l'ai menacé de discorde familiale, de perte de réputation, et d'être pris en otage. En dehors de cela, tout s'est déroulé à merveille.

Elizabeth rit.

— Vous devriez probablement le prendre comme un compliment : il ne fait réellement de difficultés que quand il a une vision positive de la question.

— Lui avez-vous vraiment dit que vous m'épouseriez avec ou sans sa bénédiction ?

Elle s'empourpra.

— Cela vous choque-t-il, monsieur ?

Il lui coula un regard en biais.

— Terriblement. Je crains qu'il ne me faille un certain nombre de baisers pour me remettre de cette expérience.

— Fort heureusement, je crois savoir que vous n'ignorez pas où vous les procurer, monsieur.

— Votre perspicacité me sidère, Miss Bennet, repartit-il, se redressant pour aller se placer derrière son fauteuil.

Alors qu'elle relevait les yeux dans sa direction, il se pencha pour la

gratifier d'une série de lents et doux baisers.

— Est-ce mieux, Mr Darcy ? s'enquit-elle malicieusement lorsqu'il libéra sa bouche.

— Pas encore.

Il entreprit de déposer une pluie de baisers aussi légers qu'une plume derrière son oreille, s'approchant de la nuque qui l'avait tant fasciné lorsqu'il l'avait aperçue dans le vignoble un peu plus tôt. Elizabeth frissonna alors qu'il descendait très lentement en direction de la peau soyeuse exposée par l'encolure de sa robe, et sentit naître en elle une sensation de manque qu'elle ne put s'expliquer. De toute évidence, Darcy perçut sa tension grandissante et, quand il permit enfin à sa bouche de s'approcher de nouveau de la sienne, toutes deux se rencontrèrent avec une indéniable faim.

Des éclats de voix rieuses s'imposèrent à eux, et Darcy recula vivement, juste avant que la pièce ne soit envahie par Georgiana, Kitty et Mary. Quand elle vit son frère, Georgiana s'arrêta net, puis se jeta dans ses bras.

— Fitzwilliam ! Je n'espérais pas vous voir si tôt ! Quelle plaisante surprise !

— Quelle bonne mine vous avez ! Votre séjour ici paraît vous réussir, ma chère.

— Je passe d'excellents moments. Vous connaissez Mary et Kitty, n'est-ce pas ? Nous nous sommes tellement amusées ! Mary aime beaucoup pratiquer le piano, elle aussi, et nous nous sommes entraînées avec notre musique, n'est-ce pas, Mary ? Nous avons mis au point un nouveau duo qui, je pense, vous plaira.

— Je suis ravi de l'entendre. Georgiana, que diriez-vous d'accueillir comme il se doit votre nouvelle sœur ?

Les yeux de Miss Darcy s'écarquillèrent.

— Lizzy ! s'écria-t-elle ensuite avec un timbre perçant, se jetant au cou de l'intéressée. Enfin ! Oh, je suis si heureuse pour vous deux ! Je serai folle de joie de vous avoir pour sœur. Ce sera comme en avoir toute une famille ! ajouta-t-elle en jetant un regard aux deux autres jeunes filles.

Elle continua à entretenir Darcy de tout ce qu'elle avait fait au cours de sa visite, assistée de Mary et Kitty. Alors qu'il constatait le changement intervenu dans le comportement de sa sœur, Darcy décocha à Elizabeth un regard inquisiteur, mais non point mécontent.

Comme le crépuscule approchait, Darcy, dont la bonne humeur commençait à s'effiloche face aux sollicitations de la famille Bennet, saisit l'occasion d'inviter Elizabeth à sortir prendre l'air, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Alors qu'ils marchaient, ils demeurèrent principalement silencieux ; après toutes les émotions de la journée, Elizabeth était davantage agitée et confuse qu'heureuse, et Darcy découvrit qu'il avait amplement de quoi réfléchir. Au sommet d'une éminence qui leur procurerait une vue dégagée du coucher de soleil à venir, Elizabeth les conduisit vers une petite

tonnelle sous laquelle un banc grossier avait été façonné à partir d'un rondin. Elle s'y installa et l'invita à faire de même.

— Georgiana m'a paru être d'une humeur excellente, cet après-midi, observa pensivement Darcy.

— Avant, je la trouvais calme et timide, mais nous n'avons vu que peu de cela ici, c'est le moins qu'on puisse dire, répondit Elizabeth. Certes, je n'ai pas passé autant de temps avec elle que je l'escomptais, mes sœurs et elle s'étant tant prises d'affection les unes pour les autres – au bénéfice des trois, pourrais-je ajouter – mais elle s'est montrée très bavarde et espiègle, depuis son arrivée.

— C'est tout à fait remarquable. Quoiqu'elle ait été une enfant très animée, elle a semblé devenir plus sérieuse après la mort de notre père et, depuis les événements de l'été dernier, de surcroît quelque peu repliée sur elle-même. Peut-être avait-elle besoin d'échapper à trop de souvenirs.

Elizabeth médita un instant ce constat.

— Je crois que la compagnie de jeunes filles de son âge aide également. Peut-être essaie-t-elle trop d'être adulte avant d'y être prête. Elle m'a aussi, à un moment, parlé de Wickham ; j'ai été impressionnée par sa perspicacité quant à la situation.

— J'avoue être soulagé d'entendre qu'elle vous en a parlé. Je m'inquiétais qu'elle garde trop de ses sentiments pour elle-même.

Elizabeth sourit.

— Quant à elle, elle s'inquiète pour vous. Je soupçonne que pour Georgiana, le soulagement sera sans doute de pouvoir transférer sur moi la tâche de se soucier de vous.

— Vous préoccuperiez-vous donc de moi ? la taquina-t-il.

— Je ne doute pas que l'occasion se présentera à un moment ou un autre.

S'approchant d'elle, il l'attira à lui de sorte que le dos d'Elizabeth repose contre son torse. Elle renversa la tête en arrière pour s'y appuyer, appréciant le confort de sa proximité.

— Avez-vous davantage réfléchi à la question de notre mariage ? s'enquit-il, jouant avec ses doigts.

Elizabeth soupira.

— Un peu, mais c'est très déroutant. Il y a beaucoup d'éléments en faveur d'une cérémonie la semaine prochaine, et pourtant, en même temps, je sais qu'il y a beaucoup à prévoir avant que je puisse quitter Longbourn, et la notion est intimidante. Il me faudra faire de nombreuses visites d'adieu, en plus de procéder aux préparatifs du déménagement.

— Préférez-vous attendre, dans ce cas ?

— Cela vous ennuerait-il vraiment si je souhaitais attendre jusqu'après le mariage de Jane ? hasarda-t-elle timidement.

Il lui embrassa tendrement les cheveux.

— Du moment que vous m'épousez, mon amour, tout le reste est sans

importance.

— Merci de votre compréhension. Donc, Charles pourrait être enclin à retarder, par la force des choses, leur voyage d'une semaine... Peut-être pourrions-nous accepter cette proposition et nous marier juste avant qu'ils partent ? Il faudrait que ce soit une cérémonie simple, restreinte, mais je ne sais pas si cela ne me conviendrait pas mieux ainsi, de toute manière.

— Je le préférerais nettement ainsi, si j'ai mon mot à dire sur la question. J'appréhende depuis trop de temps déjà le simple fait d'être témoin pour la célébration de Bingley !

Elle renversa la tête en arrière pour le dévisager avec perplexité.

— Pourquoi l'appréhendez-vous ?

— Je redoute toujours de me trouver au sein de grands rassemblements de personnes. Ne l'aviez-vous pas remarqué ?

Tout en s'imprégnant de ces paroles, Elizabeth esquissa un mouvement de dénégation.

— J'ai toujours pensé à mon grand embarras que c'était l'évidence même : je ne parle à personne, je m'efforce de me tenir à l'écart autant qu'il est décent possible, je pars aussitôt que je le peux, car il me siérait mieux d'être n'importe où ailleurs au monde, du moment qu'il s'y trouve moins de gens. J'avoue être surpris que vous l'ignoriez.

Tout à coup, un certain nombre de choses prirent un tout autre sens pour Elizabeth.

— J'avais remarqué que vous vous teniez quelque peu à l'écart, mais j'ai bien peur de l'avoir interprété tout autrement.

— Et comment, je vous prie, l'avez-vous interprété ? s'enquit-il non sans un certain amusement.

Elizabeth s'aperçut qu'elle préférerait tout compte fait ne pas lui avouer qu'elle l'avait trouvé excessivement hautain et désagréable.

— C'est sans importance, maintenant que je comprends mieux.

— Non, à présent je suis curieux de savoir ce que vous pensiez, ma douce Elizabeth.

La jeune femme ferma les yeux, puis soupira.

— Je crains que cela ne donne pas une très bonne image de moi, même si, je suppose, je ne devrais pas être surprise de m'être encore une fois trompée sur vous. Fort bien : ce que je pensais, c'était que vous nous estimiez tous indignes de votre attention.

Ce fut au tour de Darcy d'avoir l'air surpris.

— Je suppose qu'il n'est guère étonnant, dans ce cas, que vous m'ayez cru si arrogant, commenta-t-il lentement.

Percevant une note de peine dans sa voix, elle s'empressa de nuancer :

— Mais ce ne fut qu'au tout début de notre rencontre. Votre attitude à Pemberley m'a prouvé que vous n'étiez rien de tel, et je n'en ai vu aucun signe dans le Kent non plus, maintenant que j'y pense.

— Vous ne m'avez jamais vu dans de grands rassemblements à Rosings

ou à Pemberley. Votre sentiment sera peut-être différent quand ce sera le cas, objecta-t-il d'un ton circonspect.

Elle se tourna vers lui.

— Mon sentiment ne sera nullement différent, contredit-elle.

Et, pour ponctuer cette affirmation, elle leva la tête et effleura légèrement ses lèvres des siennes.

Alors qu'elle s'écartait, il plaça immédiatement une main sur sa nuque afin de l'attirer de nouveau à lui pour un baiser plus approfondi, plus langoureux. Comme ils s'arrachaient l'un à l'autre, il commenta avec une ironie quelque peu désabusée :

— Ces deux semaines pourraient se révéler très longues.

À ce constat, Elizabeth se surprit à réagir avec une gravité inhabituelle. *Dans deux semaines, il sera mon époux*, songea-t-elle. *Dans deux semaines, nous serons seuls tous les deux, et il ne s'arrêtera pas à des baisers*. Elle éprouva, en elle-même, une curieuse palpitation face à l'inconnu. Avant que Darcy ait pu remarquer son changement d'humeur, elle reprit d'un ton léger :

— La patience est une vertu, Mr Darcy.

— De celles dont j'ai bien peur de ne pas être doté à votre égard, ma bien-aimée. Mais vous me paraissez toujours répugner à m'appeler par mon prénom, même quand nous sommes seuls.

Elle rit.

— Et ne savez-vous donc pas pourquoi, Mr Darcy ?

— Éclairez-moi, je vous en prie.

Elle le considéra d'entre ses paupières à demi closes.

— Comme il vous plaira, Fizwilliam.

Une étincelle familière s'alluma dans ses yeux alors qu'il tendait la main pour parcourir d'un doigt la jointure de ses lèvres, puis le contour de sa mâchoire. Tout en ébauchant un léger sourire, il remua de sorte qu'elle se retrouve étendue entre ses bras. La respiration d'Elizabeth se bloqua tandis qu'il inclinait lentement la tête pour capturer sa bouche. Tentateurs, ses baisers la détournèrent de son intention, et elle céda à la tentation de goûter aux plaisirs qu'il lui offrait.

Au bout d'un moment, cependant, elle posa les doigts sur les lèvres de son compagnon, avec une mine espiègle.

— Souhaitez-vous toujours savoir pourquoi je n'utilise pas votre prénom ? J'ai constaté qu'il paraît avoir un effet très particulier sur vous, comme en cet instant précis. Mais je vous promets que, quand nous serons enfin liés en toute légitimité par les liens du mariage, je vous appellerai ainsi fréquemment.

Pensif, Darcy lui mordilla le bout des doigts, ce qui incita Elizabeth à perdre apparemment tout intérêt à débattre du sujet. Il nota qu'il était vrai que, au cours des nombreuses fois où il l'avait imaginée l'appeler par son prénom, c'était souvent dans un décor très précis, avec une réaction également très particulière de sa part. Un sourire se dessina sur son visage.

— Vous êtes une très vilaine jeune femme, Miss Bennet, murmura-t-il.

Il entreprit de déposer de légers et atrocement lents baisers sur la soyeuse peau de son épaule, sans cesser de chuchoter :

— Très, très vilaine...

Le temps qu'il atteigne le creux si sensible à la base de sa gorge, Elizabeth avait abandonné toute velléité de résistance et s'était autorisée à entremêler les doigts dans ses cheveux en un geste d'encouragement. Il continua à la tenter jusqu'à ce que la respiration saccadée et le corps arqué de la jeune femme aient raison de lui, et que leurs bouches s'unissent avec ferveur.

Il lui releva ensuite le visage, afin qu'elle voie son regard obscurci par la passion.

— Prononcez mon prénom, Elizabeth, ordonna-t-il dans un souffle.

Secouant malicieusement la tête, elle tenta de ramener celle de Darcy en direction de ses lèvres.

— Oh non, Miss Bennet. Plus de baisers pour vous tant que vous ne l'aurez pas dit.

Elle haussa un sourcil.

— C'est que je *suis* vilaine, répliqua-t-elle, la mine espiègle, avant de se mettre à réciter son prénom aussi rapidement qu'elle le pouvait, une inflexion moqueuse dans la voix.

Avec un regard narquois, il lui mordilla légèrement le cou, ce qui arracha à la jeune femme un cri, puis un éclat de rire. Ils se sourirent l'un l'autre avec bonheur, les yeux dans les yeux, appréciant ces petites taquineries, jusqu'à ce que, sans prévenir, ce moment joyeux se muât en un autre, plus grave, de profonde attirance et de désir.

Darcy passa une main sous la tête d'Elizabeth, caressant des doigts les soyeuses boucles qu'il rêvait depuis si longtemps de toucher. Du pouce, il traça de minuscules cercles sur sa tempe, et sa respiration s'accéléra quand il vit les beaux yeux de la jeune femme s'obscurcir, et ses lèvres s'entrouvrir.

— Elizabeth, chuchota-t-il, faisant des syllabes de son prénom une caresse.

— Fitzwilliam, répondit-elle, la voix vibrante de passion. Oh, Fitzwilliam...

Cette situation était bien trop proche de ses fantasmes. Il s'efforça de contrôler sa réaction, pour découvrir qu'il avait attendu trop longtemps. Il goûta sa bouche, d'abord légèrement, puis avec une passion croissante qui lui ôta toute raison. Il savait qu'il devait s'écarter, mais ses lèvres refusèrent de coopérer, et commencèrent à descendre le long du cou d'Elizabeth, puis de plus en plus bas jusqu'à la tendre peau exposée par l'encolure de sa robe, là où il n'était même pas censé ne serait-ce que permettre à son regard de s'attarder. Les halètements de la jeune femme, alors que cette sensation nouvelle enflait en une tension insupportable, l'enflammèrent plus encore.

Par la suite, Elizabeth se demanderait quelle partie d'elle-même avait

alors réagi à cette spirale de désir par un sentiment de panique qui l'incita à le repousser. L'espace d'un instant, Darcy la regarda sans comprendre tandis qu'elle s'écartait résolument de lui puis, se redressant, il s'éloigna rapidement de plusieurs pas. Se détournant d'elle, il plaqua une main crispée contre un arbre, et resta debout dans un silence tendu, contemplant sans la voir la campagne.

Elizabeth elle aussi regarda au loin, grisée par ce qui venait de se produire, et plus encore de s'apercevoir jusqu'où elle s'était égarée. Comment en était-elle venue à permettre, non, à *participer* aux libertés qu'il avait prises ? Qu'y avait-il chez Darcy qui l'incitait à ce point à faire fi des seules règles qu'elle eût jamais connues ? Relevant les yeux, elle regarda son fiancé aurolé par le soleil couchant, sa silhouette toujours immobilisée par une douloureuse tension. Le voir ainsi la peinait, bien plus qu'elle ne pouvait se l'expliquer, et elle s'avisa que la véritable question qu'elle eût dû se poser était comment elle en était venue à l'aimer au point que rien d'autre n'importait.

— Mr Darcy ? appela-t-elle.

Sans se retourner, il leva une main en une claire injonction à renoncer. Elle se mordit la lèvre, incertaine de la meilleure manière d'apaiser sa détresse, ses propres inquiétudes oubliées dans l'appréhension qu'elle avait des siennes. Elle attendit un instant, puis répéta son nom.

— Miss Bennet, permettez-moi d'achever de me fustiger moi-même avant de réclamer votre tour ; soyez certaine que je n'épargne pas ma peine !

À l'amertume de ces paroles, elle comprit qu'elle était témoin d'une situation semblable à celle que Georgiana lui avait décrite, dans laquelle il n'avait pu satisfaire la rigueur qu'il s'imposait à lui-même. Elle vit que c'était là qu'elle devait commencer à penser en épouse, car il lui faudrait sans nul doute développer les aptitudes indispensables pour gérer ce genre de circonstance à l'avenir. Georgiana avait indiqué que la compassion n'avait guère d'effet, aussi cela requerrait-il une approche différente. Une manière de l'inciter à sortir de sa transe lui vint.

— Peut-être que ce dont je me languis, monsieur, n'est pas de l'occasion de fustiger, mais d'être réconfortée, lança-t-elle.

Il se raidit visiblement et, pendant un moment, Elizabeth pensa que ses mots n'avaient servi qu'à l'encourager à se blâmer davantage ; puis il s'approcha d'elle, s'agenouilla, et prit ses deux mains dans les siennes.

— Pardonnez-moi, très chère. Égoïstement, je ne pensais qu'à moi-même et non à vous. Merci d'avoir attiré mon attention sur cette évidence.

Elle le gratifia d'un léger sourire.

— Merci de m'avoir entendue.

— Elizabeth, je viendrai toujours à vous quand vous me le demanderez, et certainement plus souvent que vous ne le souhaiterez ! Je vous en prie, ne vous affligez pas de ce qui vient de se passer. Je n'aurais pas dû agir ainsi, mais puisque ce fut le cas, souvenons-nous seulement que, dans deux

semaines, nous serons mari et femme, et que rien de tout cela n'importera plus.

Elle lui saisit les mains.

— Ce fut une journée pleine d'émotions, n'est-ce pas ?

— En effet, concéda-t-il, et je ne doute pas que nous soyons tous deux quelque peu à bout. Je ne permettrai pas que cela se reproduise.

— Pendant deux semaines.

— Oui, confirma-t-il avec un sourire. Pendant deux semaines. Ensuite, vous devrez tenter votre chance. Mais je constate que la clarté décline rapidement, et que nous ferions mieux de rentrer.

Comme il se redressait puis se plaçait à côté d'elle pour lui offrir son bras, elle céda à une impulsion et l'enlaça. À l'abri de son étreinte, elle songea que ses instincts, après tout, ne la desserviraient pas tant que cela en ce qui le concernait.

9

La journée suivante fut aussi chargée qu'Elizabeth l'avait prévu, entre une visite à la boutique de la couturière de Meryton en vue de sélectionner l'étoffe et le modèle de sa robe de mariée, l'arrivée des Gardiner et de Jane, et l'exaltation de leur annoncer la nouvelle. Darcy se joignit à eux pendant la majeure partie de la journée et, bien qu'elle regrettât l'absence de toute intimité avec lui, elle eut la satisfaction de voir son père se donner la peine d'apprendre à le connaître. Elle fut aussi ravie de voir, à un moment, Darcy en étroite discussion avec son oncle, et constater le respect mutuel qu'ils se portaient la réjouit grandement.

Ce soir-là, après qu'elle se fut retirée, elle ne fut pas surprise d'entendre frapper à sa porte, dans la mesure où elle s'attendait à ce que Jane veuille en apprendre davantage sur les récents événements. Sa conjecture était incorrecte, toutefois, car sa visiteuse était en fait Mrs Gardiner.

— Lizzy, je tenais à vous dire à quel point je suis heureuse que Mr Darcy et vous soyez parvenus à un accord, lui assura-t-elle chaleureusement en se saisissant de ses deux mains.

— Merci. J'avais cru remarquer que vous paraissiez approuver cela, plaisanta Elizabeth. Mais je dois vous remercier pour les petits coups de pouce que vous nous avez donnés pour nous orienter dans la bonne direction.

— Tout le plaisir fut pour moi, ma chère. Mais si plaisant soit ce sujet, j'espérais m'entretenir avec vous de tout autre chose.

Non sans curiosité, Elizabeth invita sa tante à s'asseoir.

— C'est un peu délicat, et de bien des manières, j'estime que c'est à Mr Darcy de vous en parler, mais il a, par pudeur naturelle je suppose, demandé à votre oncle que nous nous en chargions. Il ne souhaitait pas que vous le sachiez avant, mais considère inapproprié que vous soyez tenue plus longtemps à l'écart du secret, surtout dans la mesure où certaines personnes concernées ne sont pas particulièrement dignes de confiance.

À ce stade, Elizabeth brûlait d'en savoir plus tout en étant un peu anxieuse. Qu'est-ce qui pouvait donc être si terrible, au point que Darcy soit réticent à le lui confier ?

— Vous me tenez en haleine, ma tante. Quel est ce redoutable secret ?

Mrs Gardiner, toutefois, paraissait incapable de se montrer directe.

— Je vous ai dit, je crois, que Mr Darcy nous a rendu visite à plusieurs

reprises à Gracechurch Street après notre retour du Derbyshire, n'est-ce pas ? Je n'ai pas, cependant, dévoilé le véritable but de ces visites, que votre oncle, par contre, avait déduit d'une discussion survenue à mon insu lors de notre dernier jour à Lambton. La première fois, il s'isola pendant plusieurs heures avec votre oncle, et ce ne fut qu'après que j'appris qu'il était venu l'informer qu'il avait découvert où étaient votre sœur Lydia et Mr Wickham, et qu'il les avait vus et s'était entretenu avec chacun d'eux.

— Il s'était *quoi* ? s'exclama Elizabeth avec la plus parfaite incrédulité.

— Son intention était de faire en sorte d'accélérer leur mariage. Comme vous l'avez peut-être deviné, il n'a jamais été dans les projets de Wickham d'épouser votre sœur, mais il se trouvait dans de sérieux embarras financiers, et il n'a pas été insensible à l'idée d'un soulagement immédiat. Mr Darcy l'a rencontré à plusieurs reprises, dans la mesure où Wickham, évidemment, réclamait davantage qu'il ne pouvait obtenir, mais au bout du compte il a été ramené à la raison. Après qu'ils eurent conclu un accord, Mr Darcy instruisit votre oncle de la situation, après quoi ils débattirent tous deux un certain temps pour savoir qui réglerait la question. En définitive votre oncle fut forcé de céder à l'exigence de Mr Darcy que rien ne soit fait hormis par lui-même, et accéda à son unique requête, qui était que personne de votre famille ne devait jamais rien savoir de son implication. Cela allait à l'encontre de notre nature à tous les deux, mais étant donné à quel point nous lui étions redevables, nous avons estimé déraisonnable de refuser, même si cela m'a placée dans une situation assez difficile quelques semaines plus tard quand vous m'avez dit que Mr Darcy ne tolérerait jamais de se trouver dans la même pièce que Wickham ! Et voilà, ma chère, toute l'histoire.

L'étonnement d'Elizabeth à ce récit fut immense et la laissa brièvement sans voix. Finalement, elle demanda :

— Mais pourquoi ne voulait-il pas que je sache tout cela ?

— Ma chère, si je comprends bien, il avait l'espoir de gagner votre affection, et craignait que, si vous aviez su son rôle dans l'affaire, vous n'ayez pu l'accepter que par sentiment d'obligation, ce qui n'était pas son souhait. J'en déduis que ce n'est plus un souci.

C'était à peine si Elizabeth savait quoi en penser. Que Darcy ait pris à son propre compte l'humiliante peine de débusquer Wickham et Lydia, qu'il ait accepté de rencontrer, faire entendre raison, persuader et enfin soudoyer l'homme qu'il n'aspirait toujours qu'à éviter, et sachant que le seul fait de prononcer son nom lui fût une punition... En dépit de sa très haute opinion de lui, cela allait bien au-delà de ce qu'elle avait espéré.

Dans la mesure où elle avait beaucoup d'autres questions à poser à sa tante, l'heure suivante fut employée à une grande conversation.

Le lendemain, Elizabeth, n'ignorant pas que ses chances de bénéficier d'un peu d'intimité avec Darcy étaient réduites, veilla à l'accaparer dès qu'il se présenta à Longbourn en compagnie de Bingley, fraîchement arrivé à

Netherfield. L'attirant dans la salle à manger, elle lui exprima à loisir son appréciation de tout ce qu'il avait fait pour Lydia et la fierté qu'elle tirait de son initiative. Darcy, que le sujet ne mettait guère à l'aise, s'employa à changer de thème, et parvint finalement à orienter Elizabeth sur les préparatifs de leur mariage.

Ils jugèrent préférable de n'annoncer aucune date tant que celui de Jane et Bingley n'aurait pas eu lieu, de manière à éviter toute explication qui aurait pu gâcher la surprise prévue pour la lune de miel de Jane. Cependant, il paraissait prudent d'informer quelques personnes choisies dont les projets seraient affectés par leur idée, aussi Mr Bennet, Georgiana, Bingley et les Gardiner le furent-ils. Mr Bennet n'en fut pas des plus ravis, dans la mesure où il n'était en aucune manière prêt à perdre Elizabeth si tôt, mais l'expression de Darcy quand il suggéra un délai l'incita à tenir sa langue.

Elizabeth ne bénéficia en fait d'aucun autre tête-à-tête avec Darcy jusqu'à ce qu'elle le raccompagne lorsqu'il s'apprêta à prendre congé ce soir-là. Darcy, qui à l'évidence avait attendu cette occasion toute la journée, ne perdit pas de temps à trouver près du portail un endroit sombre abrité des regards où l'attirer dans ses bras.

— Promettez que vous réserverez l'après-midi de demain à mon usage exclusif ou je ne répons pas des conséquences ! chuchota-t-il, déposant une pluie de baisers sous son oreille et le long de son cou.

— Avec ou sans chaperon ? repartit Elizabeth avec ce qu'elle estima être un remarquable aplomb compte tenu des sensations qu'il éveillait en elle.

— Nous paraissions être quelque peu pénibles pour nos chaperons, aussi peut-être ne devrions-nous forcer personne à traverser l'épreuve, objecta-t-il, reportant son attention sur son front, à la naissance de ses cheveux.

— Vous êtes très charitable, Mr Darcy.

Leurs bouches s'unirent en un baiser affamé dont Elizabeth s'était languie toute la journée.

Quand il la relâcha, elle s'appuya contre le mur de pierre et releva les yeux sur lui. Il expirait bruyamment.

— Si vous l'étiez, Miss Bennet, vous m'épouseriez demain, nuança-t-il. Elle fit mine de considérer la question.

— Non, j'ai bien peur que non. Il nous faudrait alors séjourner à Netherfield jusqu'au mariage de Jane, et je ne souhaite pas passer ma nuit de noces sous le toit de quelqu'un d'autre.

Elle l'entendit cesser de respirer l'espace d'un instant. Puis il s'avança vers elle, la piégea contre le mur en plaçant les mains de part et d'autre de ses épaules, puis déclara :

— Miss Bennet, voici un conseil amical dont vous pouvez tenir compte ou pas, à votre guise : quand vous vous trouvez seule dans l'obscurité avec un homme éperdument amoureux de vous, je vous recommande d'éviter de mentionner votre nuit de noces.

Se hissant sur la pointe des pieds, Elizabeth entreprit d'effleurer de

manière cruellement tentante les lèvres inflexibles de Darcy jusqu'à ce qu'il ne puisse se retenir plus longtemps et l'embrasse profondément. Au bout d'un moment, elle s'écarta, puis reprit délibérément :

— Après tout, je vous veux tout à moi lors de notre nuit de noces.

Darcy lui agrippa fermement les deux bras, mais elle n'en remarqua pas l'inconfort.

— Je crois que vous devriez retourner chez vous, Miss Bennet, gronda-t-il avec une douloureuse retenue.

Elle arqua un sourcil.

— Je crains que ce ne soit possible, monsieur.

— Pourquoi cela ?

Un sourire amusé aux lèvres, elle baissa le regard sur ses mains.

— Parce que vous ne me le permettez pas, Mr Darcy.

— Ah, fit-il, l'air surpris. Quelle judicieuse idée de ma part.

Il se pencha ensuite en avant, la clouant cette fois réellement contre la paroi, puis recommença à explorer sa bouche avec une minutie et une passion effrénée qui la laissèrent à bout de souffle. L'exquise sensation de son corps contre le sien était accrue par les troublantes réactions que causaient ses mains égarées sur ses bras et sur les sensibles creux de son dos, tout à la fois caressantes et exigeantes.

La tentation de le toucher fut plus forte qu'elle ne put supporter. Elle s'autorisa à laisser errer ses paumes sur les fermes muscles de ses épaules où, comme insatisfaites, elles parurent s'infiltrer de leur propre volonté sous le col de son manteau, puis autour de son cou. Exaltante, la sensation de sa puissance au travers de la fine étoffe de sa chemise l'étourdit.

— Elizabeth, qu'essayez-vous donc de me faire ? gémit-il, ses baisers se faisant encore plus exigeants alors qu'il la plaquait contre lui.

Ramenée à la raison par ses paroles, elle ôta ses mains, puis écarta la tentation en dissimulant son visage dans le creux de son épaule. Il enfouit le sien dans ses cheveux, et lutta pour reprendre le contrôle de lui-même.

— Vous semblez être passée de jouer avec le feu à vous risquer droit dans le volcan, mon amour, murmura-t-il. Rappelez-vous, je vous en prie, que je ne suis que trop humain.

— J'en suis bien consciente, répliqua-t-elle. Mais vous m'avez tentée la première, monsieur, en suggérant que je pourrais ne pas tenir compte de votre avertissement. Je doute de vous croire si vous m'affirmez que vous n'espérez nullement que je répondrais à la provocation !

— Encore pris sur le fait ! s'exclama-t-il. Vous êtes une femme dangereuse, Miss Bennet. (S'écartant d'elle, il la détailla d'un œil critique.) J'ajouterai que si vous ne souhaitez vraiment pas vous marier demain, vous feriez mieux de ne pas aller retrouver votre famille avant d'avoir pris soin de réparer quelques dégâts, conclut-il, lui effleurant légèrement les cheveux.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne nuit.

— À demain, répondit-il. (Sur un dernier regard, il s'attarda pour tracer

d'un doigt le contour de sa clavicule, avant de conclure :) J'espère que vous dormirez mieux que moi !

Puis il partit.

Deux soirs plus tard, il y eut un grand rassemblement à Netherfield au bénéfice des nombreux invités venus de loin pour le mariage. Un certain nombre de familles voisines furent également conviées, dont les Lucas et les Philips. Darcy opta pour attendre à l'étage que les Bennet arrivent accompagnés de Georgiana, laquelle n'avait surpris personne en choisissant de demeurer à Longbourn jusqu'à son retour en ville. Il préférait limiter son exposition à la foule, aspiration accrue par la conviction que Miss Bingley s'était efforcée de l'acculer afin de s'entretenir avec lui en privé depuis son arrivée un peu plus tôt dans la journée. Enfin, l'attelage qu'il attendait se présenta, et sa mine se mua en une expression d'anticipation souriante.

Il retrouva le petit groupe à la porte. Il offrit un bras à Elizabeth et l'autre à Georgiana, qui avait obtenu la permission spéciale d'assister à la fête bien qu'elle n'ait pas encore été officiellement introduite dans le monde. L'exaltation qu'elle en éprouvait était manifeste, en parfait contraste avec l'attitude de son frère qui aurait volontiers fui l'assemblée avant même de s'y être joint, et elle se révéla nettement plus encline à profiter de l'occasion en compagnie de ses amies qu'en celle de son pondéré aîné.

Darcy et Elizabeth s'attirèrent une grande partie de l'attention de l'assemblée suite à l'annonce de leurs fiançailles, et furent en conséquence priés de circuler parmi elle davantage qu'ils ne l'eussent choisi autrement. À un moment, Darcy fut entraîné par Bingley en vue de converser avec quelques amis communs, et Elizabeth s'empressa de se mettre en quête de Georgiana. Elle la trouva auprès de Mary, Kitty et certains de leurs compagnons de Meryton, plongés au cœur d'une conversation qu'Elizabeth, ravie de voir que leur jeune invitée s'amusait, choisit de ne pas interrompre. Alors qu'elle retournait vers le groupe d'invités principal, elle entendit par pur hasard prononcer son prénom par une voix familière, dans le cadre d'une tout autre discussion.

— Miss Elizabeth Bennet ? Une déception, à n'en pas douter, mais nullement fatale.

Autocratique, la voix de Miss Bingley lui parvenait clairement de la pièce d'à côté.

— Vous devez être furieuse qu'elle ait réussi à le détourner de vous, répondit une voix inconnue.

— Il est vrai que je ne me réjouis guère d'avoir perdu la faveur de Mr Darcy, mais en ce qui concerne Miss Elizabeth, je la plains, pauvre créature qu'elle est !

— Pourquoi la plaindriez-vous ? Elle s'est dénichée un brillant parti, et c'est à se demander comment.

Miss Bingley renifla avec dédain.

— Je la plains parce qu'il la rendra malheureuse. Oh, pour l'instant il s'est complètement amouraché de cette petite péronnelle, et fera absolument tout pour lui plaire, même au point de tolérer son abominable famille. Mais sera-ce le cas quand l'engouement se dissipera ? Vous connaissez son orgueil ; il peut le bâillonner, mais pas le faire disparaître, et quand il s'apercevra vraiment de ce qu'il a fait, à quelle sorte de femme il s'est lié, pour qui il s'est coupé de sa famille et, à n'en pas douter, une partie de toutes celles qui importent, qui il a choisi comme modèle pour sa sœur... qu'advient-il alors ? Elle lui sera un embarras ! Si elle n'était seulement qu'intéressée, cela lui serait sans nul doute supportable, mais la pauvre créature s' imagine clairement amoureuse de lui. Non, vraiment, je la plains pour ce qui arrivera alors, même si une femme plus sensée l'aurait prévu et s'en serait tenue à son propre milieu social.

Elizabeth en avait entendu plus qu'assez, aussi rebroussa-t-elle chemin pour éviter d'être surprise. Sa réaction première fut la fureur, mais elle se rabattit aussitôt sur l'humour tandis qu'elle s'avisait que la jalousie de Miss Bingley ne permettrait pas à cette dernière de laisser passer ces fiançailles sans tenter de les saboter. Il était inévitable qu'il y ait de tels commérages quand une femme de peu de fortune épousait un homme si riche, et il lui fallait s'aguerrir contre les insinuations malveillantes. Elle se remémora que, en dépit de la relative brièveté de leur relation, elle connaissait bien mieux Darcy que Miss Bingley, et savait que les changements dans son caractère étaient réels. Sur ce, elle résolut de se mettre en quête de l'intéressé, qu'elle dénicha finalement cloîtré dans la bibliothèque.

Elle lui sourit chaleureusement.

— Vous vous cachez, très cher ?

— Jamais de vous. (Il se leva et, lui prenant les mains, permit à ses lèvres d'effleurer légèrement les siennes.) Peut-être n'attendais-je que vous me trouviez, pour que je puisse voler quelques moments d'intimité en votre compagnie. Vous ai-je dit à quel point vous êtes ravissante, ce soir ?

— Si c'est le cas, je vous accorde la permission de vous répéter.

— Du moment que je puis répéter cette partie-là aussi...

Il s'inclina pour l'embrasser de nouveau, avec davantage de passion cette fois. Nouant les bras autour de son cou, Elizabeth se grisa de ses baisers pendant plusieurs minutes, puis murmura :

— Notre absence va être remarquée, monsieur.

— Qu'on la remarque donc !

Elle lui décocha un regard qui ne permettait aucune méprise.

Il soupira, puis lui offrit son bras.

— Une fois de plus sur la brèche, alors, mon amour ?

Ils revinrent à temps pour entendre Mary et Georgiana jouer au piano leur duo de Mozart récemment appris, lequel était effectivement charmant et fut salué d'applaudissements nettement plus chaleureux que n'en recevaient les performances habituelles de Mary. Les deux interprètes, rougissantes de

plaisir, furent immédiatement entourées d'amis impatients de les congratuler. Darcy, stupéfait en tout premier lieu de voir Georgiana se produire devant des inconnus, qui plus est en si grand nombre, décida de lui en faire compliment en personne. Ils furent quelque peu retardés par Sir William Lucas, qui éprouva le besoin de partager son enthousiasme pour l'événement, quoique sans se dispenser de l'incontournable comparaison avec le palais St. James. Elizabeth, qui remarqua que Darcy devenait de plus en plus taciturne au fur et à mesure qu'avancait la soirée, les excusa aussitôt que possible.

Georgiana se trouvait au sein d'un cercle de jeunes gens qui, de toute évidence, se divertissaient avec nettement moins de dignité que leurs aînés. Sa main reposant légèrement sur le bras d'un jeune homme qu'Elizabeth reconnut vaguement comme étant un cousin de Bingley, elle riait de bon cœur à quelque chose que Kitty lui chuchotait à l'oreille.

L'attitude de Darcy changea du tout au tout. Avançant d'un pas, il écarta brutalement Georgiana de ses compagnons tout en foudroyant le jeune homme d'un regard particulièrement hostile. Elle le suivit avec une certaine réticence. Elizabeth ne fut en mesure d'entendre que le début du sermon que Darcy délivrait avec une rage froide à sa cadette : « Rappelez-vous qui vous êtes et où vous vous trouvez ! » Elizabeth se mordit la lèvre cependant que, sous ses yeux toute la vivacité reflua du visage de la jeune fille. Laquelle murmura une réponse, les yeux fixant le sol, tandis que son frère achevait sa remontrance. Elizabeth nota que, quand il se détourna, elle ne revint pas vers ses amis. À la place, ayant parcouru la pièce des yeux, elle s'approcha de Mrs Gardiner et resta silencieusement auprès d'elle.

Elizabeth eut du mal à soutenir le regard de Darcy quand il s'avança vers elle, à l'évidence toujours contrarié par le comportement de Georgiana. Elle ignorait comment interpréter son acte, et il ne paraissait pas être d'humeur à s'en expliquer. Pourtant, elle se surprit à en éprouver, au nom de Georgiana, une certaine amertume, et fut attristée de voir cette dernière se comporter de nouveau avec timidité, comme à son ancienne manière.

— Mr Darcy, il semblerait que votre sœur ait pris vos paroles très à cœur, commenta-t-elle avec, dans la voix, une nuance de reproche.

Il la toisa froidement.

— Ma sœur et moi nous comprenons parfaitement, Miss Bennet.

Prise au dépourvu par sa réaction, elle répliqua d'un ton apaisant :

— Je n'en doute pas, bien qu'il soit difficile pour quiconque d'évaluer pleinement la sensibilité d'une personne de son âge.

— Sensible ou pas, elle est avant tout une Darcy, et doit se comporter de façon appropriée. Je ne tolérerai pas qu'elle s'affiche de telle manière, décréta-t-il, jetant un coup d'œil vers le groupe d'amis.

Elizabeth sentit la colère s'éveiller en elle.

— Elle ne paraissait pas se comporter différemment du reste de ces jeunes gens.

Alors qu'elle prononçait ces paroles, le visage de Darcy changea de

couleur. Sa voix se fit glaciale.

— Miss Bennet, Georgiana habitera un monde différent de celui de ces jeunes gens, et ce que l'on attendra d'elle le sera également. Ce qui pourrait vous sembler tout à fait normal est susceptible d'être considéré avec la plus grande désapprobation dans de plus hauts cercles de la société, et je vous prierai de me permettre d'en être meilleur juge.

— Comment pourrais-je, en effet, en juger alors que mes manières et mon éducation ne sont en rien supérieures à celles de quiconque ici, sans même mentionner, évidemment, les Darcy ! répliqua Elizabeth avec une calme indignation.

En toile de fond, dans son esprit, elle entendit de nouveau les paroles de Miss Bingley – *Il peut bâillonner son orgueil, mais jamais celui-ci ne disparaîtra* – et frissonna intérieurement.

— Madame, il me semble que nous avons déjà couvert en détail ce sujet par le passé ! La situation de Georgiana est différente de la vôtre, et il n'y a rien à ajouter, rétorqua-t-il.

— Je vois, et cela voudrait donc dire que l'attitude même que vous encouragez chez moi serait inacceptable de sa part, contra-t-elle d'une voix qui était bien trop tranquille.

Il ouvrit la bouche pour répondre mais ne dit rien, prouvant clairement à Elizabeth qu'il ne réfutait nullement son accusation. Finalement, il reprit :

— Je ne crois pas que le moment ou l'endroit soient appropriés pour une telle discussion, Miss Bennet !

— Vous avez tout à fait raison, monsieur. Je crois pour ma part qu'il en a été dit suffisamment. Si vous voulez bien m'excuser...

Pivotant, elle s'éloigna vivement, sa maîtrise d'elle-même étant sur le point de s'effriter. Elle ne s'arrêta que quand elle se retrouva sur la terrasse, laquelle, la température extérieure s'étant nettement refroidie, était déserte. S'enveloppant de ses bras pour se prémunir de la fraîcheur, elle entendit de nouveau dans son esprit l'écho des paroles de Miss Bingley, et se demanda si elle ne s'était pas volontairement aveuglée, et entichée de Darcy au point de confondre une altération superficielle dans ses manières avec un réel changement de perception.

Les larmes commencèrent à couler alors qu'elle se remémorait le regard dur avec lequel il l'avait toisée. Elle reconsidéra ses paroles, s'efforçant de leur trouver une interprétation alternative puis, n'en trouvant aucune, leur chercha une justification. La question de savoir si elle n'avait pas eu tort d'interférer dans la discipline qu'il exerçait vis-à-vis de Georgiana à ce précoce stade de leur relation aurait pu être discutée, de même que le fait qu'elle ne comprît pas quelles étaient les attentes du beau monde. Néanmoins, l'attitude de Darcy et son immédiat rejet de ses idées ne parlaient pas en sa faveur, tout comme l'humiliation infligée par l'aveu qu'il ne la jugeait pas selon les mêmes critères que sa sœur.

Mon estime, une fois perdue, l'est pour toujours, résonna la voix de

Darcy en elle, exhumée du passé. Et les larmes se mirent à couler pour de bon tandis que la peur s'enracinait dans son cœur. Avait-elle, avec quelques paroles mal choisies, perdu sa considération ? La dévastation que cette pensée engendra en elle fut plus profonde qu'elle ne l'aurait cru possible. Elle tenta de se rassurer en se rappelant qu'elle avait dit de bien pires choses à Hunsford et avait été pardonnée, mais quand bien même, une petite partie d'elle-même refusait d'être réconfortée.

Frissonnante de froid, elle lutta pour déterminer quelle conduite adopter. L'exemple de ses parents ne lui offrait guère de modèle concluant pour ce qui était de la résolution des disputes. Quel conseil sa tante Gardiner lui donnerait-elle ? Elle lui recommanderait de parler à Darcy. Mais comment, et où ?

La réponse à cette dernière question lui fut donnée quand elle s'aperçut qu'elle n'était plus seule. Darcy se tenait devant elle. Sortant son mouchoir, il entreprit de sécher tendrement ses larmes.

— Elizabeth, vous avez tout à fait raison, et je ne suis rien d'autre qu'un hypocrite, confessa-t-il à voix basse. Je juge Georgiana à l'aune de critères que je ne peux et ne souhaite même plus satisfaire, et ce n'est pas juste vis-à-vis d'elle. Une partie de votre attrait à mes yeux a toujours été votre empressément à passer outre à certaines règles, et pour rien au monde je ne voudrais que vous changiez cela.

— Sa tendresse ne servit qu'à faire redoubler ses larmes.

— Je dois m'excuser de m'être immiscée entre vous et votre sœur, de même que pour mes paroles inconsidérées, dit-elle d'une voix tremblante.

— N'en faites rien, je vous en prie ; votre observation était pertinente, et je compte sur vous pour m'aider à comprendre Georgiana, qui m'est souvent un mystère. La vérité est qu'il est temps pour moi de vous avouer l'une de mes plus grandes faiblesses, et je ne peux qu'espérer que vous la comprendrez et l'accepterez. Je vous ai dit que j'appréhendais les grandes assemblées, ce n'est là que le début. Je n'en éprouve qu'horreur et mépris. Je ne suis jamais plus mal à l'aise que quand je suis dans un tel environnement, surtout quand je suis contraint d'entretenir une conversation, et je me retrouve alors à énoncer et à commettre des impairs dont je ne me rendrais jamais coupable en d'autres circonstances, et que je regrette ensuite. En fait, précisa-t-il avec un léger sourire, je me souviens d'une en particulier, à laquelle j'assistais, où j'ai dit qu'une très ravissante jeune femme ne l'était pas assez pour me tenter, et ce rien que pour éviter de converser avec un inconnu.

— Je... l'ignorais. Merci de me le préciser.

Il y eut un long silence, jusqu'à ce que Darcy reprenne :

— Elizabeth, puis-je me permettre de demander à quoi vous pensez ?

— De fait, je me demandais la même chose à votre propos.

— Si je vous le disais, cela dévoilerait l'ampleur de mon hypocrisie, dans la mesure où je tuerais volontiers tout homme qui avouerait une telle chose à Georgiana.

— Vous avez piqué ma curiosité, monsieur.

S'approchant d'un pas, il plaça sa bouche tout contre son oreille.

— Elizabeth, je ne souhaite rien tant au monde que de sécher vos larmes de mes baisers, puis de vous emporter à l'étage pour vous faire véritablement mienne, murmura-t-il. Je veux vous lier à moi de toutes les manières que je connais, parce que la crainte que vous ne me disiez que vous ne voulez plus rien avoir à faire avec moi me terrifie.

Elizabeth noua les bras autour de son cou.

— Je suis déjà vôtre de toutes les manières, mon aimé, répondit-elle, les yeux embués.

La plaquant contre lui, il enfouit le visage dans ses cheveux.

— Elizabeth, ma si chère Elizabeth. Vous êtes tout pour moi. Jamais je ne pourrais supporter que vous me quittiez.

Levant la tête vers lui, elle l'embrassa fiévreusement.

— Comment pourrais-je vous quitter alors que je vous aime tant ?

Il captura sa bouche en un baiser d'une telle passion qu'elle en sentit l'urgence irradier dans son corps tout entier, et elle y répondit avec la plus profonde ardeur. Darcy la serra contre lui autant qu'il l'osa, comme si elle était sa seule certitude dans la vie, et le contact de son corps souple contre le sien fut presque plus qu'il ne put supporter.

— Vous ne pouvez imaginer, confessa-t-il entre deux marques de tendresse, combien je me languissais de vous entendre dire que vous m'aimiez.

— Mon cher amour, je le dirai jusqu'à ce que vous vous lassiez de l'entendre, répartit-elle, la moindre cellule de son être réagissant à ses caresses et à ses fervents baisers.

Comme elle aurait voulu ne jamais devoir quitter ses bras !

— Alors vous le direz jusqu'à la fin des temps.

Ils entendirent, derrière eux, une porte s'ouvrir. Elizabeth chercha à s'écarter, mais Darcy la retint pour un dernier, profond baiser.

— Voyez comme je suis devenu impudent ? chuchota-t-il avant de la relâcher.

— Lizzy, s'interposa la voix de sa tante. Il est temps pour nous de partir. Si vous preniez rapidement congé de Mr Darcy ? Je vous attends juste derrière la porte.

— Votre tante a ma gratitude éternelle, lui murmura à l'oreille Darcy, l'attirant de nouveau à lui. Voyons, où en étais-je ?

Le trajet du retour s'effectua comme dans un brouillard pour Elizabeth. Elle fut vaguement consciente d'entendre Mrs Bennet s'extasier sans discontinuer sur la soirée et manifester à quel point Jane y avait été ravissante, et Mr Bennet intervenir fréquemment pour en écouter moins sur le sujet. Encore bouleversée par sa conversation avec Darcy, elle avait l'impression qu'une partie d'elle-même était restée à Netherfield.

La famille se retira immédiatement après l'arrivée à Longbourn, l'heure étant plutôt tardive, et la répétition du mariage de Jane prévue très tôt le lendemain. Elizabeth se découvrit trop agitée pour songer à dormir, au lieu de quoi elle emporta un ouvrage dans le salon dans l'espoir de s'apaiser par la lecture. Ce fut là que Mrs Gardiner la trouva quelque temps plus tard, à contempler l'obscurité par la fenêtre, l'ouvrage fermé sur ses genoux. Elle sursauta, embarrassée d'être surprise à rêvasser.

— Vous m'avez l'air morose, ce soir, ma chère. Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous aider ?

Elizabeth sourit avec une ironie désabusée.

— Cela paraît être votre fardeau, cette année, de consoler vos nièces en mal d'amour, n'est-ce pas ? D'abord Jane cet hiver, puis Lydia, et à présent moi.

— Sans mentionner à l'occasion le futur neveu languissant. Je me suis beaucoup attachée à votre Mr Darcy ces derniers mois.

Ce n'était pas la première fois qu'Elizabeth éprouvait un pincement de jalousie devant l'aisance avec laquelle Darcy usait de *ses* oncle et tante comme confidents.

— Je suppose qu'il n'est que naturel qu'il se confie à vous, dans la mesure où je l'imagine mal solliciter de sa propre tante des conseils en la matière !

Se représentant le tête-à-tête entre Darcy et Lady Catherine de Bourgh, elle rit.

— Eh bien, j'avoue que cela simplifie en tout cas mon existence de tante indiscreète, ma chère : si vous refusez de me dire ce qui vous chagrine ce soir, je pourrai toujours le lui demander demain.

— Je vous épargnerai cette peine, car en fait rien ne me chagrine, si ce n'est que je me découvre quelque peu déconcertée par mes propres

sentiments, et qu'il n'y a assurément personne d'autre que je puis blâmer pour cela en dehors de moi-même.

— Êtes-vous donc contrariée par Mr Darcy ?

— Ce n'est pas cela. Nous avons en effet eu un différend ce soir, mais nous nous sommes réconciliés ensuite, et pourtant, je me surprends à être encore perturbée et pas sûre de lui, bien qu'il ne m'ait donné absolument aucune raison de douter. C'est déraisonnable, tout comme il l'est encore plus que je demeure assise ici, incapable de dormir parce que je me languis tant de lui, quand bien même je viens juste de le voir et sais pertinemment que je le reverrai demain matin et tous les jours, confessa Elizabeth, avec un léger froncement de sourcils de frustration.

— L'amour est rarement raisonnable, ma chère, et tout particulièrement celui, passionné, que lui et vous paraissez partager. À vous entendre, vous découvrez qu'il vous est devenu indispensable, au point que l'ombre même d'une menace de séparation vous terrifie.

— Si c'est là l'amour, comment quiconque y survit-il, sans parler d'y aspirer ?

— C'est que, Lizzy, il y a bien des années que je n'ai plus eu personnellement à affronter des sentiments d'une telle intensité, dans la mesure où, fort heureusement, ils ont tendance avec le temps à se muer en d'autres, plus apaisés, de confiance et d'attachement. Je crois cependant que vous pourriez apprendre quelques leçons de votre jeune homme, puisqu'il a par la force des choses dû devenir quelque peu expert pour ce qui est de survivre au fait d'être amoureux.

Elizabeth respira lentement.

— Ma tante, ce n'est pas la première fois que vous évoquez le sujet des souffrances que j'ai fait endurer à Mr Darcy. Je commence à croire que vous me le reprochez !

Mr Gardiner secoua la tête avec un sourire.

— Aucunement, ma chère. Après tout, vous étiez en droit, quels que soient ses sentiments, de l'éconduire, mais je m'inquiète que vous sous-estimiez la profondeur de son attachement pour vous. Je suis, en fait, plutôt contente de vous voir souffrir un peu par amour, puisque cela m'indique que le vôtre à son égard devient peut-être l'égal du sien. Car, quoique vous soyez tout à fait assortis de bien des manières, je m'inquiète d'une éventuelle disparité dans l'affection que vous vous portez l'un à l'autre.

— Ce n'est pas parce qu'il m'aime depuis plus longtemps que mon affection pour lui est moindre ! protesta Elizabeth.

— Du calme, Lizzy, je n'essaie nullement d'encourager une compétition ; mon espoir est plutôt de vous faire remarquer que vos sentiments semblent similaires aux siens. Je soupçonne que ses pensées, ce soir, ne sont guère différentes des vôtres.

Elizabeth médita cela et, alors qu'elle songeait aux fréquentes taquineries de Darcy quant à son souhait de l'épouser immédiatement, et

entendait de nouveau résonner dans son esprit ses paroles d'un peu plus tôt – *Je veux vous lier à moi de toutes les manières que je connais, parce que la crainte que vous ne me disiez que vous ne voulez plus rien avoir à faire avec moi me terrifie* –, elle reconnut que c'était probablement vrai. Oui, vraiment, leurs sentiments étaient assurément très similaires, et pour ce qui était de la meilleure manière de les soulager l'un et l'autre, elle avait son idée.

Darcy consulta la pendule et pianota impatiemment sur l'accoudoir de son fauteuil. Dans les meilleures circonstances, déjà, Bingley n'était jamais très ponctuel, mais assurément, il aurait pu s'employer à l'être pour la répétition de son propre mariage ! Non qu'il se fût lui-même particulièrement préoccupé de la ponctualité de l'événement s'il n'avait pas été aussi anxieux de voir Elizabeth.

Sa nuit avait été perturbée et agitée suite à l'incident de la veille au soir. À peine la voiture des Bennet s'était-elle mise en branle la nuit précédente qu'il avait commencé à ruminer sur ce qu'Elizabeth pouvait penser de sa conduite et si, à la réflexion, elle ne déciderait pas qu'elle avait été trop prompte à la lui pardonner. Éprouverait-elle de nouveau de la colère ou, peut-être, le sentiment de ne pouvoir lui faire confiance ? Ces pensées s'accompagnaient de l'intense désir qu'avaient suscité en lui leurs baisers, et la combinaison des deux n'était guère propice à un sommeil de qualité. Achever le sien avec son rêve un peu trop récurrent de s'éveiller avec une aimante Elizabeth entre ses bras n'aida pas ; bien que s'extirper de ses rêves ne fût plus la torture que cela avait été ces longs mois où il n'avait plus eu le moindre espoir de jamais concrétiser ses désirs, se réveiller seul lui était toujours un déchirement. L'un des avantages incontestables du mariage, décida-t-il, serait de pouvoir enfin passer une nuit de sommeil décente, précédée, naturellement, de tendres et passionnées étreintes...

Il suffit, mon vieux ! se fustigea-t-il. Avec ce qui aurait assurément dû être l'aisance d'une longue pratique, compte tenu de la fréquence avec laquelle elles lui venaient, mais n'était en fait qu'un constant travail de Sisyphe, il repoussa ces pensées du premier plan de son esprit. Le temps que Bingley apparaisse enfin, il fut capable d'écarter ses propres préoccupations assez longtemps pour échanger dans la bonne humeur avec lui quelques plaisanteries à propos de sa perte de célibat imminente.

Alors qu'ils pénétraient dans l'église, il se mit immédiatement en quête d'Elizabeth. Manifestement, elle guettait son arrivée et, quand elle le vit, son regard s'illumina de plaisir. Avec un soupir intérieur au constat que ses inquiétudes avaient apparemment été sans fondement, il s'approcha d'elle, non sans réprimer automatiquement l'impulsion de l'enlacer, et ne s'autoriser plutôt qu'à lui baiser la main, et à se tenir un peu plus près d'elle que la bienséance ne le prévoyait. Elle s'empourpra légèrement puis, de manière tout à fait appropriée, baissa les yeux, mais avec un sourire enchanteur qui le rassura quant à sa véritable réaction.

— Bonjour, ma douce Elizabeth, la salua-t-il à voix basse tout près de son oreille. J'espère que vous allez bien.

— Très bien, à présent, répondit-elle, le regardant avec une tendresse qui le surprit. Je me suis languie de vous.

L'envie de l'embrasser devenait de plus en plus pressante mais, dans la mesure où les circonstances ne le permettaient pas, il ne put que murmurer son prénom avec mélancolie, désireux de maintenir cette lueur affectueuse dans ses beaux yeux aussi longtemps que possible. À l'évidence capable de deviner ses véritables aspirations à son expression, Elizabeth sourit coquinement, ce qui lui donna plus encore l'envie de goûter ses lèvres. Arquant un sourcil, il chuchota :

— Si nous ne nous tenions pas à trois mètres du pasteur, je répondrais à ce comportement comme cela le mérite !

Le regard de la jeune femme fut chaleureux quand elle concéda avec la plus grande gravité :

— Nous ne devons assurément pas scandaliser le pasteur.

— Pas si vous tenez à attendre une semaine de plus avant de m'épouser, repartit-il avec jovialité.

À sa profonde surprise, elle se mordit la lèvre et baissa la tête. Qu'avait-il donc encore fait pour la bouleverser ? Enfin, elle releva les yeux pour l'observer d'entre ses cils, puis hasarda :

— Fitzwilliam ?

Que lui prenait-il d'user de son prénom en ce lieu ? Elle était tout à fait consciente – de fait, elle le lui avait même fait remarquer, avec l'étonnante perspicacité qui la caractérisait – à quel point il réagissait viscéralement à l'intimité qu'induisait l'utilisation par Elizabeth de son nom de baptême, aussi le restreignait-elle par conséquent aux moments de grande proximité physique, condition que ne remplissaient assurément pas les circonstances présentes. Quelle était son intention ? Pour au moins la millième fois, il se demanda si elle avait la moindre idée de la gageure que ce pouvait être pour lui d'être auprès d'elle, à s'évertuer à comprendre ce qu'elle pensait, non qu'il fût prêt à s'en priver pour rien au monde !

— Oui, Elizabeth, répondit-il, maintenant sa voix aussi soigneusement neutre que possible.

— Je me demandais s'il ne serait pas préférable de ne pas attendre aussi longtemps.

Incapable de croire qu'il l'avait correctement entendue, il s'enquit :

— Vous voulez avancer la cérémonie ?

— C'est... c'est l'idée, à moins que vous ne le souhaitiez pas.

Que s'était-il passé ? Jusqu'ici, c'était lui qui était impatient de convoler, et elle qui préférerait ne rien précipiter !

— Elizabeth, je crois que vous savez pertinemment que rien ne pourrait me rendre plus heureux que de vous épouser le plus tôt possible – *et, de préférence, avant que l'incertitude ne me rende fou* ! ajouta-t-il en son for

intérieur – mais me permettez-vous de demander pourquoi vous suggérez ce changement ? Est-ce pour mon bien, ou le vôtre, ou peut-être parce que vous ne pouvez vous fier à notre aptitude à ne pas nous égarer ?

Elle rougit de manière fort seyante.

— Un peu des trois, même si je dois avouer que ma principale motivation est plutôt égoïste.

Avait-elle la moindre idée de la manière dont il réagissait quand elle disait ce genre de choses ? Incapable de se retenir plus longtemps de la toucher, il glissa prudemment et discrètement derrière elle une main qu'il laissa reposer sur le creux de ses reins. Du pouce, il traça de délicats cercles sur sa colonne vertébrale, et sourit de satisfaction quand il remarqua son trouble à la teinte plus soutenue de ses pommettes et à ses lèvres entrouvertes.

— Dois-je vous rappeler, monsieur, que nous nous trouvons dans une église ? reprocha-t-elle d'une voix un rien incertaine.

Il riva son regard au sien.

— Et moi, que je fais de mon mieux pour vous inciter à entrer dans les liens sacrés du mariage le plus tôt possible ?

— Lizzy !

La voix suraiguë de Mrs Bennet transperça leur petite sphère privée.

— Vous êtes attendue ! Oh, comme tout cela est frustrant !

Tous deux sursautèrent et, comme Darcy reprenait enfin conscience de leur entourage, il constata que tous les yeux étaient posés sur eux, dont ceux de Mr Bennet, clairement amusés.

Le pasteur toussota, puis entreprit d'expliquer à Elizabeth son rôle, ce qui lui accorda quelques instants pour se ressaisir avant de recevoir ses propres instructions. Comme s'il pouvait se concentrer sur quoi que ce soit après l'annonce d'Elizabeth ! Tandis qu'ils répétaient les étapes de la cérémonie, il lutta afin de contenir son impatience. Aussitôt qu'Elizabeth eut pris position face à lui, il accrocha son regard et articula sans un son :

— Quand ?

Elle regarda autour d'elle puis, constatant que l'attention de tous se focalisait ailleurs, remua les lèvres pour former le mot :

— Vendredi.

Le cœur de Darcy s'emballa. Vendredi n'était qu'à trois jours de là ! Elle pourrait devenir sienne aussi tôt que cela ! Grisé par cette idée, il contra :

— Jeudi.

Les commissures des lèvres de la jeune femme tressautèrent, mais elle secoua légèrement la tête, puis insista, toujours en silence :

— Vendredi.

Il ébaucha en retour un lent sourire.

— Jeudi.

— Si je pouvais avoir la complète attention de la demoiselle d'honneur et du témoin pendant quelques minutes ! reprocha le pasteur avec une certaine aigreur.

Apparemment honteuse, Elizabeth reporta la sienne sur le maître de cérémonie.

Darcy continua à l'observer, ne suivant que distraitement toute la procédure. Au début, il se contenta de jouir de sa présence et du fait de savoir qu'elle souhaitait se marier si tôt mais, comme elle persistait à éviter son regard, il commença à craindre qu'elle ne l'estimât un peu trop insolent d'avoir suggéré une date encore plus précoce. Cela paraissait improbable, dans la mesure où il avait assurément déjà fait de semblables propositions ces derniers jours sans conséquence néfaste, aussi peut-être s'inquiétait-il une fois de plus pour rien. Mais peut-être pas, songea-t-il en lui coulant un regard inquisiteur, vainement aux aguets de la moindre indication quant à son état d'esprit.

Il se demanda s'il acquerrait jamais la moindre certitude sur ses sentiments à son égard, ou si sa vie ne serait qu'un perpétuel cycle à s'alarmer de l'avoir offensée d'une manière ou d'une autre. Assurément, le mariage aiderait, et le temps lui permettrait de reconstruire son sentiment de confiance si douloureusement ébranlé à Hunsford. Il l'avait si mal comprise avant cela, et son revirement de sentiment à son égard à Pemberley s'était produit si rapidement ; comment aurait-il pu être sûr d'elle ?

Quand la répétition toucha à sa fin, et que les participants s'apprêtèrent à repartir pour Longbourn, il parvint enfin à attirer son attention.

— Rentrerez-vous à pied avec moi, Elizabeth ? Il semblerait que nous ayons à discuter.

Elle hésita, manifestement partagée entre le désir d'être seule avec lui et son interrogation quant à la sagesse de la chose, compte tenu de leurs antécédents.

— J'irai jusqu'à promettre d'essayer de bien me tenir, si cela peut aider, précisa-t-il.

— Essayer de bien vous tenir ? Cela signifie-t-il que d'habitude, vous ne vous en donnez pas la peine, monsieur ? répartit-elle malicieusement.

— Peut-être plutôt que je me heurte souvent à des provocations qu'il serait impossible, en tant qu'homme, d'ignorer, répliqua-t-il sur le même ton.

Elle secoua la tête avec une feinte gravité.

— Il est clair qu'une fois encore, je me suis méprise sur votre compte : il m'avait semblé que vous preniez plaisir à être ainsi provoqué.

Avec un lent sourire, il déclara :

— Vous savez pertinemment ce qui me plaît, très chère, et en cet instant je crois qu'il vous plairait, à vous, de voir avec quelle rapidité vous pourriez vaincre ma détermination !

Elizabeth releva les yeux sur lui, puis poussa un soupir théâtral.

— Dans ce cas je suppose qu'il me faut m'employer à ne rien dire de provocateur, puisque vous me comprenez à l'évidence si bien !

Darcy ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ne vous privez surtout pas pour moi, mon amour ! Mais pour en

revenir au sujet du moment, pardonnez-moi, je vous en prie, mon impatience. Si vendredi est ce que vous souhaitez, vendredi ce sera.

Avec un regard taquin, elle répondit :

— Et moi qui commençais à penser qu'il pourrait y avoir lieu d'envisager une cérémonie jeudi ! J'en déduis, monsieur, que vous et moi sommes en danger de devenir somme toute trop conciliants.

Il posa une main sur son bras.

— Vous n'êtes donc pas en colère ?

Elle le regarda avec surprise.

— Pas le moins du monde ! Si j'ai quelque raison de l'être, j'en demeure parfaitement ignorante.

Darcy sourit avec soulagement – c'était là, encore une fois, une fausse alerte.

— Comme vous refusiez de me regarder à l'église, j'ai été pris d'inquiétude. Je suis ravi d'apprendre qu'elle était sans fondement.

Elizabeth s'esclaffa.

— Je m'efforçais de prêter attention à la répétition !

— Alors qu'en ce qui me concerne, il y a longtemps que je ne nourris plus le moindre espoir de prêter attention à quoi que ce soit en votre compagnie ! avoua Darcy, son regard s'échauffant. Je me souviens d'un jour, en novembre dernier, où vous êtes entrée dans la bibliothèque, à Netherfield, alors que j'y lisais. Vous avez choisi un ouvrage – un recueil de poésies de la Renaissance, si je ne me trompe pas – et je me rappelle avoir passé une bonne demi-heure à veiller à tourner les pages de mon livre régulièrement de manière à ce que vous ne découvriez pas à quel point votre présence me troublait.

— Vous avez parfaitement réussi car, comme d'habitude, je ne me suis rendu compte de rien ! s'exclama Elizabeth, non sans dépit. Déjà alors, si tôt après notre rencontre, vous m'aviez remarquée !

— Il m'a fallu très peu de temps pour vous remarquer, mais nettement plus pour m'obliger à *ne pas* le faire.

— Vous luttiez à ce point ? Quand, dans ce cas, avez-vous commencé à m'aimer ? Je peux concevoir que vous ayez continué allègrement une fois lancé, mais qu'est-ce qui a tout déclenché en premier lieu ?

— Je ne peux déterminer l'heure, ou l'endroit, ou le regard, ou encore les paroles qui en posèrent les bases. C'était il y a trop longtemps. Je me suis trouvé en plein milieu du gué avant même de savoir que je m'y étais élancé. Pouvez-vous indiquer le moment précis où vous vous êtes pour la première fois aperçue que vous m'aimiez ?

— Aisément. C'était à Lambton, à l'auberge. Je venais juste de vous informer de la folie de Lydia. Vous avez déclaré devoir partir, et j'ai alors supposé que vous préféreriez désormais éviter toute association avec moi. Je me suis dit que je ne vous reverrais jamais, et c'est alors que j'ai su que je vous aimais.

— Vous auriez déjà dû savoir, à ce moment-là, que vous ne vous débarrasseriez pas si facilement de moi !

— Souvenez-vous, je vous prie, qu'à ce stade c'était à peine si je commençais à me convaincre que vous vous intéressiez encore à moi ! J'ai presque peur de demander ce que vous pensiez de moi quand nous nous sommes vus à Pemberley.

— Au début, je n'ai rien éprouvé d'autre que de la surprise. En vérité, ma toute première pensée fut que j'avais dû, je ne sais comment, vous faire apparaître de nulle part, tant vous m'aviez hanté ce jour-là.

— Tout comme vous me hantiez, mais j'avais l'excuse d'être chez vous, et d'entendre votre gouvernante parler de vous. Mais pourquoi pensiez-vous à moi, vous ?

Saisissant sa main, il en détailla gravement les doigts.

— Vous seriez sans aucun doute étonnée, mon amour, d'apprendre à quelle fréquence je songeais à vous alors.

Il marqua un temps d'arrêt, se remémorant cet après-midi-là, et sa décision d'atteindre Pemberley un jour plus tôt que le reste des convives, de manière à avoir la possibilité d'exorciser secrètement sa demeure du fantôme d'Elizabeth. C'était la première fois qu'il y retournait depuis son séjour dans le Kent, et il y avait auparavant passé tant d'heures à l'y imaginer à son côté qu'il n'ignorait pas que son retour lui serait un douloureux rappel qu'elle ne deviendrait jamais sienne. Dire qu'il avait enfin réussi, au cours du trajet jusqu'à Pemberley, à s'éclaircir l'esprit à l'aide de l'incessant refrain : *elle n'est jamais venue là ; elle n'y viendra jamais*, et qu'ensuite, quasiment à la seconde où il avait mis pied à terre, il l'avait découverte là !

Il songea avec mortification au tableau qu'il avait dû présenter alors, couvert de la poussière de la route et sans nul doute empestant le cheval.

— Quand je vous ai croisée ce jour-là, je n'aurais assurément pu être moins convenable, non seulement d'apparence mais aussi par ma totale inaptitude à tenir une conversation cohérente ! Qu'avez-vous donc pensé, à me voir ainsi ?

Elizabeth s'empourpra, puis rit.

— J'étais bien trop préoccupée par mon propre embarras pour accorder la moindre pensée à votre personne ! Je me disais que vous deviez croire que je m'étais jetée en travers de votre chemin, et je n'espérais certainement pas la moindre considération de votre part ! (Elle marqua une pause, puis ajouta :) Néanmoins je dois admettre que j'ai effectivement remarqué à quel point vous étiez séduisant.

— Voilà qui ressemble à s'y méprendre à une provocation, très chère ! Mais pour revenir au passé, avant que ma résolution ne faiblisse, je me suis souvent interrogé à propos de la lettre que je vous avais écrite : vous a-t-elle aussitôt donné meilleure opinion de moi ? Avez-vous, en la lisant, accordé le moindre crédit à son contenu ?

— À la première lecture, j'ai tenté de réfuter le tout comme n'étant que

mensonges, mais presque immédiatement j'ai reconnu le bien-fondé de certains de vos arguments, notamment en ce qui concernait Wickham. Je me suis sentie honteuse, moi qui m'étais montrée si catégorique dans mes perceptions, et j'ai regretté amèrement de vous avoir accusé. Il m'a fallu un peu plus longtemps pour admettre que votre rôle dans la séparation de Bingley et Jane, quoique étant injustifiable de mon point de vue, pouvait du moins être interprété différemment. Je m'étais déjà avisée, avant même de recevoir votre lettre, combien j'avais été injuste envers vous ; que, en me faisant compliment de votre affection, vous méritiez au moins de la courtoisie de ma part.

— Peut-être que si j'avais fait preuve de davantage de courtoisie et de respect à votre égard, ç'aurait été vrai, mais en l'occurrence, je mérite la pleine mesure de votre colère pour ma conduite ce soir-là.

— Vous en avez reçu plus que votre part, monsieur, car, sans le savoir, vous avez présenté votre demande à un moment où j'étais déjà particulièrement exaspérée contre vous. Précisément, cet après-midi-là, le colonel Fitzwilliam avait laissé échapper quelque chose qui confirmait votre rôle dans la désertion de Netherfield par Bingley, et cela me préoccupait grandement quand vous êtes arrivé.

— Alors que, dans mon abominable fierté, je pensais que vous aspiriez, et même vous attendiez, à recevoir mes attentions. Imaginez-vous ma vanité ?

Elizabeth s'esclaffa d'un rire léger.

— Je l'imagine d'autant plus aisément que très peu de mois s'écoulèrent avant que j'en vienne effectivement à les souhaiter ! Je me suis souvent demandé si, au cas où j'avais su plus tôt votre inclination, j'aurais pu passer outre à mes préjugés pour déceler la bonté en vous bien avant.

— Elizabeth, reprit Darcy avec grand sérieux, vous m'avez fait la plus grande des faveurs en rejetant ma première demande. Non seulement vous m'avez enseigné une leçon indispensable sur mon comportement et sur la manière dont il était perçu aux yeux du monde, mais vous m'avez aussi alloué l'immense privilège et la joie de savoir que vous m'acceptez aujourd'hui par affection, et non uniquement pour la place que je peux vous offrir dans la société, ce qui est la raison pour laquelle j'escomptais votre acceptation alors. Pour rien au monde je ne me priverais de cela, mon amour.

Il se demanda si elle avait exactement conscience à quel point il se sentait vulnérable quand il lui parlait de ses sentiments et de l'importance qu'elle avait pour lui, aussi se pencha-t-il pour l'embrasser tendrement, en quête du réconfort qu'il n'éprouvait qu'à son contact.

Portant une main à son visage, elle nuança :

— Dans la mesure où je ne me priverais de vous pour rien au monde, c'est à moi de vous remercier pour m'avoir accordé une seconde chance après ma conduite dans le Kent.

— Comment aurais-je pu vous laisser partir, après vous avoir revue ?

Leurs lèvres se rencontrèrent, et Elizabeth ferma les yeux afin d'en savourer davantage l'exquise sensation. Elle perçut la tentative de Darcy pour

se contenir et, bien trop tôt, il s'écarta, la laissant encore affamée de sa proximité. Elle fut quelque peu consolée de découvrir que sa respiration aussi était un peu saccadée.

— Elizabeth, puis-je vous poser une question ?

— Vous me paraissez l'avoir fait plusieurs fois au cours des dernières minutes, et je ne crois pas avoir émis des objections jusqu'ici ! le taquina-t-elle.

De sa paume, il lui prit une joue en coupe.

— Vous ne m'avez pas vraiment répondu quand je vous ai demandé pourquoi vous souhaitiez avancer la date du mariage, dit-il, le regard intensément fixé sur elle.

Elizabeth sentit son cœur s'accélérer.

— Oh, Seigneur. Comment exactement suis-je censée répondre sans être provocatrice, Mr Darcy ?

Les prunelles de ce dernier s'obscurcirent, tandis qu'il laissait ses doigts errer le long de sa mâchoire, puis il objecta :

— N'avez-vous pas parfaitement réussi à user de mon prénom à l'église, mon amour ?

— Qui provoque, à présent ? répliqua Elizabeth, luttant pour empêcher sa voix de trembler alors qu'elle réagissait involontairement à sa caresse.

— Dois-je cesser ?

Les lèvres de son compagnon lui caressèrent le cou, puis dérivèrent avec une lenteur atroce vers le tendre carré de peau sous son oreille. Elle s'accrocha à ses épaules pour ne pas défaillir.

— Elizabeth ?

Son désir, elle le sentit, faisait écho au sien et, percevant la supplication dans sa voix, elle frissonna tandis que Darcy l'enlaçait.

— Ne cessez pas, murmura-t-elle d'une voix rauque. Ne cessez pas, je vous en prie.

Abandonnant les derniers vestiges de sa maîtrise de lui-même, il l'attira à lui et elle se délecta de la fermeté de son corps contre le sien. Elle laissa échapper son prénom dans une plainte, enflammant davantage encore son désir, de sorte que sa bouche s'empara de la sienne avec une passion enfiévrée qui la remua profondément. Ses mains, sur son dos, l'encourageaient à se presser contre lui, et elle sentit le moindre atome de son être réclamer ses caresses.

Combien de temps demeurèrent-ils perdus l'un dans l'autre ? Impossible à dire ; Elizabeth sut seulement que cela s'acheva trop tôt, et qu'elle se retrouva pantelante, la tête appuyée contre l'épaule de Darcy.

— Au temps pour la bonne conduite ! ironisa-t-elle dans un soupir tremblant.

— Au temps pour l'absence de provocation !

— Que voulez-vous dire ? J'ai pris grand soin de ne rien dire de provocateur ! protesta-t-elle.

Il rit.

— Ne savez-vous donc pas que vous me provoquez rien qu'à être près de moi, à me regarder, à me sourire ?

— Il me semble que vous me jugez selon des critères impossibles à satisfaire, monsieur, taquina-t-elle.

— Ce qui me place dans une position tout aussi impossible, madame, et explique mon inclination à faire de vous mon épouse le plus tôt possible.

S'écartant, elle croisa son regard, haussa un sourcil, puis dit :

— Jeudi, dans ce cas ?

Il sourit.

— Je crois que je survivrai jusque-là, pour peu qu'il me soit offert un nombre adéquat de baisers pour m'aider à tenir.

— Et quel serait, je vous prie, ce nombre adéquat, monsieur ?

Il marqua un temps d'arrêt, comme pour réfléchir, ivre de la sensation de liberté et de légèreté qu'il n'éprouvait qu'entre ses bras.

— Je vous le dirai quand nous l'atteindrons, répondit-il, joignant le geste à la parole en capturant de nouveau sa bouche. Mais j'espère que vous n'aviez pas prévu de rentrer chez vous de sitôt.

Il fut convenu entre eux que Darcy irait solliciter du pasteur qu'il célèbre le mariage, tandis qu'Elizabeth s'occuperait des détails de la cérémonie proprement dite. Le poids de ce fardeau fut nettement réduit grâce à Mrs Gardiner qui, aussitôt qu'elle fut informée de la modification, offrit ses services en vue d'organiser l'événement.

— J'y prendrai grand plaisir, ma chère, et vous simplifiez les choses en vous contentant d'une réception en petit comité. Nous n'avons besoin d'aucune répétition, dans la mesure où nous nous sommes passablement entraînés ces derniers temps, et je suis certaine qu'il me suffira de mentionner le projet à votre cuisinière, laquelle est encore tellement offusquée que le petit déjeuner des noces de Jane se tienne à Netherfield qu'elle vous confectionnera à n'en pas douter un véritable festin !

Elizabeth éprouva une immense gratitude pour cette assistance, car elle avait découvert à son vif dépit que son sentiment premier de soulagement à avoir arrêté la date du mariage s'effaçait rapidement devant une anxiété et une tension croissantes, même si elle n'aurait su dire précisément à propos de quoi. Elle se surprit à devenir presque incivile, et développa une soudaine sympathie pour les crises de nerfs de Mrs Bennet. Elle commença à se dire que le principal avantage d'anticiper le mariage était qu'ils en finiraient avec cette étape d'autant plus tôt, et fut heureuse de fuir toute compagnie quand arriva enfin l'heure de se retirer pour la nuit.

Il était bien après minuit quand elle s'éveilla, paniquée, d'un cauchemar. Elle était de retour à Hunsford avec Darcy ; seulement cette fois, c'était elle qui lui avouait son amour, et lui qui la rejetait par les termes les plus durs, exprimant son dégoût, rabaissant son caractère même, et refusant de lui accorder le moindre degré de chaleur. Elle en était complètement dévastée... Elle pressa une main contre sa bouche, les larmes se déversant sur ses joues. *Ce n'était qu'un rêve*, se dit-elle fermement, sans pour autant cesser de trembler. Elle n'était pas accoutumée à s'exposer en toute vulnérabilité aux opinions d'autrui ; bien qu'elle eût le don de se faire des amis facilement, elle pouvait aussi s'en séparer avec plus ou moins la même aisance, et sa vivacité d'esprit lui était une défense appréciable contre la plupart des formes de critique.

Elle s'empara d'un mouchoir pour sécher ses larmes. Alors qu'elle le

portait à son visage, elle s'aperçut qu'il s'agissait de celui, longtemps chéri, de Darcy, revenu de son exil dans le tiroir du bureau de son père, mais jamais rendu à son véritable propriétaire. Elle se surprit à le serrer contre elle en guise de réconfort, tout comme elle le faisait à l'époque où elle doutait ne serait-ce que de son estime pour elle.

Hunsford... Comment avait-elle jamais pu justifier sa conduite à ses propres yeux ? Elle comprenait aujourd'hui qu'il était venu à elle ce jour-là avec la même impression de manque et de vulnérabilité, et qu'elle n'en avait absolument rien perçu. Il s'était même efforcé de l'exprimer de sa fâcheuse manière, en lui avouant quels immenses obstacles ses sentiments avaient dû surmonter avant qu'il se résolve à lui présenter sa demande. Mais ses orgueilleuses paroles à propos de l'infériorité de sa condition et de ses relations, à elle, l'avaient aveuglée à tout autre chose.

Ses propres mots revinrent la hanter : *Depuis le commencement, dès le premier instant, pourrais-je dire, où je vous ai vu, j'ai été frappée par votre fierté, votre orgueil, et votre mépris égoïste des sentiments d'autrui. Il n'y avait pas un mois que je vous connaissais que déjà, je sentais que vous étiez le dernier homme au monde que l'on pourrait jamais me convaincre d'épouser.* Elle frissonna à la pensée de la peine qu'elle avait dû lui causer. Avec la conscience qu'elle avait depuis peu de la profondeur de l'amour de Darcy pour elle, elle s'avouait pour la première fois que, en plus de l'avoir mal jugé, ce qu'elle avait depuis longtemps admis, elle était aussi coupable d'une grande cruauté, son unique excuse étant une incompréhension qu'elle ne se pardonnait désormais plus.

Et pourtant, lui l'avait pardonnée, et même ses impitoyables paroles ne l'avaient pas empêché d'écrire ce mémorable adieu dans sa lettre le jour d'après : « Je n'ajoute qu'un mot : Dieu vous garde ! » Depuis, il y avait eu un changement notable dans ses manières mais, comme elle l'avait un jour fait observer à Wickham, il était pour l'essentiel resté le même – par sa farouche loyauté, son amour pour sa famille et sa demeure, son mépris pour toute sorte de duperie, sa vivacité d'esprit, et les redoutables exigences qu'il s'imposait à lui-même. *L'amour est assurément une belle leçon d'humilité*, songea-t-elle. *J'espère qu'elle nous deviendra moins pénible avec le temps.*

— Mes très chers frères, nous sommes réunis ici en la présence de Dieu et de cette assemblée, pour unir cet homme et cette femme par les liens sacrés du mariage ; qui est un état honorable, institué par Dieu au temps de l'innocence de l'homme, et qui nous représente l'union mystique du Christ avec son Église ; lequel saint état le Christ a approuvé en l'honorant de sa présence, et du premier miracle qu'il fit en Cana de Galilée ; et Saint Paul le recommande comme honorable entre tous les hommes ; c'est pourquoi l'on ne doit pas entreprendre d'y entrer imprudemment, avec légèreté ou sans raison, pour satisfaire les désirs et les convoitises de la chair, comme les bêtes qui n'ont point d'intelligence ; mais avec respect, discrétion, prudence,

tempérance, et dans la crainte de Dieu, considérant mûrement les causes pour lesquelles le mariage a été ordonné.

Les familières paroles de la liturgie du mariage déferlèrent sur Elizabeth alors qu'elle se tenait au côté de Jane, qui était aussi radieuse qu'une promise aurait pu l'être. Elle était fermement déterminée à se réjouir de l'occasion, et ce en dépit de son état d'esprit de la nuit passée. Elle tâcha d'écouter avec soin, sa propre situation en tête, mais ses pensées ne cessaient de s'égarer. Pour une fois, elle ne pouvait blâmer Darcy pour son inattention car, la plupart du temps, il ne regardait rien d'autre que le sol. Un léger sourire d'affection se dessina sur ses lèvres alors qu'elle l'observait ; elle n'ignorait pas à quel point il appréhendait de se trouver devant une si grande foule de gens, et elle ne s'offusquait nullement de cette attitude repliée, mais regrettait seulement de ne pouvoir lui transmettre un peu de réconfort par-delà la nef. À l'instant où elle pensait cela, il releva les yeux sur elle.

— Veux-tu prendre cette femme pour épouse, et vivre avec elle selon le commandement de Dieu, dans le saint état du mariage ? Veux-tu l'aimer, la chérir, l'honorer, et la garder en temps de maladie et de santé ; et, renonçant à toute autre femme, veux-tu t'attacher à elle seule, tant que vous vivrez tous les deux ?

Le ferme « je le veux » de Bingley se répercuta dans toute l'église.

Le regard d'Elizabeth demeura prisonnier de celui de Darcy tandis que venait le tour de Jane.

— Veux-tu prendre cet homme pour époux, et vivre avec lui selon le commandement de Dieu dans le saint état du mariage ? Veux-tu lui obéir, le servir, l'aimer, le chérir, l'honorer, et le garder en temps de maladie et de santé ; et, renonçant à tout autre homme, veux-tu t'attacher à lui seul, tant que vous vivrez tous les deux ?

— Je le veux, répondit Jane d'une voix chevrotante.

Le cœur d'Elizabeth manqua un battement quand elle songea qu'elle prononcerait ces mêmes paroles le lendemain, et à tout ce qu'elles impliquaient. Le regard inébranlable de Darcy la réconforta, lui remémorant qu'il serait à son côté, et que leurs séparations n'auraient plus lieu d'être. Elle se perdit dans la contemplation de leur avenir, au point qu'elle faillit manquer sa réplique dans la cérémonie, et fut soulagée quand elle put enfin accepter le bras de Darcy pour emboîter le pas à Jane et Bingley hors de l'église.

— Eh bien, déclara Mrs Bennet aussitôt que la famille se fut installée à Longbourn après le petit déjeuner¹ de noces, que dites-vous de cette matinée ? Ma foi, il me semble que tout s'est singulièrement bien déroulé ! Quant à ma chère Jane, je ne l'avais jamais vue plus en beauté !

— Tout s'est en effet fort bien passé, concéda Mrs Gardiner. Et c'est sans nul doute là la preuve de vos dons d'organisatrice, Mrs Bennet.

Mais l'intéressée, qui était d'excellente humeur, ne comptait pas en rester là.

— Ensuite ce sera votre tour, ma chère Lizzy. Il nous faut nous atteler à

l'organisation de votre mariage sans tarder, il y a tant à faire !

Darcy jeta un coup d'œil à Elizabeth, laquelle se sentait inhabituellement anxieuse à propos de cette discussion, bien trop consciente qu'elle était que sa mère ne prendrait la nouvelle ni positivement, ni avec dignité.

— C'est que, nous ne voulions vous distraire d'aucune manière de la planification de celui de Jane, sachant que tant reposait sur vous, temporisat-elle. Aussi avons-nous procédé à nos propres préparatifs entre-temps.

— Sans la moindre contribution de ma part ? Je ne vois aucune raison pour laquelle vous n'auriez pas pu attendre !

Elizabeth coula un regard impuissant à Mrs Gardiner.

— Nous ne pouvions attendre parce que nous prévoyons de nous marier très rapidement. En fait même, demain, annonça-t-elle, s'armant de courage.

Non sans regretter que Darcy fût présent pour assister au mortifiant éclat qui n'allait pas manquer de s'ensuivre !

— Sottises, sottises ! Lizzy, je jurerais que vous prenez plaisir à me contrarier ! Vous me taquinez, il ne peut en être autrement !

Darcy décida qu'il était temps de venir à la rescousse de sa fiancée.

— Je vous assure qu'elle ne fait rien de tel, madame. Nous nous marions demain, et tout a déjà été organisé, décréta-t-il d'un ton qui ne souffrait aucune réplique, ce qui lui valut, de la part d'Elizabeth, un regard reconnaissant.

Mrs Bennet, qui était encore suffisamment intimidée par son futur gendre pour être décontenancée, surtout quand il s'exprimait ainsi, ne protesta que faiblement :

— Mais... votre trousseau. Vous ne pouvez vous marier sans trousseau ! Oh, Seigneur ! Et il y a tant de personnes à inviter, et de planification à...

— Nous ne souhaitons que la présence de la famille proche et, dans la mesure où nous partirons pour Londres immédiatement après la cérémonie, j'aborderai la question du trousseau à ce moment-là, argua Elizabeth d'une voix apaisante.

— Vous ne pouvez le faire après la cérémonie ! Ce doit être avant, absolument avant ! Oh, vous n'avez aucune compassion pour mes nerfs, Lizzy !

Mrs Bennet se tourna vers son époux, complètement absorbé par un livre, puis s'écria :

— Oh ! Mr Bennet, aidez-moi, je vous en conjure ! Lizzy veut épouser Mr Darcy demain ! Vous devez lui faire changer d'avis !

Mr Bennet releva les yeux de son recueil, et les fixa sur le visage de son épouse avec une imperturbabilité qui n'avait pas été le moins du monde altérée par la nouvelle.

— Ma chère, vous vouliez que Lizzy épouse Mr Darcy, non ?

— Vous ne songez qu'à me contrarier ! Je ne veux pas qu'ils se marient demain !

— Ma foi, je ne vois pas pourquoi ils ne le pourraient pas. J'ai

absolument tout mon temps demain.

— Mr Bennet ! Comment pouvez-vous permettre cela ?

— Ma chère, il me semble que si deux jeunes gens insistent pour se marier en hâte, il est peut-être préférable de ne pas trop creuser la question. À présent, madame, vous me trouverez dans ma bibliothèque, où je puis être au moins assuré de bénéficier d'un peu de paix.

Comme Mr Bennet battait en retraite, Georgiana et Kitty firent de leur mieux pour étouffer leurs gloussements, Mary afficha un air désapprobateur, et Elizabeth se mordit la lèvre pour tenter de masquer un sourire. Darcy, moins enclin à être l'objet de ce genre d'humour, tout particulièrement devant sa sœur, déclara :

— Mrs Bennet, puis-je m'entretenir un instant avec vous en privé ?

Il entraîna la mère d'Elizabeth hors de la pièce, non sans jeter à cette dernière un coup d'œil amusé.

— Mrs Bennet, débuta-t-il avec sévérité, en tout point le maître de Pemberley. Je crains que vous ne soyez victime d'un malentendu. La décision quant à la date est la mienne. Je ne suis guère patient, votre fille m'a déjà fait longuement languir, et je n'ai aucune intention d'attendre plus longtemps. Pour être tout à fait franc, c'est soit demain, soit Gretna Green². Suis-je bien clair ?

Apparemment dans tous ses états, Mrs Bennet bredouilla :

— Naturellement, Mr Darcy... je suis navrée si j'ai... c'est seulement que Lizzy peut parfois être si opiniâtre, et je pensais... je vous prie de me pardonner, mais... j'aurais cru que vous souhaiteriez une cérémonie plus appropriée, mais si vous préférez cela... il en sera, naturellement, comme vous le souhaitez !

Avec dans les yeux une étincelle qu'Elizabeth aurait instantanément reconnue, il précisa :

— Si votre fille avait jugé bon d'accepter ma demande en avril dernier, la chose aurait pu être arrangée autrement mais, comme vous dites, elle peut se montrer fort opiniâtre.

Le regard de Mrs Bennet s'écarquilla, tandis qu'elle répétait faiblement :

— En avril dernier... Lizzy... je n'ose interpréter...

— Eh bien, madame, je suis heureux que nous nous comprenions. Si nous retournions rejoindre vos invités ?

Alors que Darcy tenait la porte à son hôtesse, il décocha, par-dessus la tête de celle-ci, une œillade triomphante à Elizabeth.

— À présent que nous sommes tous d'accord, y a-t-il d'autres questions que nous devons aborder ? lança-t-il à la ronde.

Devant l'air abasourdi de sa belle-sœur, Mrs Gardiner décida qu'il était temps d'apaiser un peu les tensions.

— Ma chère Mrs Bennet, j'espère que vous ne l'estimerez pas trop présomptueux de ma part mais, soucieuse des trop nombreuses sollicitations auxquelles vous avez dû faire face cette semaine, j'ai pris la liberté de

m'entretenir moi-même avec votre cuisinière à propos du repas de noces. Je la sais impatiente d'en régler les détails avec vous, et peut-être le moment est-il bien choisi ? conclut-elle en entraînant avec douceur Mrs Bennet hors de la pièce.

Elizabeth considéra Darcy avec une certaine suspicion, mais aussi de la fierté vis-à-vis de la manière assurée dont il avait bâillonné sa mère.

— Que lui avez-vous dit ?

Il lança un regard éloquent en direction du coin de la pièce où se tenaient Georgiana, Mary et Kitty.

— Nous avons confronté nos points de vue.

Kitty murmura quelque chose à l'oreille de Georgiana puis, avec un regard qui indiquait qu'elle les considérait tous deux comme des trouble-fête, déclara :

— Je devine quand nous ne sommes pas les bienvenues !

Elle s'esquiva, suivie de près par les deux autres jeunes filles.

Mr Gardiner, lui aussi, se leva pour se joindre à l'exode.

— Il me semble qu'il est également temps pour moi de prendre congé, à moins que vous ne souhaitiez un chaperon ? s'enquit-il avec un pétillement dans les yeux.

Elizabeth secoua la tête en souriant, et il partit. Elle regarda ensuite Darcy, dans l'expectative.

— Je lui ai dit que c'était soit demain, soit Gretna Green.

— Mais c'est complètement ridicule ! Jamais vous ne vous enfuiriez pour vous marier !

— Vous et moi le savons, mais je doute que votre mère en soit consciente. Qui plus est, je lui ai fourni, en guise de distraction, un autre sujet de préoccupation.

— Que voulez-vous dire ?

Il sourit, taquin.

— Je l'ai informée que vous m'aviez éconduit en avril. Peut-être ne vous pardonnera-t-elle jamais.

— Jamais, j'en suis certaine ! s'écria Elizabeth avec conviction. Il est heureux pour ma sécurité que nous partions demain !

— Ce qui est encore plus certain, c'est que cela l'est pour ma tranquillité d'esprit ! repartit Darcy.

Lui prenant la main, il pressa sur sa paume un léger baiser, qui s'attarda quelque peu.

Elizabeth, troublée par l'exquise sensation que cette désinvolte caresse suscitait en elle, tâcha de demeurer impassible, mais les yeux pénétrants de Darcy ne manquèrent rien de sa réaction. Avec un petit sourire, il répéta le geste, puis poursuivit ses attentions en effleurant des lèvres la peau sensible de l'intérieur de son poignet. Le regard plus intense, il murmura :

— Vous avez peut-être congédié votre oncle un peu trop tôt, très chère, car je crains que vous n'ayez besoin d'un chaperon, tout compte fait.

— Il ne souhaitait pas savoir si j'avais *besoin* d'un chaperon, mais si j'en *souhaitais* un, objecta-t-elle avec une modestie affectée.

Le sourire de Darcy s'accentua.

— Je vois que nous en sommes revenus à la provocation.

— Est-ce une doléance, monsieur ?

— Pas du tout, infirma-t-il, ponctuant chacun de ses mots d'un autre baiser à l'intérieur de son poignet.

Il porta ensuite son attention sur ses doigts, l'un après l'autre, sans jamais détourner les yeux de son visage. Sidérée par le plaisir qu'elle retirait de la seule caresse de ses lèvres sur sa main captive, Elizabeth se pencha vers lui, escomptant qu'il l'embrasse, mais Darcy, avec une étincelle dans les yeux, continua son exploration cruellement sensuelle jusqu'à ce qu'elle en frissonne. Alors, il s'approcha, répondit enfin à son besoin en capturant ses lèvres puis, profitant de l'instant de distraction que fut celui de la rencontre de leurs deux désirs, l'attira à lui, puis entre ses bras.

— Fitzwilliam, si quelqu'un entre...

— Il se déclarera scandalisé, compléta-t-il, ses lèvres explorant les angles de son visage. Elizabeth, mon amour, demain vous serez mon épouse.

Déchirée entre la crainte qu'ils soient surpris et la faim de ses caresses, la jeune femme hésita jusqu'à ce que, pour finir, la bouche de Darcy s'empare de nouveau de la sienne, et que le moindre vestige de pensée rationnelle s'évapore de son esprit. Enivrante, la sensation de puissance des mains qui la plaquaient contre lui la fit trembler alors qu'elle se noyait dans la délectation de ses baisers.

Fort heureusement, personne n'entra.

1. Les horaires des repas à cette époque sont très tardifs : le petit déjeuner se prend rarement avant dix heures. (N.d.T.)

2. Gretna Green est un village du sud de l'Écosse, célèbre pour la possibilité qu'il offrait aux couples mineurs de s'y marier sans autorisation des parents. (N.d.T.)

Quand les messieurs se retirèrent pour leur porto après le dîner¹, Mrs Bennet, livrée à elle-même, put pérorer tout à loisir devant les dames à propos de l'organisation du mariage d'Elizabeth. Cela s'avéra plus tolérable à cette dernière qu'elle ne l'attendait, dans la mesure où c'était enfin là l'occasion pour elle d'entendre ce que Mrs Gardiner avait prévu. Mary devait assister sa sœur aînée dans ses préparatifs, car Jane n'arriverait qu'au moment de la cérémonie, tandis que Kitty et Georgiana étaient chargées de cueillir les dernières fleurs de la saison en vue de décorer l'église tôt le matin. Georgiana, sans que quiconque en soit surpris, avait accepté l'invitation de demeurer à Longbourn une semaine de plus avant de retourner à Londres de manière à accorder un peu d'intimité aux nouveaux mariés.

Un coup retentit à la porte et, quelques instants plus tard, Hill se présenta sur le seuil du salon.

— Il y a là un *gentleman* qui demande à voir Miss Elizabeth, annonça-t-elle, réussissant à insinuer par son seul ton qu'aucun inconnu se présentant à une heure si tardive ne pouvait véritablement l'être.

Curieuse, Elizabeth la pria de l'introduire et, peu après, Hill annonça le mystérieux gentleman.

— Colonel Fitzwilliam ! s'exclama Elizabeth. Quelle surprise, vraiment !

— Tout comme l'a été le courrier exprès que j'ai reçu hier de Darcy, je peux vous l'assurer, répondit-il. C'est un plaisir de vous revoir, Miss Bennet.

L'air étonné, il repéra ensuite Georgiana, qu'il salua d'un baiser sur la joue.

Elizabeth présenta le colonel à sa mère, à ses sœurs et à sa tante, puis envoya Hill requérir de Mr Darcy qu'il vienne les rejoindre dès que possible.

— Ainsi il est ici, commenta le colonel. Veuillez me pardonner cette visite tardive mais, quand je me suis présenté à Netherfield en quête de mon cousin, il m'a été répondu en termes non équivoques que, non seulement Darcy était absent, mais que Bingley ne recevrait personne car c'était le jour de ses noces. Dans la mesure où vous étiez, Miss Bennet, la seule connaissance que je puisse revendiquer ici dans le Hertfordshire en dehors d'eux, j'ai décidé d'en appeler à votre miséricorde dans l'espoir que vous puissiez me diriger vers mon cousin, et la domesticité de Netherfield a eu la

bonté de me faire escorter jusqu'ici.

— Initiative fort judicieuse, colonel ! s'esclaffa Elizabeth. Il est assurément vrai que Mr Darcy est habituellement ici quand il ne se trouve pas à Netherfield, et tout autant que nous évitons tous Netherfield aujourd'hui ! Mais je vous en prie, vous joindrez-vous à nous ? J'imagine qu'un rafraîchissement vous fera du bien après votre voyage. Arrivez-vous droit de Londres ?

— Oui, heureusement j'étais en ville pour recevoir le courrier. Dois-je donc comprendre que je vous dois des félicitations, Miss Bennet ? J'avoue que là, Darcy a fait preuve d'un peu plus de sournoiserie que d'habitude ; j'admets que je n'avais aucune idée que le vent soufflait dans cette direction.

Entré à cet instant précis, Darcy accueillit chaleureusement son cousin.

— Ainsi vous avez pu venir, Fitzwilliam ! Je doutais que vous le puissiez dans un délai aussi court.

— Il est vrai qu'il est d'usage de donner davantage qu'une journée de préavis pour une invitation à un mariage, commenta le colonel avec un petit rire. Vous auriez dû entendre mère sur la question !

— Il ne me déplaît pas d'en avoir été dispensé, répliqua Darcy avec une ironie désabusée. Parfois, il est préférable d'espérer le pardon après coup.

— En tout cas, je dois dire que père s'en est beaucoup amusé. Il a aussitôt dit : « Eh bien, nous savons d'où cela lui vient ! Je ne tiens pas à être celui qui l'annoncera à Catherine, toutefois ! »

Son imitation fit naître un sourire ravi sur les lèvres de Georgiana.

— Tiens, tiens, Mr Darcy, d'où cela vous vient-il ? s'enquit malicieusement Elizabeth.

— Je ne vois aucune raison de déterrer de vieilles histoires familiales avant que nous ne soyons réellement mariés, objecta Darcy avec austérité, et ce quel que sera l'acharnement de mon cousin à m'embarrasser !

— Je ferai preuve de davantage de compassion, Miss Bennet, nuança le colonel Fitzwilliam, en vous disant simplement que Mr Darcy père fut connu pour avoir été quelque peu, hum... direct et persistant dans la cour qu'il fit à ma tante.

— Je vois, commenta Elizabeth avec une étincelle dans les yeux. J'ai hâte d'entendre un jour le fin mot de l'histoire.

La conversation se poursuivit quelques instants dans cet esprit, jusqu'à ce que le colonel observe :

— Je ne doute pas qu'il soit grand temps pour moi de prendre congé. Darcy, je me demandais si vous auriez l'amabilité de m'indiquer une auberge dans les environs. Je confesse que je comptais implorer l'hospitalité de Bingley, mais vu les circonstances, je crois qu'il va me falloir prendre d'autres dispositions.

Elizabeth adressa un regard lourd de sens à sa mère, laquelle, fort intimidée d'avoir le fils d'un comte sous son toit, avait à peine ouvert la bouche. Ainsi aiguillonnée, elle s'exclama :

— Oh, colonel Fitzwilliam, n'y pensez pas ! L'auberge de Meryton ne conviendrait pas à un gentleman comme vous. Nous serions très honorés si vous consentiez à séjourner ici.

Le colonel la considéra avec surprise.

— Voilà une invitation des plus généreuses, madame, mais je ne doute pas que, avec le mariage de votre fille demain, vous ayez suffisamment à faire sans un invité de plus, déclina-t-il courtoisement.

Ce à quoi Mr Bennet répliqua, non sans ironie :

— Bien qu'il soit exact que nous ayons un mariage demain, ce n'est nullement un fardeau inhabituel. Nous marions une de nos filles chaque jour, ici : Jane aujourd'hui, Lizzy demain, et je ne doute pas que Kitty ou Mary se trouveront un époux d'ici à la fin de la semaine ! Aussi soyez sûr, monsieur, que cela ne nous dérangera pas le moins du monde.

Le colonel eut l'air perplexe, et Elizabeth le prit en pitié.

— La promise de Mr Bingley est ma sœur aînée, colonel Fitzwilliam, aussi, voyez-vous, est-ce effectivement pour nous une semaine dévolue aux mariages.

Un éclair de compréhension passa sur le visage du colonel, immédiatement suivi par un regard sceptique quoique promptement voilé, d'abord en direction de Darcy, puis d'Elizabeth. À l'évidence, il ne se souvenait que trop des confidences de son cousin à propos de Bingley, et en tirait d'intéressantes conclusions.

— Vraiment, colonel, cela ne causera aucun dérangement. Comme vous pouvez le voir, nous hébergeons déjà Georgiana et les Gardiner, et un invité de plus ne fera que peu de différence, insista avec chaleur Elizabeth.

— Oui, restez ! enchérit Georgiana. J'ai tellement à vous raconter !

— Dans ce cas, j'accepte votre hospitalité avec gratitude, Mrs Bennet, concéda le nouveau venu.

L'ajout du colonel Fitzwilliam à l'assemblée y apporta une certaine gaieté ; il entra dans la conversation sans se faire prier et de manière fort plaisante. Elizabeth s'aperçut qu'elle appréciait sa compagnie autant que cela avait été le cas dans le Kent, et fut ravie de constater que Georgiana se divertissait elle aussi beaucoup. Kitty, manifestement très impressionnée par ses manières et sa prestance de militaire, s'autorisa de temps à autre un battement de cils dans sa direction, quoique, fort heureusement, sans l'audace qui caractérisait son attitude quand le régiment se trouvait encore à Meryton. Qui plus est, le colonel était doté d'une instruction qui lui permit de défier Mr Bennet à un degré qui intrigua ce dernier, si bien que, pour une fois, il décida de demeurer en compagnie plutôt que de se réfugier dans sa bibliothèque.

Ce ne fut qu'à l'approche de l'heure du souper qu'Elizabeth remarqua que Darcy ne contribuait pas à la discussion. Au début, elle pensa que l'assemblée était devenue un peu trop nombreuse à son goût mais, alors qu'elle continuait à l'observer, elle commença à suspecter qu'il était

extrêmement mécontent. Peut-être l'invitation faite en toute civilité par Mrs Bennet lui avait-elle déplu. Elle pouvait aisément comprendre qu'il souhaitât limiter l'exposition de son cousin à la maisonnée Bennet. À sentir la tension qui émanait de lui, elle n'imaginait aucune autre cause. Avec inquiétude, elle redoubla ses efforts d'amabilité à l'égard du colonel Fitzwilliam, espérant ainsi alléger l'anxiété de Darcy à propos de ce que son cousin pourrait penser. Mais son attitude taciturne persista, et ses rares réponses furent aussi brèves que la courtoisie le permettait.

Quand Darcy estima qu'il était suffisamment tard pour retourner à Netherfield sans risque de déranger les jeunes mariés, il demanda à Elizabeth de le raccompagner dehors. Notant qu'un pli sévère pinçait toujours sa bouche, elle posa une main sur son bras aussitôt qu'ils furent au-delà de l'éclairage projeté par la maison. À sa grande surprise, il l'attira à lui sans aucun de ses préliminaires habituels, puis l'embrassa avec une farouche exigence. Elizabeth fut d'abord prise au dépourvu par son approche, mais très vite, l'intensité de son ardeur éveilla en elle un besoin équivalent, et elle répondit à sa possessivité désespérée tout en cherchant sa propre satisfaction auprès de ses lèvres. L'étau de ses mains sur elle témoignait d'une passion plus violente et incontrôlée qu'il n'était habituel chez lui mais, au lieu de l'effrayer, cela parut puiser en elle, dans un gouffre de désir qu'elle ignorait exister, une soif impossible à étancher. Ivre de l'urgence de ses baisers, elle se pressa contre Darcy comme pour se fondre en lui. Finalement, il s'interrompit aussi abruptement qu'il avait commencé, et elle s'agrippa à ses épaules, étourdie par sa propre réaction à la force de sa passion.

— Oh, Elizabeth, murmura-t-il, le front contre le sien. Vous n'avez pas idée à quel point j'ai besoin de vous. Pardonnez ma rudesse ; je sais que je ne devrais pas...

À peine capable de parler, elle porta une de ses mains à sa joue.

— Il n'y a rien à pardonner, mon amour.

Dans la pénombre, c'était tout juste si elle distinguait son visage.

— Je suppose que vous n'êtes guère ravi que le colonel Fitzwilliam séjourne ici, mais je tâcherai de faire en sorte que ma famille ne se ridiculise pas trop en sa présence ; cela ne devrait pas être trop difficile, avec les Gardiner et Georgiana comme garde-fous.

Darcy laissa échapper un rire bref.

— Pour une fois, que votre famille se comporte de manière embarrassante ne me fera ni chaud ni froid !

Elle l'observa attentivement.

— Alors qu'est-ce qui vous chagrine ? Et ne me répondez pas que ce n'est rien, car je n'en croirai pas un mot.

— Elizabeth... fit-il avant de marquer un temps d'arrêt. Parfois, il vaut mieux ne pas discuter de certaines choses.

— C'est sans doute vrai, mais il se trouve que je parais avoir une tendance à tirer de fort mauvaises conclusions quand je suis contrainte de

deviner de quelles choses exactement nous choisissons de ne pas discuter.

Il demeura un instant silencieux.

— Je ne peux contester ce point. Si vous y tenez, je vais vous le dire, mais comprenez, je vous prie, que je sais que ce que je m'apprête à vous révéler est dépourvu de toute justification, et que vous avez tous les droits de vous en offusquer. (Il prit une profonde inspiration, puis déclara :) Je... n'aime pas vous voir rire avec mon cousin ; en fait même, je n'aime pas cela du tout.

Elle le fixa, choquée.

— Insinuez-vous que...

— Je n'insinue rien, si ce n'est que je le tirerais volontiers par l'oreille pour l'écarter de vous. Comme je l'ai dit, je sais pertinemment que tout ceci est sans aucun fondement, du moins en ce qui vous concerne.

Elle médita cette surprenante information pendant quelques instants.

— Je ne sais que dire. Il n'y a jamais rien eu entre nous par le passé, et assurément, il ne pourrait y avoir quoi que ce soit désormais.

— Peut-être pas de votre côté, en dehors du fait de l'avoir davantage apprécié que moi à une époque, mais je ne puis affirmer la même chose de lui, nuance sombrement Darcy. Il s'était fort entiché de vous à Rosings, ce dont il a cru bon de m'informer à loisir et de manière répétée, expérience que, je peux vous l'assurer, je n'ai guère appréciée. Aussi, quand je vous vois heureux en compagnie l'un de l'autre aujourd'hui... eh bien, vous pouvez certainement imaginer...

Il aurait pu ajouter que, suite à l'épisode de Rosings, l'une de ses méthodes préférées de torture était de ruminer l'éventualité que si son cousin l'avait, lui, demandée en mariage, Elizabeth aurait volontiers accepté. Cette seule pensée l'incita à chercher désespérément réconfort dans les bras d'Elizabeth, et il l'enlaça farouchement, enfouissant le visage dans son cou.

— Je vois, commenta Elizabeth, distraite par les exquises sensations que suscitaient ses ferventes caresses, mais accomplissant une vaillante tentative pour poursuivre la conversation. Certes, je ne peux nier qu'il fut un temps où je l'appréciais davantage que vous, mais...

Ses paroles furent stoppées net comme il s'emparait de sa bouche, l'explorant avec une minutie aussi puissante qu'enivrante, qui menaça de la priver de toute possibilité de discours rationnel.

— ... mais comme nous le savons tous les deux, tout cela n'était basé que sur un malentendu, et il y a longtemps que je vous aime bien plus que je ne l'ai jamais apprécié.

Ayant réussi à articuler ce qu'elle avait à dire, elle s'autorisa enfin le plaisir coupable de s'abandonner une fois de plus à l'exigence passionnée de ses lèvres.

— Il s'est à un moment mis en tête de vous demander votre main, avant de décider que ce serait, d'un point de vue financier, trop imprudent, reprit Darcy, ses mains débutant une insistante exploration des courbes de son corps,

ce qui manqua submerger Elizabeth de sensations bien trop ardentes.

— Ma foi, en l'occurrence, je suis heureuse qu'il n'en ait rien fait. Cela aurait rendu la situation plutôt inconfortable aujourd'hui, j'imagine, déclara-t-elle, luttant pour empêcher sa voix de trembler.

— L'auriez-vous donc éconduit aussi ? s'enquit Darcy d'un ton tendu.

Elle espéra avec ferveur qu'il ne décelait rien de l'efficacité avec laquelle il avait anéanti ses défenses avec ses assauts passionnés, et à quel point elle souhaitait qu'il n'arrêtât jamais.

— En toute honnêteté, je ne pourrais dire ce que j'aurais fait ; je ne le connaissais que depuis trois semaines, après tout. Ce que je peux seulement affirmer, c'est que, si je l'avais accepté, je serais passée à côté de quelque chose de bien plus profond.

Il l'étreignit vivement.

— Est-ce vrai ? Je n'ignore pas qu'il est vaniteux de ma part de vouloir être plus important à vos yeux qu'aucun autre homme n'aurait pu l'être !

— N'avez-vous jamais songé, mon amour, que j'ai toujours eu une très forte réaction à votre égard ? Même quand je vous détestais, je le faisais avec passion. Si je ne vous avais pas rencontré, j'aurais selon toute probabilité pu trouver un homme que j'eusse pu apprendre à aimer, mais je ne peux croire que ç'aurait pu être avec tant de profondeur, et une telle absence de... retenue, confessa-t-elle, stupéfiée de pouvoir lui exprimer si ouvertement ses sentiments, surtout avec une telle vulnérabilité vis-à-vis de lui.

— Merci, répondit-il, la voix étouffée par ses cheveux. Je sais que je ne devrais pas avoir besoin de telles assurances de votre part, mais c'est le cas.

— Si vous pensez que je ne souffre jamais de semblables moments d'anxiété à propos de vos sentiments pour moi, vous vous trompez, avoua-t-elle dans un souffle.

Il la dévisagea avec stupéfaction.

— Vraiment ? Pour l'amour du ciel, pourquoi douteriez-vous ?

S'esclaffant, elle noua les bras autour de sa nuque.

— Parce que je vous aime. Parce que j'ai besoin de vous. Parce que je ne suis que trop humaine, repartit-elle, avant de l'embrasser longuement, obtenant son entière coopération quand il l'attira plus près, la caresse de ses lèvres se faisant plus douce et sensuelle.

— Parce que demain ne viendra jamais assez tôt, enchérit-il. (Il laissa courir un doigt sur sa bouche, encore gonflée de son ardeur.) Je dois vous avertir que quiconque vous reverra cette nuit ne doutera à aucun moment de ce que nous avons fait dans ce jardin, conclut-il, déposant une traînée de baisers tentateurs sur son visage.

— Croyez-vous que quiconque en sera surpris ?

— Ma foi, si notre culpabilité doit être si évidente que cela, autant que je m'adonne au péché un peu plus longtemps, répliqua-t-il, capturant de nouveau ses lèvres.

Cédant à un besoin qui le taraudait depuis longtemps, il entremêla ses

doigts à ses cheveux, sans se soucier d'en déranger la coiffure soignée. L'intimité de ce contact fit s'arquer la jeune femme contre lui, et il réagit immédiatement en approfondissant le baiser, ce qui la fit frissonner.

— Vous devriez me chasser, mon amour, car je resterais volontiers ici avec vous une bonne moitié de la nuit, plaisanta-t-il, démontrant la vérité de cette assertion en se délectant de nouveau de sa bouche.

Incapable de laisser passer l'occasion, Elizabeth répliqua avec provocation :

— Il est vrai qu'il vous faudra être dispos demain.

Darcy réagit à cela comme elle s'y attendait, l'attirant avidement à lui et lui dévorant le cou et les épaules de baisers exigeants, jusqu'à ce qu'elle en tremble de désir.

— Ne vous inquiétez surtout pas de cela, madame ! affirma-t-il.

Après quoi il glissa de nouveau les doigts dans ses cheveux en désordre, si bien que plusieurs mèches soyeuses s'échappèrent de leurs épingles pour retomber le long des joues empourprées d'Elizabeth, et il apprécia grandement de voir les résultats de ses caresses se refléter sur son apparence. Avec un rien de possessivité vindicative, il souhaite que son cousin l'aperçoive avant qu'elle ait eu le temps de se rendre de nouveau présentable.

Elle leva sur lui un regard inconsciemment séducteur, tout en laissant son index s'égarer le long de la peau brûlante de son cou, au-dessus de son nœud de cravate.

— Je ne veux pas que vous partiez, confessa-t-elle dans un murmure.

Il ferma les yeux. Elle ne se doutait nullement, il ne l'ignorait pas, qu'il n'était pas loin d'abuser de sa réactivité et de son désir, ni à quel point sa jalousie, justifiée ou non, l'incitait à la posséder. Précautionneusement, il écarta les mains de la jeune femme de son cou puis, les baisant chastement l'une après l'autre, les joignit ensemble et recula d'un pas. De sa voix la plus maîtrisée, il déclara :

— Plus de provocations ce soir, s'il vous plaît, Elizabeth.

Elle le dévisagea avec circonspection.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne nuit, Mr Darcy.

— Bonne nuit, Miss Bennet. (Se remémorant que c'était la toute dernière fois qu'il s'adresserait à elle sous cette appellation, il sourit, puis ajouta :) Les prochaines paroles que je souhaite entendre de ces ravissantes lèvres que sont les vôtres sont le « je le veux », que vous répondrez au pasteur demain matin.

Incapable de résister jusqu'au bout à la tentation, il l'embrassa une nouvelle fois avec une profonde ardeur, puis prit congé.

Avec un soupir, Elizabeth s'enveloppa de ses bras pour le regarder s'éloigner puis, souriant, retourna vers la demeure.

— Mr Darcy, vous êtes particulièrement élégant ce matin, complimenta Jane au petit déjeuner le jour suivant.

— Merci, Mrs Bingley. J'espère que votre sœur partagera votre opinion, répondit agréablement Darcy.

— Vous rendez-vous donc à Longbourn ?

Darcy s'affaira quelques instants avec sa nourriture.

— Oui, je compte y passer ce matin, après quoi je partirai pour Londres dans l'après-midi.

Elizabeth et Bingley s'étaient tous deux fait une joie de laisser Jane dans l'ignorance des événements de la matinée, et il n'allait certainement pas la leur gâcher.

La jeune femme parut soucieuse.

— Vous partez aujourd'hui ? Lizzy ne m'en a rien dit. Le sait-elle ?

— Hmm, oui, elle est tout à fait au courant de mes projets.

— Nous avons également un engagement ce matin, ma chérie, intervint gaiement Bingley, comme s'il n'y avait rien d'inhabituel à effectuer des visites de courtoisie le lendemain de ses noces. Il nous faudra nous mettre en route peu après le petit déjeuner.

— Vraiment ? Pour quelle circonstance ?

— Hum... c'est une surprise, éluda Bingley, avec un radieux sourire à l'intention de Darcy.

— J'en déduis que ce n'en est pas une pour vous, Mr Darcy ?

Celui-ci se redressa.

— Loin de moi l'intention de m'interposer entre un nouvel époux et sa femme, Mrs Bingley. Si vous voulez bien m'excuser, conclut-il en souriant avant de prendre congé.

Elizabeth fut, comme d'habitude, la première de sa famille à descendre au rez-de-chaussée ce matin-là et, après une brève incursion dans le jardin au lieu de sa promenade matinale coutumière, elle s'attabla seule pour une collation légère. En l'espace de quelques minutes, elle fut rejointe par Georgiana et Kitty, suivies peu après du colonel Fitzwilliam, qui choisit de s'installer à côté d'elle. Elle l'accueillit chaleureusement, mais s'aperçut qu'elle se sentait un peu déconcertée par sa présence suite aux révélations de Darcy la nuit précédente.

— J'avoue avoir été très surpris de recevoir la lettre de Darcy annonçant que lui et vous alliez vous marier, dit-il d'un ton mesuré. J'avais deviné, à Rosings, qu'il vous admirait, mais je dois admettre que je vous pensais bien moins favorablement disposée à son égard.

— Voilà qui est, je présume, une manière d'exprimer avec tact que, selon toute apparence, je le détestais cordialement ! commenta Elizabeth en s'esclaffant.

— Je ne veux assurément pas insinuer qu'il y avait la moindre... discorde entre vous, affirma-t-il.

— Peu importe, car c'est tout à fait exact : j'éprouvais en effet à l'époque une certaine aversion à son encontre, avant tout due à certaines

méprises de ma part quant à son comportement.

— Je suis heureux que vous ayez pu les éclaircir, dans ce cas. C'est, en vérité, une union des plus prudentes pour vous.

Elizabeth lui décocha une œillade acérée. Sous-entendait-il ce qu'elle pensait qu'il sous-entendait ? En dépit de la neutralité de son ton, elle soupçonna une sincère inquiétude de sa part, tout comme, peut-être, une once du même sentiment qui avait taraudé Darcy à son égard.

— Georgiana, lança-t-elle avec un sourire enjoué, le colonel Fitzwilliam s'inquiète que je n'épouse votre frère que pour sa fortune, et que je n'aie aucune véritable considération pour lui !

Georgiana et Kitty s'entre-regardèrent, puis éclatèrent de rire.

— Je n'avais assurément aucune intention de laisser entendre quoi que ce soit de la sorte, Miss Bennet, s'empressa de protester le colonel. Je ne doute pas que vous ne pourriez vous marier que pour la meilleure des raisons.

— Ne vous tracassez pas, monsieur, c'est une conjecture tout à fait raisonnable, répartit aimablement Elizabeth. Elle est, toutefois, complètement fausse.

Georgiana cessa enfin suffisamment longtemps de pouffer pour répondre :

— Oh, Richard, attendez d'avoir eu l'occasion de les voir un peu plus ensemble, tous les deux : ils sont si énamourés l'un de l'autre que, tous autant que nous sommes, nous pourrions tout aussi bien nous trouver en Chine ! Je hasarderai même que si aucun d'entre nous ne venait au mariage, ils ne le remarqueraient même pas !

— Ils se regardent sans cesse les yeux dans les yeux, ou l'un l'autre à travers une pièce, enchérit Kitty. C'est même parfois très embarrassant !

— Après quoi, ils sortent se promener encore et encore, et reviennent l'air tout tranquille et sage, et personne n'est dupe parce qu'ils ont été pris si souvent sur le fait, mais tout le monde sait qu'il est inutile d'argumenter avec l'un comme avec l'autre, reprit Georgiana.

Kitty gloussa.

— Vous souvenez-vous de ce que père a dit hier ? Il a regardé sa montre et commenté : « Je me demande combien de temps ils vont mettre, cette fois ! »

— Si je me fais un jour surprendre pour la moindre inconduite, il me suffira de rappeler cette époque à Fitzwilliam, et il ne pourra me reprocher quoi que ce soit !

Les joues d'Elizabeth étaient écarlates.

— Georgiana ! Kitty ! Veuillez, je vous prie, les excuser, monsieur, je crains fort qu'elles ne soient un peu sottes, aujourd'hui.

Les deux jeunes filles se regardèrent, puis pouffèrent de plus belle.

— Vous nous avez demandé ce que nous pensions, lui fit remarquer Kitty.

— Assurément, je m'en garderai à l'avenir ! rétorqua Elizabeth.

Sans guère faire d'effort pour masquer son sourire, le colonel Fitzwilliam déclara :

— Fort bien, je retire toutes mes objections ; il est évident que je ne suis pas au fait des derniers développements ayant eu lieu ici.

Toujours mortellement embarrassée, Elizabeth reprit :

— Navrée de vous avoir taquiné, monsieur. Mon revirement de sentiment plutôt extrême est bien connu ici, tout comme l'est le secret très mal gardé que Mr Darcy m'a déjà fait sa demande quand nous étions dans le Kent, mais que je l'avais rejetée.

— Alors c'est pour cela qu'il était d'humeur si massacrate quand nous sommes partis ! Je me suis souvent posé la question.

— N'a-t-il pas été épouvantable ? concéda Georgiana.

— Monstrueux, enchérit le colonel. Personnellement, j'aurais préféré passer mon temps avec un ours enragé ! En tout cas, Miss Bennet, je suis heureux d'apprendre que tout va pour le mieux entre vous. Je dois admettre que je trouvais difficile de vous prêter des motifs mercenaires compte tenu de ce que j'avais connu de vous dans le Kent.

— Je prendrai cela comme un compliment, répondit Elizabeth. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je suis certaine de pouvoir trouver plus pressant à faire là où je ne serai pas l'objet de davantage d'anecdotes embarrassantes !

Le bruit des rires la suivit dans l'escalier.

1. Le dîner est à cette époque le déjeuner, qui se prend aux alentours de quinze heures. (N.d.T.)

13

Quand Bingley rejoignit Darcy une heure plus tard à l'église, il s'amusa encore de la réaction de Jane à l'annonce du mariage à venir.

— Elle n'était qu'étonnement ! Ravie, évidemment, mais vraiment confuse, je dois dire. Attendez que je lui parle de la lune de miel !

— De toute évidence, le mariage vous réussit, Bingley ! s'exclama Darcy, répondant à l'enthousiasme juvénile de son ami par un rire franc.

— Oh, c'est un tel ange ! Vous n'avez pas idée, dit Bingley. Mais, et vous ? Êtes-vous nerveux ? C'est à peine si j'ai pu me contrôler hier !

— Nerveux ? (Darcy haussa un sourcil.) Loin de là ! Je me sens soulagé. Bingley secoua la tête.

— Il fallait que vous fussiez différent de tout autre futur marié de l'histoire, n'est-ce pas ?

— La plupart des futurs mariés n'ont pas eu à endurer l'année que je viens de passer, dans ce cas ! J'étais nerveux quand je luttais pour ne pas tomber amoureux ; malheureux quand je prétendais qu'elle ne représentait rien à mes yeux quand nous avons quitté le Hertfordshire. Je reconnais qu'il y a eu quelques journées plaisantes entre le moment où je me suis pour la première fois décidé à lui présenter ma demande et celui où elle l'a refusée, mais ensuite, il y a eu des mois de tristesse, puis des mois d'incertitude. Après quoi, à partir du moment où elle m'a accepté, il y a eu l'insignifiant détail de la frustration continue. Non, vraiment, Bingley, je n'éprouve aucune anxiété aujourd'hui !

— Vous êtes incontestablement de fort belle humeur, repartit Bingley, admiratif. Je crois que c'est là plus que je ne vous en ai jamais entendu dire sur le sujet !

— Oui, eh bien, c'est parce que tout est fini, à présent, rétorqua Darcy. Ou, plus précisément, ce le sera s'ils se décident un jour à débiter cette cérémonie !

Bingley le considéra d'un œil critique.

— Je crois déceler une infime nuance de nervosité, tout compte fait.

Darcy fixa un dur regard sur son ami.

— J'avais cru comprendre que votre rôle aujourd'hui était de me faciliter les choses, mais peut-être me suis-je trompé !

Même pour plaisanter, toutefois, il n'aurait pu conserver une mine

sérieuse ce jour-ci entre tous, aussi se fendit-il d'un sourire.

— Vous vous en sortirez, affirma Bingley.

Ils entendirent à l'intérieur de la nef un bruissement, et le diacre leur fit signe d'entrer et de prendre leur place. Parcourant l'église du regard, Darcy y vit toute la famille assemblée, puis échangea un chaleureux sourire avec Georgiana, avant d'être aussitôt distrait par un aperçu d'Elizabeth, plus ravissante que jamais dans une robe d'une élégante simplicité, au bras de son père.

La cérémonie débuta. Alors qu'elle venait se placer à sa gauche, il lui jeta un regard furtif et vit une tendre expression dans ses beaux yeux, ainsi que l'ombre d'un petit sourire espiègle sur ses lèvres. Il ne put tout à fait croire que ce moment tant espéré était enfin arrivé.

Les paroles du service se déversèrent autour de lui presque sans qu'il y prête attention comme il se trouvait pris dans le souvenir des méandres du voyage qui les avait conduits jusqu'ici. Il manqua sursauter quand le pasteur déclara :

— Veux-tu prendre cette femme pour épouse, et vivre avec elle selon le commandement de Dieu, dans le saint état du mariage ? Veux-tu l'aimer, la chérir, l'honorer, et la garder en temps de maladie et de santé ; et, renonçant à toute autre femme, veux-tu t'attacher à elle seule, tant que vous vivrez tous les deux ?

— Je le veux, répondit-il, ses yeux promettant plus encore alors qu'il regardait Elizabeth.

— Veux-tu prendre cet homme pour époux, et vivre avec lui selon le commandement de Dieu, dans le saint état du mariage ? Veux-tu lui obéir, le servir, l'aimer, le chérir, l'honorer, et le garder en temps de maladie et de santé ; et, renonçant à tout autre homme, veux-tu t'attacher à lui seul, tant que vous vivrez tous les deux ?

Le sourire d'Elizabeth s'accrut tandis qu'elle lui jetait un regard furtif, qui lui remémora ses paroles de la nuit précédente, alors qu'elle affirmait :

— Je le veux.

— Qui donne cette femme en mariage à cet homme ?

Le regard de Mr Bennet fut curieusement luisant alors qu'il embrassait sa fille préférée sur la joue, puis offrait la main de celle-ci au pasteur, lequel la plaça ensuite dans celle de Darcy. Ce dernier l'étreignit en un léger geste de réconfort, tout en emprisonnant de ses yeux sombres ceux de sa promise. Elizabeth eut l'impression de pouvoir se noyer dans ce regard, et tâcha de lui ouvrir son propre cœur de la même manière alors qu'elle l'écoutait répéter ses vœux. Ensuite ce fut son tour, et elle le regarda inspirer profondément tandis qu'elle l'acceptait comme époux légitime.

Ils eussent pu être seuls au monde quand Darcy prit l'alliance de sa mère des mains du pasteur pour l'enfiler à l'annulaire d'Elizabeth. Sur le moment, il ne put articuler le moindre mot, absorbé qu'il était par l'écrasante sensation de plénitude qu'il ressentait à placer cette bague-là, et savoir qu'enfin

Elizabeth était sienne à jamais. Sa voix fut basse mais ferme quand il déclara, chaque parole empreinte de signification :

— Avec cet anneau, je t'épouse ; avec mon corps, je t'honore ; et je partage avec toi tous mes biens terrestres. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

Le pasteur dut les inviter deux fois à s'agenouiller, ce qui ne le surprit guère dans la mesure où il avait déjà amplement eu l'occasion au cours des deux derniers jours de constater à quel point ces deux-là pouvaient être inattentifs. Il récita la prière d'usage, puis joignit leurs mains et déclara :

— Que l'homme ne sépare point ceux que Dieu a unis.

Ces paroles se répercutèrent dans l'esprit de Darcy alors que sa main se resserrait autour de celle d'Elizabeth. Sa ravissante Elizabeth ! Comme il avait attendu ce moment ! Et que d'épreuves traversées ! Mais cela en avait valu la peine car, à cet instant, la joie qui lui emplissait le cœur le consumait tout entier, et il n'avait plus en tête que la tendre expression de son regard, le sourire, sur ses lèvres, et les nombreuses années pendant lesquelles il pourrait en profiter.

Le petit déjeuner de noces fut une plaisante quoique brève affaire, dans la mesure où les nouveaux mariés souhaitaient partir suffisamment tôt pour atteindre Londres avant le crépuscule. Le temps passa à toute vitesse et, presque avant qu'elle ait pu s'en rendre compte, Elizabeth se retrouva devant la demeure à faire ses adieux à sa famille avant de partir dans le superbe carrosse emmené par quatre chevaux arrêté devant le portail. Lesquels adieux ne furent pas très longs, puisque les Darcy prévoyaient, dans le cadre de leur retour vers Pemberley la semaine suivante, de passer brièvement par Longbourn afin de récupérer Georgiana.

Alors que Darcy l'aidait à y monter, ce ne fut pas sans un certain choc qu'Elizabeth contempla le véhicule, lequel était incontestablement le plus élégant moyen de transport qu'elle ait jamais emprunté. Elle s'installa précautionneusement sur la banquette capitonnée tandis que Darcy entraînait puis prenait place face à elle, comme le dictaient les convenances. Avec un regard dans sa direction, il fit signe au cocher de se mettre en route.

À peine s'étaient-ils éloignés de Longbourn qu'il déclara en souriant :

— Eh bien, Mrs Darcy ?

Elizabeth arqua un sourcil.

— Eh bien, Mr Darcy ?

— Serait-il indélicat de m'enquérir de ce qui motive ce sourire amusé sur vos lèvres ?

— En fait, je songeais à la déception que je serais aux yeux de Miss Bingley. En voyant ce bel équipage, je me suis aperçue que j'ai omis, au cours de nos fiançailles, de tenir compte de votre fortune. Et dans la mesure où je n'ai tout du long pensé qu'à être à vos côtés, j'ai réussi à ignorer totalement le fait que je n'ai aucune idée de l'endroit où nous nous rendons,

puisque je n'ai pas même demandé dans quel quartier de Londres se situe votre demeure, ni à quoi elle ressemble. Je crois donc que Miss Bingley trouverait mes priorités tout à fait inacceptables.

Darcy sourit, puis rectifia :

— *Notre* demeure.

— Voilà qui me demandera un certain temps d'adaptation, objecta Elizabeth. Pardonnez-moi d'avance si je ne puis m'y faire d'emblée.

— Assurément, vous ne pouvez avoir déjà oublié le « je partage avec toi tous mes biens terrestres » ? taquina-t-il. Allons, vous pouvez y arriver. Essayez déjà de le prononcer : notre demeure, notre carrosse, nos finances.

— Nos disputes, nos relations embarrassantes, repartit gaiement Elizabeth.

— Ne me dites pas que vous avez aussi oublié le moment où vous avez promis de m'obéir ! protesta-t-il avec une feinte gravité.

— Si, complètement, concéda-t-elle. J'ai toutefois un très vif souvenir de celui où il est question d'aimer et de chérir.

— Dans ce cas, peut-être ne seriez-vous pas exagérément offusquée que je requière la permission de m'asseoir près de vous plutôt qu'ici, si loin ?

— Je dois admettre que je ne m'offusque plus aussi aisément qu'il y a encore quelques mois. Je crains que vous n'ayez eu sur moi une influence pernicieuse.

Darcy rit, puis se déplaça précautionneusement. Il posa aussitôt un bras autour des épaules d'Elizabeth, qui se lova promptement contre lui.

— Hmm, je crois que je vais apprécier d'être votre époux, commenta-t-il.

— Si ce n'est pas le cas, le moment est fort mal choisi pour vous en apercevoir, monsieur !

Il lui embrassa les cheveux.

— Je suis entièrement satisfait, mon amour.

— Je suis soulagée de l'entendre, dit-elle.

Se baissant, elle prit un petit paquet, qu'elle lui tendit, ajoutant timidement :

— J'ai quelque chose pour vous.

— Pour moi ? répéta-t-il, surpris.

— Oui, c'est un, hum... article de remplacement. Quand je suis partie de Lambton ce jour-là, j'ai emporté avec moi quelque chose qui vous appartient et que je ne vous ai jamais rendu.

— En plus de mon cœur ? plaisanta-t-il, lui souriant chaleureusement.

— Cela, je ne puis le remplacer, pas plus que je n'en ai le moindre désir ! Non, c'est quelque chose de bien plus simple.

Ouvrant l'emballage, il découvrit qu'il contenait un mouchoir, avec ses initiales brodées à l'intérieur d'un petit cercle de fleurs. Elizabeth tendit une main pour les toucher.

— Ce sont des myosotis et du lilas, expliqua-t-elle. Vous rappelez-vous

ce jour où nous nous sommes promenés dans le jardin et avons parlé de fleurs ?

— J'en garde un souvenir vivace, affirma-t-il, lui prenant la main. Merci, très chère. Je le conserverai précieusement, avant tout comme preuve que vous avez pensé à moi quand nous étions séparés. Mais vous avez, vous aussi, abandonné quelque chose derrière vous à Lambton.

— En plus de mon cœur ?

Il ne put résister à l'envie de l'embrasser longuement.

— En plus de cela.

De sa poche, il sortit un mouchoir parfaitement plié qu'elle reconnut comme étant le sien.

— Il a été pour moi un compagnon de tous les instants et, non, je ne vous le rendrai pas, parce que je m'y suis grandement attaché.

— Alors il est à vous, mon amour. Vous aurez peut-être remarqué que j'ai pour ma part choisi de remplacer le vôtre, et non de vous le rendre. Je pense que je le placerai dans la catégorie de ces biens terrestres dont vous m'avez dotée un peu plus tôt.

Darcy haussa un sourcil.

— Vous êtes disposée à accepter un mouchoir, mais pas la maison, le carrosse, ou les finances ? taquina-t-il. Serez-vous toujours aussi facile à contenter ?

— C'est fort probable, dans la mesure où l'unique chose que je souhaite réellement c'est vous, et que je n'ai nul besoin de vos possessions terrestres. Quoique, peut-être ferai-je une exception pour les jardins de Pemberley, car je suis impatiente de m'y promener à loisir.

— Un mouchoir et les jardins de Pemberley ? Voilà une requête qui me paraît tout à fait raisonnable. Ils sont à vous, de même que mon cœur, *ainsi que* tous mes autres biens terrestres, insista-t-il avec malice. Et donc, souhaitez-vous entendre parler de *notre* demeure londonienne, ou non ?

— Je suppose que je le dois, n'est-ce pas ?

— Voyons voir... elle se situe à environ un pâté de maisons des docks, dans une ruelle sombre, pleine de courants d'air. Le toit fuit et...

Ses espiègleries furent interrompues de la plus plaisante des manières.

— Il n'y a qu'une seule chose cruciale qu'il me faut savoir à propos de ce terrible endroit, déclara Elizabeth quand elle s'écarta. Comment votre gouvernante réagira-t-elle à ma présence ?

— Mrs Adams ? Il lui suffira d'un seul regard pour déterminer où vous placer dans sa maisonnée extrêmement organisée, et je suggère fortement une gracieuse soumission de votre part. À Pemberley, Mrs Reynolds entretient au moins l'illusion que je suis – que nous sommes – en charge, mais il n'y a aucun doute quant à qui gouverne à Londres.

— Je vous imagine difficilement vous soumettre gracieusement, Fitzwilliam !

Difficilement ? Que pensait-elle donc qu'il avait fait, depuis leur

rencontre ? songea Darcy. Certes, peut-être ne s'était-il pas toujours soumis de très bonne grâce. Il y avait tant de réponses possibles à ce constat, quasiment toutes provocatrices, or il savait pertinemment où cela le mènerait. Le désir monta en lui, et il regretta brièvement d'être assis si près d'elle mais, par la seule force de sa volonté, il parvint à se tenir tranquille. Il avait de très strictes intentions concernant sa conduite en ce jour si particulier et, eu égard à son souhait de conserver un minimum de santé mentale le temps qu'ils atteignent Londres, ces intentions n'incluaient pas de permettre le moindre interlude passionné alors qu'ils se trouveraient seuls dans une voiture pendant deux heures. Au bout du compte, il se força à répondre :

— Je ne commettrai pas l'imprudence d'argumenter avec Mrs Adams !

Elle inclina la tête de côté pour le dévisager avec un sourire enchanteur.

— J'ai hâte de voir cela.

La tentation de l'embrasser manqua alors le submerger. Avec un soupir, il se cala confortablement dans son siège pour ce qui allait de toute évidence lui paraître un très long voyage.

L'hôtel particulier de Darcy ne déçut nullement Elizabeth ; il témoignait de la même élégance et du même bon goût que ceux qui caractérisaient Pemberley. La jeune femme, qui avait encore peine à croire qu'elle allait vivre dans d'aussi ravissants endroits, se sentit quelque peu déconcertée alors qu'elle était saluée par un domestique après l'autre – et ils étaient si nombreux ! – en tant que Mrs Darcy. L'alarmante Mrs Adams s'avéra être une femme rondelette et maternelle, qui accueillit Darcy avec une affection évidente et souhaita chaleureusement la bienvenue à Elizabeth.

Après une brève pause pour prendre des rafraîchissements, Darcy l'emmena faire le tour de la demeure, qu'elle suivit avec grand intérêt, bien qu'elle fût constamment distraite par la pensée de la nuit à venir. Elle ne fut nullement surprise de découvrir une vaste bibliothèque, manifestement souvent utilisée, et s'imagina Darcy y passant de nombreuses heures. Elle s'arrêta dans la salle à manger, où le portrait d'une jolie femme dotée d'une frappante ressemblance avec Georgiana trônait au-dessus du manteau de la cheminée.

Elle regarda Darcy par-delà son épaule.

— Est-ce votre mère ?

S'approchant d'elle par-derrière, il lui enlaça la taille.

— Oui, ce portrait a été peint peu après qu'elle s'est mariée avec mon père. Elle vous aurait appréciée.

— J'aurais aimé la connaître, répondit Elizabeth, s'abandonnant contre lui.

Elle se détendit entre ses bras mais, hélas, la réaction de Darcy n'eut rien d'un moment de détente : il souffrait en silence depuis bien trop longtemps ! Inclinant la tête, il commença à presser de doux et lents baisers sur sa nuque exposée. Elizabeth inspira brusquement, arquant involontairement son cou

pour mieux lui en permettre l'accès. Comme il poursuivait son exploration par les creux de son épaule, elle murmura son prénom avec langueur. Envahie par un profond désir alors qu'il s'autorisait à la caresser de ses deux mains, elle se contorsionna pour atteindre ses lèvres des siennes dans un effort pour puiser un peu de soulagement.

Affamées, leurs bouches se rencontrèrent, mais Darcy s'écarta bien plus tôt qu'elle ne le souhaitait. Elle plongea son regard dans le sien, obscurci de passion, tandis qu'il la relâchait en murmurant :

— Bientôt, mon amour, bientôt.

Elizabeth s'empourpra vivement à cette évocation de la nuit à venir, sans savoir que ce que Darcy pensait, c'était que s'il la touchait une seconde de plus, il perdrait de vue toutes ses bonnes intentions et l'emporterait sur-le-champ à l'étage.

Seigneur, comme il adorait éveiller son désir ! Et il comptait lui en inspirer bien davantage. Plus tard.

Mrs Adams se matérialisa sur le seuil, incitant Elizabeth à se demander avec embarras depuis combien de temps elle attendait l'instant opportun pour se présenter.

— Mrs Darcy, je me demandais si vous aimeriez que je vous conduise à vos appartements de manière à ce que vous puissiez vous rafraîchir avant le souper ?

Elizabeth acquiesça mais, alors qu'elle quittait la pièce, elle eut conscience d'être intensément suivie par une paire d'yeux sombres.

Le souper fut quelque peu maladroit, Darcy et Elizabeth s'efforçant tous deux d'entretenir une conversation légère alors que leurs esprits étaient en réalité occupés ailleurs. De soudaines pauses survenaient, accompagnées par le rougissement des pommettes d'Elizabeth mais, dans l'ensemble, ils conversèrent avec succès et une grande persévérance de leurs projets pour Londres et Pemberley. Après quoi Darcy sollicita le plaisir de l'entendre chanter au piano, ce en quoi Elizabeth fut ravie de l'obliger, ne serait-ce que parce que cela lui offrait l'occasion de distraire son esprit des pensées de ce qui s'ensuivrait. Peu après, elle arriva à la conclusion que cette attente ne la rendait que plus nerveuse encore, et annonça son intention de se retirer pour la nuit.

Elle fit la connaissance de sa nouvelle servante, qui l'assista dans ses préparatifs en silence et en toute discrétion. *Une autre chose à laquelle s'habituer : ma propre servante*, songea-t-elle avec philosophie alors qu'elle revêtait sa chemise de nuit en soie et la robe de chambre assortie, cadeau de sa tante Gardiner pour l'occasion. Tandis qu'elle se brossait les cheveux, elle médita l'autre présent de Mrs Gardiner, une délicate mais franche discussion à propos de ce que cette nuit impliquerait. C'était plutôt difficile à imaginer, décida-t-elle, avant de se remémorer les paroles de sa tante : « Cela vous déroutera sans doute, mais rappelez-vous avant tout, mon enfant, de faire

confiance à votre époux ; il vous aime et sera doux. » Elle était en tout cas heureuse que Darcy et elle aient pris quelques libertés avant ce jour, car du moins tout cela ne lui serait-il pas entièrement inconnu. À eux seuls, certains de leurs baisers avaient déjà eu des effets des plus surprenants.

Dans la pièce voisine, Darcy était en proie aux mêmes préoccupations alors qu'il revisitait consciencieusement en pensée ses plans pour la nuit. Il avait beaucoup réfléchi à la meilleure manière d'approcher Elizabeth – après tout, cela n'avait-il pas été pendant un certain temps l'un de ses sujets de réflexion favoris ? – et avait conclu que son plus grand défi serait d'être patient et doux alors que tous ses instincts n'aspiraient qu'à une satisfaction immédiate. Il avait, au fil des années, assisté à suffisamment de discussions tardives à son club – sans parler de quelques conseils judicieusement placés par Mr Gardiner – pour être conscient que pour une jeune femme protégée, éduquée et de bonne naissance, la nuit de noces était susceptible d'être une expérience déplaisante. Or il était déterminé à ce que sa très passionnée et réactive Elizabeth n'ait aucune raison, après cette nuit, de l'être moins.

Élaborant son plan d'action dans les moindres détails, il s'était dit qu'il serait peut-être un peu trop déconcertant pour Elizabeth de le voir d'emblée en tenue de nuit, aussi avait-il résolu de l'aborder vêtu de sa chemise et de son pantalon moulant, qui seraient sans doute moins choquants.

Malheureusement, la planification ne pourrait le mener que jusqu'à un certain point, après quoi il lui faudrait affronter les réalités incertaines de la situation. *Nous y voici, mon vieux*, se dit-il, *voici l'instant que tu as tant attendu tous ces longs mois !* Inspirant profondément, il gagna la porte communicante entre leurs deux chambres, et y frappa légèrement.

Ayant entendu la douce voix de son épouse l'inviter à entrer, il ouvrit le battant et la découvrit assise devant sa mallette de toilette, occupée à se brosser les cheveux. La voir en déshabillé, ses cheveux bruns étalés sur ses épaules comme il l'avait si souvent rêvé, et penser qu'il serait enfin seul avec elle sans interruption possible, manqua l'étourdir de désir. D'une main, il prit appui contre l'encadrement de la porte en guise de soutien afin de s'imprégner un instant de ce tableau, puis s'avança jusque derrière son fauteuil et posa légèrement ses deux mains sur les épaules de la jeune femme.

Ils s'entre-regardèrent un moment par l'intermédiaire du miroir puis, avec un sourire, Elizabeth plaça affectueusement sa main libre sur l'une de celles de Darcy, ce dont elle fut récompensée, dans le regard de ce dernier, par une tendre étincelle. Il était si irrésistiblement séduisant ainsi débarrassé de sa redingote, de son gilet et de sa cravate, sa chemise légèrement ouverte au col, qu'elle se surprit à sentir sa bouche s'assécher.

Darcy laissa lentement errer ses doigts sur ses cheveux comme il désirait depuis si longtemps le faire.

— Vous êtes très en beauté ce soir, mon amour, murmura-t-il, avant de rassembler la chevelure de la jeune femme d'une main puis, l'ayant écartée de côté, de se pencher pour lui embrasser délicatement la nuque.

Quelle injustice que chacune de ses caresses ait le pouvoir de me troubler autant, songea Elizabeth alors qu'il parcourait son cou des lèvres. Un flot de sensations enfla en elle alors qu'il se délectait de la saveur de sa peau délicate. L'esprit de Darcy tenta de se diriger vers les autres manières dont il prévoyait de se délecter d'elle, mais il se brida fermement, ne trahissant sa lutte que par une légère crispation de sa main sur la clavicule de la jeune femme. Posément, il écarta légèrement l'encolure de la robe de chambre de façon à exposer une partie de son épaule dans un geste de déshabillage symbolique, puis attendit sa réaction. Elle demeura immobile mais, dans le miroir, il constata que ses lèvres étaient entrouvertes, et il perçut le ralentissement de sa respiration. Ravi, il permit à sa bouche d'explorer la parcelle de peau que ses doigts venaient de dénuder.

Dans le même temps, Elizabeth fut stupéfaite des sensations qu'il éveillait en elle. Elle s'était crue déjà avertie de la force avec laquelle ses caresses pouvaient l'émouvoir mais, quand il avait glissé les doigts sous le col de sa robe de chambre, la conscience aiguë qu'elle avait eue de son contact avait failli la submerger. Elle agrippa les accoudoirs de son fauteuil et Darcy, ayant perçu sa réaction, laissa ses lèvres s'attarder dans le creux de son épaule.

Elle frissonna, et il redressa la tête pour la dévisager avec inquiétude, espérant qu'elle n'éprouvait aucune crainte. Du regard, il lui demanda silencieusement la permission de continuer et, en réponse, ne pouvant tolérer plus longtemps de n'être que la bénéficiaire passive de ses caresses, elle tourna la tête et réclama la bouche de Darcy avec une faim indéniable. Il goûta avec délices ses lèvres puis, incapable d'être aussi patient sous ses caresses qu'il le souhaitait, il la hissa sur ses pieds et l'attira à lui. Elizabeth éprouva un choc à sentir son corps contre le sien, accru par l'absence de manteau ; désormais, elle percevait pleinement la fermeté et la puissance de son large buste, lequel l'émoustilla profondément et la fit attendre davantage.

— Elizabeth, mon Elizabeth, murmura Darcy alors qu'il reprenait possession de sa bouche.

Comme conscientes du désir de son épouse, ses mains descendirent jusqu'au cordon de la robe de chambre, qu'elles dénouèrent avec un peu de maladresse. Incapable de se retenir, il les immisça ensuite entre la robe et la chemise de nuit pour lui caresser le dos, se grisant des creux et des bosses que la fine soie ne pouvait dissimuler.

Avec un gémissement de plaisir, elle s'arqua contre lui. Il continua à laisser courir ses mains le long de son corps, explorant des courbes dont il n'avait fait que rêver. Il n'y avait plus aucune place pour la peur ; Elizabeth n'était plus animée que de pure sensation. Elle murmura son prénom dans une supplique pour elle ne savait quoi et, la sentant céder à ses propres désirs, Darcy sentit sa maîtrise de lui-même lui échapper plus encore. Il s'écarta juste assez pour ôter la robe de chambre de ses épaules et la laisser tomber à terre, ce qui lui permit d'admirer sa silhouette, très peu dissimulée par la chemise de

nuit.

L'insistance de son regard ne suffit pas à étancher la soif d'Elizabeth. Momentanément privée de son contact, elle laissa d'instinct errer ses doigts sur son torse, le stimulant au point que, impuissant à résister plus longtemps à son propre désir de sentir ses caresses, il couvrit ses mains des siennes pour les infiltrer sous sa chemise. Quand il entendit son hoquet de saisissement, la pensée qu'il l'avait peut-être un peu trop bousculée pénétra son esprit embrumé de passion mais, comme les paumes de la jeune femme débutaient leur grisante exploration, il devint évident que le seul choc ressenti n'avait été que le fait du plaisir. Elizabeth, étourdie par l'intime sensation de la peau tiède de son époux sous ses doigts, fit ensuite courir ses mains sur son dos tout en se plaquant contre lui, son corps réclamant le bien-être que lui seul pouvait lui apporter.

L'exquise torture de ses caresses excita Darcy bien au-delà de ce à quoi il s'attendait. Son besoin d'elle s'accrut lorsqu'il sentit son corps souple contre le sien et, sachant qu'il ne pouvait patienter plus longtemps, il céda à la tentation et permit enfin à ses doigts de dénouer le cordon du tout dernier obstacle entre sa chère Elizabeth et lui.

Le lendemain matin, Darcy s'éveilla avec une plaisante sensation de chaleur. Son cœur manqua un battement quand il vit le visage endormi d'Elizabeth près du sien, un petit sourire de contentement étirant ses lèvres, et ses cheveux bruns étalés sur l'oreiller et débordant sur son torse. *Ce n'est pas si souvent que l'on a l'occasion de voir ses rêves devenir réalité*, pensa-t-il distraitemment. Du regard, il traça les contours de son bien-aimé visage, et songea à quel point il était privilégié de pouvoir se réveiller avec une femme si enchanteresse à son côté.

M'endormir avec elle dans mes bras a aussi été extraordinaire, s'avoua-t-il. Ses pensées dérivèrent vers les événements de la nuit précédente, et il sourit au souvenir des délices qu'ils avaient connus ensemble, et de l'intense plaisir qu'il avait pris à l'aider à découvrir les surprises que son corps avait en réserve pour elle. Sa réactivité avait été telle qu'il l'avait espéré et même davantage, et c'est avec la plus grande des satisfactions qu'il se remémora leurs explorations et comment elles avaient conduit au moment où le désir et le plaisir d'Elizabeth avaient égalé les siens. Jamais il n'oublierait l'expression d'émerveillement, sur ses traits, lorsqu'il l'avait comblée.

Encore plus émouvante était la certitude que, désormais, ils appartenaient véritablement l'un à l'autre. Après tous les malentendus, la souffrance et les séparations, Elizabeth était enfin sienne, et il n'y aurait plus de retour en arrière. Plus de craintes que, d'une manière ou d'une autre, elle disparaisse s'il parlait ou agissait de travers ; désormais, quand surviendrait entre eux un conflit, il leur faudrait le résoudre, pour le meilleur ou pour le pire. Avoir Elizabeth pour partager sa vie était le plus grand cadeau qu'il pût imaginer.

Les yeux de la jeune femme papillonnèrent puis s'ouvrirent alors qu'il la contemplait. Elle s'empourpra légèrement tandis qu'elle s'avisait de l'endroit où elle était, et à quel point elle se sentait bien avec ses membres entremêlés à ceux de son époux. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle fût prête à croiser le regard de celui-ci mais, quand elle le fit, elle le trouva empreint de chaleur et d'affection.

— Bonjour, Mrs Darcy, la salua tendrement Darcy, l'appellation lui remémorant qu'il était en droit d'espérer ce plaisir jusqu'à la fin de sa vie.

— Le bonjour à vous, Mr Darcy, répondit-elle avec un sourire ensommeillé.

— Une très bonne journée s'annonce, en effet, concéda-t-il avant de déposer un léger baiser sur ses lèvres.

Elizabeth se lova tout contre lui, de nouveau étonnée par l'exquise sensation de sa peau contre la sienne. Quelle nuit de découvertes cela avait été pour elle, alors que Darcy l'emportait pas à pas vers des cimes dont elle n'aurait jamais pu rêver ! Dire qu'elle avait cru avoir déjà connu toute l'ampleur du désir ! Rien ne l'avait préparée à ce qu'il avait déchaîné en elle, ni pour le plaisir et le contentement qui s'étaient ensuivis. À ce souvenir, ses yeux s'obscurcirent.

La conscience du corps d'Elizabeth contre le sien éveillait des impressions similaires en Darcy. Sa main, apparemment de sa propre volonté, commença à se faufiler le long des courbes de son épouse. Leurs regards se rencontrèrent, puis échangèrent un mystérieux message juste avant que leurs bouches ne s'unissent avec une profonde passion. Ce ne fut pas tant une accumulation progressive qu'un soudain accès de désir qu'il éprouva alors, comme si les satisfactions de la nuit précédente n'avaient jamais existé, et il sut à sa réaction qu'elle éprouvait une intensité semblable. Son besoin se communiqua à elle tandis qu'il l'enlaçait puis capturait sa bouche avec une brûlante urgence, et Elizabeth sut que bien d'autres découvertes l'attendaient.

Épilogue

Il neigeait très légèrement quand ils quittèrent Pemberley pour Lambton. Après plusieurs jours de temps maussade qui les avaient confinés à l'intérieur, Elizabeth se languissait de la moindre occasion de mettre un pied dehors. Mrs Gardiner ayant exprimé le souhait de rendre visite à l'une de ses amies de Lambton, et Elizabeth celui de se procurer un nouveau bonnet, une sortie fut programmée. Au dernier moment, Darcy décida de se joindre à elles, bien qu'il fût difficile de déterminer si cela était dû au désir qu'il avait de la compagnie de son épouse, ou à un excès d'exposition à l'exubérance post-Noël des enfants Gardiner, et dans quelle proportion.

Les Darcy s'étaient rendus à Lambton plusieurs fois depuis leur retour à Pemberley. Bien que la famille Darcy n'ait jamais jusque-là gratifié Lambton de sa clientèle, Elizabeth avait très tôt, de par sa précédente familiarité avec le petit bourg, établi une préférence pour ce lieu. Son inclination était renforcée par la cordialité des habitants, lesquels tiraient une fierté personnelle du fait que la nouvelle Mrs Darcy soit la nièce d'une ancienne résidente. D'ailleurs, si l'un d'entre eux avait oublié que Miss Bennet et Mr Darcy s'étaient rencontrés à plus d'une occasion dans leur village, tous les autres le lui auraient aussitôt remémoré. Et qu'une maîtresse de Pemberley amenât sa famille au village avait également, naturellement, son importance.

Par conséquent, certains des villageois estimaient légitime de se renseigner sur ce qui se passait chez les Darcy et, en cultivant leurs relations avec la domesticité de Pemberley, avaient été en mesure de rapporter que Mr Darcy était tenu comme excessivement amoureux de sa très vive et jeune épouse, et bien plus gai, et moins hautain, qu'il n'en avait coutume précédemment. Ce renseignement s'étant rapidement répandu à travers la ville, Darcy fut sidéré de se découvrir accueilli par des sourires d'indulgence amusée chaque fois qu'il accompagnait sa femme à Lambton. Bien qu'il se soit déclaré perplexe devant ce changement, Elizabeth suspecta que, secrètement, il appréciait d'être l'objet de ce genre d'attention, si peu semblable à celle qu'il recevait par le passé.

Quand Elizabeth eut terminé ses emplettes, elle s'aperçut qu'il restait encore une heure avant que Mrs Gardiner ne les rejoignît. Plutôt que hâter la visite de sa tante, Darcy suggéra qu'ils s'arrêtent à l'auberge de Lambton pour prendre une boisson chaude. L'idée lui étant agréable, ils gagnèrent l'endroit,

où le propriétaire, conscient que les Darcy aspireraient sans doute à davantage d'intimité que celle qu'offrait la salle principale, les introduisit dans le salon privé dont se souvenait fort bien Elizabeth suite à sa dernière visite.

Elle parcourut du regard la familière pièce aux murs lambrissés et au mobilier massif. Se tournant vers son époux avec un sourire, elle demanda :

— Vous rappelez-vous la dernière fois où nous nous sommes trouvés ici ensemble ?

— Très clairement. J'ai vécu sur le souvenir de ces moments pendant des semaines.

— Et aujourd'hui, à peine six mois plus tard, nous y voilà de nouveau.

— Mais dans des circonstances très différentes de quand nous en sommes partis et, je dois dire, nettement préférables.

Nettement préférables, en effet, pensa Elizabeth, songeant à quel point elle était heureuse depuis leur mariage. Pemberley, quoique encore nouveau pour elle, lui devenait peu à peu un foyer, Georgiana une véritable sœur, et le personnel l'avait chaleureusement accueillie. Si Mrs Reynolds nourrissait des doutes quant à la jeune femme que son maître avait ramenée chez lui, elle les avait surmontés dès qu'elle avait vu la joie qu'Elizabeth apportait à ce dernier, et l'entraînait, absent de Pemberley pendant les si nombreuses années écoulées depuis le décès de Mr Darcy père, qu'elle communiquait à toute la maisonnée. Un jour, elle fit observer à Elizabeth à quel point Mr Darcy ressemblait davantage à ce qu'il avait été enfant, et celle-ci ne doutait pas que la gouvernante était ravie de la visite des Gardiner pour les fêtes de fin d'année, puisque cela impliquait que les couloirs de Pemberley résonnaient de nouveau de rires d'enfants et respiraient l'esprit de Noël.

— Et, j'ose l'espérer, une bien meilleure compréhension l'un de l'autre, enchérit-elle.

— Je crois que nous pouvons l'affirmer sans nous tromper, convint-il.

— Si je me souviens bien, vous aviez quelque difficulté à me croire sincère dans la considération que j'avais pour vous, taquina-t-elle.

— Ce n'était que parce que je craignais trop de vous perdre encore une fois, admit Darcy, se remémorant l'anxiété du temps où il la courtisait.

— Il n'est pas si facile de se débarrasser de moi, répartit-elle. De plus, je n'aurais pu vous abandonner à la merci des élégantes !

C'était devenu entre eux une source de taquinerie habituelle, depuis qu'Elizabeth avait enfin compris pourquoi, alors qu'il avait le choix entre les jeunes filles les plus raffinées de la société, il s'était épris de la fille d'un banal gentilhomme de campagne. Elle se demandait désormais comment quiconque avait pu penser qu'il épouserait une telle personne, dans la mesure où il lui était devenu évident que, s'il avait réfléchi à la question, une provinciale était ce qu'il avait voulu depuis le début. Une épouse qui n'aurait eu à l'esprit que les divertissements de Londres l'aurait rendu malheureux ; en fait, quand ils avaient décidé de renoncer complètement cette année aux plaisirs de la Saison et de passer plutôt l'hiver à Pemberley, Darcy n'avait rien

trahi d'autre que du soulagement, et avait même, à une reprise, été surpris à regretter tout haut qu'ils ne puissent faire de même l'année suivante, puisque leur présence serait requise à l'occasion des débuts de Georgiana.

— Il y a par contre certaines choses qui n'ont nullement changé, reprit Darcy d'un ton lourd de sens.

— Et qu'avez-vous donc à l'esprit, monsieur, je vous prie ? s'enquit impertinemment Elizabeth, bien qu'elle sût parfaitement dans quelle direction allaient les pensées de son époux.

Il l'attira sur ses genoux avec un sourire taquin.

— Je passe toujours autant de temps à songer à quel point j'ai envie de vous embrasser, lui murmura-t-il à l'oreille, avant de joindre le geste à la parole.

Elizabeth noua les bras autour de son cou. Ayant beaucoup appris ces deux derniers mois sur la meilleure façon de retenir l'attention de son époux, elle laissa ensuite courir un doigt sous le bord de sa cravate, puis entreprit de le torturer de petits effleurements de ses lèvres le long de sa mâchoire.

— Elizabeth, gémit-il, se vengeant en traçant un sillon de baisers dans son cou, avant de capturer de nouveau sa bouche en une succession d'explorations passionnées qui la laissèrent à bout de souffle. Devez-vous vraiment me tenter ainsi alors que nous sommes à plusieurs kilomètres de chez nous ?

— C'est vous qui avez commencé, lui fit-elle malicieusement remarquer, redoublant d'efforts. Dois-je donc cesser ?

— Vous savez la réponse à cela, grommela-t-il, bâillonnant le rire de la jeune femme de la plus efficace manière qu'il connaisse.

Ce fut à cet instant que Nan, la serveuse, apparut dans l'encadrement de la porte avec leur plateau de cafés, pour trouver le maître et la maîtresse de Pemberley unis dans une étreinte passionnée. Apparemment, leur domesticité n'avait nullement exagéré à propos de la fréquence avec laquelle ils surprenaient les Darcy dans une situation compromettante ! Elle se retira sur la pointe des pieds, refermant sans bruit la porte derrière elle. Après quoi, avec un grand sourire, elle reprit la direction de la cuisine. Elle savait qu'elle y trouverait un auditoire très réceptif à l'indiscrétion qu'elle s'appêtait à commettre.